HARVARD UNIVERSITY.

LIBRARY

OF THE

MUSEUM OF COMPARATIVE ZOÖLOGY

70.843 a,b

LIBRARY OF

SAMUEL GARMAN

September 6, 1928.

SEP 6 1928

Schlegel Einth. d. Schlangen
Tris 32 60

Encyclopédie Portative.

—⊗—

COLLECTION

DE

TRAITÉS ÉLÉMENTAIRES

SUR LES SCIENCES,

Les Arts, l'Histoire et les Belles-Lettres;

par messieurs

AUDOUIN, AJASSON DE GRANDSAGNE,
BLANQUI AINÉ,
BAILLY DE MERLIEUX, BORY DE SAINT-VINCENT,
CHAMPOLLION-FIGEAC,
FERDINAND DENIS, DEPPING, MILNE-EDWARDS,
HACHETTE, LEON SIMON, MALEPEYRE,
ETC., ETC.

Scientia est amica omnibus.

MED LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
BOSTON MA USA

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24.
Batignolles.

70,843 a

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE

D'ERPÉTOLOGIE

OU

D'HISTOIRE NATURELLE

DES REPTILES,

CONTENANT

des Notions generales et particulières sur l'antiquité, l'Organisation, les Mœurs de ces animaux, l'Art de les conserver, avec la Description et l'Histoire de leurs familles et de leurs genres, d'après une methode analytique; precede d'une *Introduction historique*, et suivi d'une *Biographie*, d'une *Bibliographie* et d'un *Vocabulaire*;

PAR M. BORY DE S.-VINCENT,

Membre correspondant de l'Académie des Sciences, etc.

« Puis Dieu dit : Que les eaux produisent en toute abondance des reptiles ayant vie. »
« Puis Dieu dit : Que la terre produise des animaux selon leur espece, le Betail, les Reptiles. »
(*Gen.*, ch. 1, v. 20 et 24.)

PARIS

MAIRET ET FOURNIER, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

1842.

LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA

TABLE
DES MATIÈRES.

Pages.

DÉDICACE. vii

INTRODUCTION HISTORIQUE. 1

PREMIÈRE PARTIE.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LES REPTILES. 33

§ I. *De l'antiquité des Reptiles, de leur apparition et de leur disparition du globe.* 33

§ II. *Variété de l'organisation, et des mœurs qui en sont la conséquence, chez les Reptiles.* 38

§ III. *Distribution géographique des Reptiles.* 43

§ IV. *Des Reptiles fossiles.* 46

§ V. *Un mot sur la manière de conserver les Reptiles pour l'étude et pour l'ornement des collections.* 55

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE NATURELLE ET DESCRIPTION DES REPTILES SELON UNE MÉTHODE ANALYTIQUE. 61

ORDRE PREMIER. CHÉLONIENS. 62

ORDRE SECOND. SAURIENS. 81

Famille des Paléosaures. 83

Famille des Crocodiliens. 88

Pages.

Famille des Lacertiens. 96
Famille des Iguaniens. 106
Famille des Geckotiens. 122
Famille des Caméléoniens. 135
Famille des Scincoïdiens. 135
ORDRE TROISIÈME. OPHIDIENS. 143
Famille des Anguis. 146
Famille des Serpens. 153
Tribu des Doubles marcheurs. 154
Tribu des Vrais Serpens. 158
Famille des Léiodermes. 215
ORDRE QUATRIÈME. PNEUMOBRANCHES. 218
ORDRE CINQUIÈME. BATRACIENS. 226
Famille des Urodèles. 229
Famille des Anoures. 238

BIOGRAPHIE *des naturalistes les plus célèbres qui ont écrit sur l'Erpétologie.* 209

BIBLIOGRAPHIE *erpétologique, ou Catalogue raisonné des meilleurs ouvrages écrits sur les Reptiles.* 221

VOCABULAIRE, *et Table alphabétique des noms des Reptiles.* 227

FIN DE LA TABLE.

A

Monsieur le Baron Alibert,

MÉDECIN DE SA MAJESTÉ.

MON CHER ET ILLUSTRE AMI,

Comme aucune des branches des sciences physiques ne vous est étrangère, je prends la liberté de vous faire hommage d'un petit livre où j'ai recueilli tout ce qu'il est intéressant de connaître sur une classe de créatures dont vous êtes souvent à portée d'observer les analogues dans l'espèce humaine. Je voudrais que vous

trouvassiez autant de plaisir à feuilleter cet essai que j'en éprouve à vous l'offrir. Daignez, en acceptant ce faible témoignage de mon sincère et ancien attachement, y voir la preuve du cas que je fais de votre suffrage, ainsi que du désir que j'ai de me dire tout à vous.

BORY DE S^T^-VINCENT,
Membre correspondant de l'Institut
et de plusieurs Académies.

PARIS, ce 15 août 1828.

RÉSUMÉ

D'ERPÉTOLOGIE.

INTRODUCTION HISTORIQUE.

La branche des sciences naturelles dont la connaissance des Reptiles est l'objet, s'appelle Erpétologie. Long-temps confondue avec le reste de la Zoologie, lorsqu'on ne voyait dans la connaissance des animaux qu'une seule science, l'Erpétologie n'avait même pas de nom; ce fut l'abbé Bonnaterre qui, dans l'illustration des planches de l'Encyclopédie par ordre des matières, en 1789, lui en appliqua un qu'avait précédemment formé Klein avec les racines grecques ἑρπετὸς, *erpétos* (reptile), et λογος, *logos* (discours), mais auquel ce savant donnait une signification inadmissible, puisqu'il ne rangeait pas les Lézards dans son Erpétologie,

lorsqu'il y comprenait des Vers intestinaux (Entozoaires) et des Sangsues (Annélides), avec les serpens.

A mesure que le nombre des espèces connues, qui sont des faits dans l'histoire de la création, s'est accru, il a fallu multiplier les divisions méthodiques pour aider à ranger, s'il est permis de s'exprimer ainsi, chacun des faits acquis dans des sortes de casiers où la mémoire les pût retrouver quand il était question de les comparer les uns avec les autres; alors chaque grande division s'est trouvée comme une science à part.« Dans un ensemble tellement vaste, avons-nous dit ailleurs, que le génie d'un Aristote, d'un Gesner et d'un Linné même, ne le saisirait plus aujourd'hui, chacun, obligé de se restreindre à l'une des sciences partielles dont cet ensemble se compose, est Erpétologiste, Ornithologiste, Entomologiste, selon son inclination. Les savans dont les connaissances sont le plus générales, ne peuvent guère aspirer maintenant au titre complet de Zoologiste, et l'on n'en saurait plus citer de pareils à ceux des siècles passés, qui, écrivant sur les trois règnes, y indiquèrent ces grandes

coupes devenues de nos jours, comme les provinces du vaste empire d'Alexandre, des royaumes encore très-considérables, et dans la possession desquels, après la mort du conquérant, ses lieutenans acquirent encore quelque célébrité. »

Nous ne perdrons pas un temps précieux à chercher dans l'antiquité les traces d'une science dont on ne trouve guère que de vagues indices avant la renaissance des lettres en Europe. Qu'importe, en effet, qu'*Aristote* le premier ait distingué les Reptiles en Quadrupèdes ovipares et en Serpens? Personne n'ayant écrit sur les animaux avant ce grand homme, il n'est pas clair qu'une telle ébauche de classification ne fût antérieure et le résultat naturel des plus vulgaires observations. La Bible avait déjà fort bien signalé l'existence des Reptiles, et leur apparition dans le grand ensemble de l'univers, sans qu'on se soit avisé pour cela de considérer Moïse comme le plus ancien des Erpétologistes.

Conrad Gesner, restaurateur ou plutôt créateur de l'histoire naturelle, dans le seizième siècle, fut donc celui qui jeta le pre-

mier quelque jour sur l'histoire des Reptiles; il lui consacra deux livres, en adoptant les deux grandes divisions établies de temps immémorial par le vulgaire, et dont on prétend attribuer la distinction à Aristote. Les désignations de *Quadrupèdes ovipares* et de *Serpens* étaient tellement reçues à cause de leur ancienneté, que de nos jours on ne pouvait se décider à les abandonner. Le philosophe grec avait inspiré à vingt siècles consécutifs, et surtout au comte de Buffon, un tel respect pour le nombre des pieds, que le digne continuateur de l'*Histoire générale et particulière des animaux*, M. le comte de Lacépède, débuta dans la carrière des sciences, par une histoire des Quadrupèdes ovipares, encore que cet écrivain fût obligé de classer, parmi ces prétendus Quadrupèdes, les Chirotes et les Hytéropes qui n'ont que deux membres; et qu'on sache maintenant qu'il est d'autres êtres que leur organisation intime devrait attacher à l'ordre des Sauriens (les Orvets), ou des Batraciens (les Cœcilies), quoiqu'ils n'aient pas la moindre trace de pattes.

Rien de méthodique n'avait été écrit sur

les Reptiles avant Linné ; *Albert Seba*, apothicaire hollandais, possesseur du plus riche musée qu'on eût jusqu'alors formé, en avait seulement réuni et fait figurer un nombre prodigieux, ainsi que *Coesby*, qui fit connaître beaucoup de productions de la Caroline.

Linné, législateur dans toutes les parties des sciences naturelles, Linné, que les Bruguière, les Lamarck, les Cuvier, en un mot les vrais naturalistes, reconnaissent et proclament en toute circonstance comme le meilleur modèle à suivre; Linné enfin, attachant, malgré l'opinion commune, peu d'importance à la présence ou à l'absence de membres purement accessoires, forma sous le nom collectif d'*Amphibies* une classe nouvelle dans laquelle furent compris les vertébrés qui ne sont point des Mammifères, des Oiseaux ou des Poissons. C'était déjà bien connaître la classe des Reptiles, que de ne la circonscrire en quelque sorte que par des caractères négatifs. Classe singulière et polymorphe, où le cœur était supposé n'avoir qu'un ventricule, où le sang est rouge mais froid, et qui était censée particularisée surtout par deux poumons en quelque sorte

soumis au seul empire de la volonté (*pulmonibus arbitrariis*).

De tels caractères n'étaient pas rigoureusement exacts, puisque les Batraciens, vrais amphibies, ont au cœur l'oreillette double, et que ces caractères réunissaient des êtres d'apparence fort disparate, surtout quand on examine séparément quelques-uns des anneaux, ou les extrémités de la chaîne établie dans le *Systema naturæ* du législateur suédois ; mais dans la disposition qu'avait suivie ce grand homme, les passages sont si naturels, que plusieurs genres de ses amphibies flottent encore, comme incertains de la place qu'ils doivent définitivement occuper, entre les classes et les ordres maintenant adoptés.Ces Amphibies formaient donc la troisième classe du règne animal pour le professeur d'Upsal, ils étaient placés à la suite des Oiseaux, avant les Poissons, et répartis en quatre ordres de la manière suivante:

I. Amphibies Reptiles, *Amphibia Reptilia:* respirant par la bouche et rampant sur le ventre, quoique pourvus de pattes. Cet ordre renfermait les genres *Testudo*, *Draco*, *Lacerta* et *Rana*.

II. Amphibies Serpens, *Amphibia Serpentes:* apodes; respirant par la bouche, et distingués des Poissons par leurs poumons. Cet ordre se composait des genres *Crotalus, Boa, Coluber, Anguis, Amphisbœna* et *Cæcilia.*

III. Amphibies aquatiques, *Amphibia Meantes:* ayant à la fois des poumons et des branchies. Le seul genre *Siren* composait cet ordre.

IV. Amphibies nageurs, *Amphibia Natantes:* ayant des nageoires au lieu de pattes, et respirant par des évents latéraux. Les genres *Petromyzon, Raja, Squalus, Chimera, Lophius* et *Acipenser,* sont ceux de cet ordre également connu sous le nom de *Chondroptérygiens* ou *Cartilagineux,* et qui depuis a été transféré dans la classe des Poissons (1).

Vicq-d'Azyr démontra que ces prétendus Amphibies nageurs ne pouvaient demeurer confondus avec les amphibies, étant uniquement pourvus de branchies. C'est d'après de telles observations que *Gmélin* sépara les Amphibies nageurs de Linné des Rep-

(1) *Voy.* l'Ichtyologie de la collection, 1 vol. et atlas, 7 fr.

tiles, pour les transporter en entier à la suite des *Branchiostéges*, dans la quatrième classe du règne animal; et, conservant du reste la disposition établie par son maître, il se borna à supprimer l'ordre troisième, ou *Amphibia Meantes*, pour transporter parmi les Murènes le genre *Siren* (Sirène), ce qui était une erreur des plus graves.

Vers le milieu du siècle dernier (en 1768), *Laurenti*, naturaliste autrichien, publia à Vienne, sous le titre de *Systema Reptilium emendata*, etc., une amélioration de la méthode de Linné, qui semble avoir été la base de tout ce qui a été fait en ce genre. On a prétendu que cet ouvrage n'était pas de l'auteur qui l'avait donné sous son nom. Quoi qu'il en soit, il ne mérita pas moins l'estime des savans. Les Reptiles n'y portent plus la désignation vague d'Amphibies, qui peut également convenir à d'autres êtres très-différens. Ils sont définis : « des animaux à sang froid, sans poils ni mamelles, munis d'un poumon, sans diaphragme et sans côtes; ayant un gosier qui peut alternativement avaler de l'air, et, en se contractant, pousser cet air dans le pou-

mon; qui passent l'hiver dans l'engourdissement; qui engloutissent la nourriture et la digèrent lentement sans l'avoir préalablement mâchée; qui supportent de longues abstinences; demeurent assez long-temps accouplés; changent quelquefois de peau quand ils ne sont pas sujets à des métamorphoses; enfin dont les habitudes doivent être suspectes aux hommes, aux mammifères ainsi qu'aux oiseaux. » Trois ordres sont compris dans la méthode de Laurenti.

I. Reptiles sauteurs, *Reptilia salientia:* pieds postérieurs propres au saut; corps dépourvu d'écailles et muqueux; tympan couvert d'une membrane; dents et ongles nuls (le Pipa excepté); organes générateurs ne paraissant pas à l'extérieur. Les reptiles de cet ordre sont sujets à des métamorphoses, et ont dans leur premier état une queue qui tombe avec l'âge. Les genres qui le composent sont : *Pipa, Bufo, Rana, Hyla* et *Proteus.* Ce dernier, tel que l'établit Laurenti, est faux, puisqu'il est fondé sur une larve de Grenouille (*Rana paradoxa*), et que le vrai Protée, dont il sera question dans le

présent ouvrage, est voisin des Tritons.

II. Reptiles marcheurs, *Reptilia gradientia :* quatre pieds disposés pour la marche; corps élevé au-dessus du sol pendant la progression; cou et queue distincts. Cet ordre comprend les genres *Triton*, *Salamandra*, *Caudiverbera*, *Gecko*, *Chamæleo*, *Iguana*, *Basilicus*, *Draco*, *Cordylus*, *Crocodylus*, *Scincus*, *Stellio* et *Seps*. Ce dernier, dans l'ouvrage de Laurenti, renferme les Lézards proprement dits.

III. Reptiles serpentans, *Reptilia serpentia* : corps cylindrique; membres nuls; cou, tronc et queue continus, sans aucun étranglement qui les distingue; mâchoires dilatables, ainsi que l'œsophage; les parties sexuelles placées en dedans de l'anus. Les genres suivans sont renfermés dans cet ordre : *Chalcis*, *Cœcilia*, *Amphisbœna*, *Anguis*, *Natrix*, *Cerastes*, *Coronella*, *Boa*, *Dipsas*, *Coluber*, *Vipera*, *Cobra*, *Aspis*, *Constrictor*, *Laticauda*.

Laurenti, dans son *Synopsis*, avait donc oublié les Tortues, omission importante, et délayé, si l'on peut s'exprimer ainsi, en trente-cinq genres, dix genres de Linné. *Scopoli*,

qui écrivit après cet erpétologiste (en 1777), adoptant la classe des Amphibies telle que l'avait fondée Linné, la divisa en deux grandes familles, les Légitimes, *Legitima*, qui sont les vrais reptiles, et les Batards, *Spuria*, qui sont les Chondroptérygiens ou poissons cartilagineux. Le travail de Scopoli n'était conséquemment point à la hauteur de la science; aussi le néglige-t-on entièrement aujourd'hui.

Lacépède, en prenant pour base la classification linnéenne, dans la méthode qu'il sentit la nécessité d'adopter, quoique son éloquent prédécesseur, le comte *de Buffon*, eût comme anathématisé dans sa prose poétique tout esprit de méthode, porta de notables changemens au système de l'immortel auteur du *Systema naturæ*, et disposa de la manière suivante les dix-sept genres qu'il conserva ou dont il fut le créateur :

I. Quadrupèdes ovipares qui ont une queue. Les genres Tortue, *Testudo*, et Lézard, *Lacerta*, sont renfermés dans cette division.

II. Quadrupèdes ovipares qui n'ont pas de queue. Ce sont les Grenouilles, *Rana;* les Raines, *Hyla;* et les Crapauds, *Bufo*.

III. Bipèdes ovipares. Le seul genre Bipède, *Bipes*, forme cet ordre que l'auteur qualifie de classe.

IV. Serpens, sans pieds ni nageoires. Les genres de serpens sont : Couleuvre, *Coluber;* Boa, *Boa;* Serpent à sonnette, *Crotalus;* Orvet, *Anguis;* Amphisbène, *Amphisbœna;* Ibiare, *Ibiara;* Langaha, *Langaha;* et Achrochorde, *Achrochorda.*

Depuis la publication de son *Histoire générale et particulière des Quadrupèdes ovipares et Serpens*, Lacépède, dans les *Mémoires du Muséum*, ajouta aux genres précédens les quatre genres nouveaux, *Erpéton*, *Léioselame*, *Distère* et *Trimésure.*

Plusieurs savans se sont postérieurement occupés en Allemagne des Reptiles; tels sont *Mayer* et *Schneider;* mais aucun d'eux n'avait donné, jusqu'à ces derniers temps, de méthode erpétologique. Le dernier a établi les genres *Calamita*, *Hydrus*, *Chamæsaura*, *Pseudo-Boa* et *Elaps*, dont la plupart ne sont pas adoptés même comme sous-genres par les naturalistes français. Cependant M. *Brongniart*, qui a porté de vives lumières dans toutes les parties de la science dont il s'est occupé,

appesantit son attention sur la branche de l'histoire naturelle qui fait le sujet du présent Résumé. Il publia, dans le *Bulletin de la Société philomatique* (nos 35 et 36), une esquisse méthodique dont les divisions furent enfin établies d'après des considérations plus solides que celles qu'on avait jusqu'alors empruntées simplement des formes extérieures. Le savant académicien a, dans la fondation de ses ordres, pris pour base de ses divisions les différences qu'offrent les organes de la circulation, de la respiration et de la génération. Il a employé en seconde ligne les particularités que présentent ceux du toucher, de la digestion ou du mouvement. Il est résulté de la corélation de ces diverses parties les quatre ordres suivans :

I. Les Chéloniens, où l'on ne trouve doint de dents enchâssées aux mâchoires, et dans lesquels le corps est couvert d'une carapace. Ce sont les Tortues des naturalistes antérieurs, lesquelles sont réparties en deux genres, *Chelonia* et *Testudo.*

II. Les Sauriens, qui ont des pattes, outre des dents enchâssées. Ce sont les Lézards de Linné, moins les Salamandres qui sont rap-

portées dans l'ordre quatrième. Les genres de Sauriens sont : Crocodile, *Crocodilus;* Iguane, *Iguana;* Dragon, *Draco;* Stellion, *Stellio;* Gecko, *Gecko;* Caméléon, *Chamæleo;* Lézard, *Lacerta;* Scinque, *Scincus;* et Chalcide, *Chalcis.*

III. Ophidiens. Point de pattes; corps alongé et cylindrique. Presque tous ont la peau recouverte d'écailles; leurs os sont moins solides qu'ils ne le sont dans les deux ordres précédens, et presque de la nature des arêtes du Poisson. Les genres sont : Orvet, *Anguis;* Cœcilie, *Cœcilia;* Amphisbène, *Amphisbœna;* Crotale, *Crotalus;* Vipère, *Vipera;* Couleuvre, *Coluber;* Devin, *Boa;* Langaha, *Langaha;* et Achrochorde, *Achrochorda.*

IV. Batraciens, qui ont des pattes et la peau nue, c'est-à-dire dépourvue d'écailles et de carapace. Les os de ces animaux sont déjà d'une consistance cartilagineuse; ils forment un passage très-naturel à la classe des Poissons, et pourraient même dans leur jeunesse être considérés comme des ébauches de ces animaux. Tous vivent, du moins pendant une partie de leur existence, dans les eaux ou dans les lieux fort humides. Les

genres sont: Grenouille, *Rana;* Crapaud, *Bufo;* Rainette, *Hyla;* et Salamandre, *Salamandra.*

Ces noms de Chéloniens, de Sauriens, d'Ophidiens et de Batraciens, sont tellement significatifs et appropriés qu'ils ont été généralement reçus, et que nous nous sommes empressés de les conserver dans cet ouvrage, comme ce que l'on pouvait imaginer de plus convenable.

Le savant M. *Latreille,* le premier des entomologistes et l'un de nos plus habiles géographes, s'est aussi occupé de l'histoire des Reptiles. Chargé de traiter leur histoire dans l'édition de Buffon dite de Deterville, il y a perfectionné l'essai de M. Brongniart. Accordant peut-être plus d'importance qu'ils n'en méritent aux organes de la locomotion, M. Latreille a tacitement rétabli les grandes divisions de Quadrupèdes ovipares et de Serpens qui nous paraissent devoir tomber en désuétude; il a conséquemment formé les deux sous-classes suivantes, auxquelles il en ajoute une troisième qui répond aux *Méantes* de Linné.

I. Quadrupèdes ovipares munis de pattes.

† Doigts onguiculés, corps couvert d'écailles: ce sont les Tortues, les Crocodiles, les Lézards, les Iguanes, les Dragons, les Caméléons, les Stellions, les Geckos, les Scinques, les Chalcides, les Bipèdes et le Skeltopusik.†† Doigts dépourvus d'ongles, peau sans écailles : ce sont les Crapauds, les Grenouilles, les Raines et les Salamandres.

II. Serpens dépourvus de pattes. M. Latreille y admet les genres Boa, Scytale, Crotale, Vipère, Hétérodon, Couleuvre, Plature, Langaha, Erpéton, Hydrophide, Enhydre, Anguis, Achrochorde, Amphisbène et Cœcilie.

III. Pneumobranches, qui ont des poumons et des branchies à la fois. Ce sont les Protées, les Sirènes et les Ichthyosaures. Ce dernier genre ne saurait être adopté, non plus que le *Proteus* de Laurenti, puisque l'un et l'autre sont formés sur une larve de Salamandre aquatique, ce que *Daudin* a fort bien démontré. Le nom d'Ichthyosaure étant conséquemment demeuré disponible, nous verrons que M. *Cuvier* l'a convenablement appliqué à un genre antédiluvien de Sauriens aquatiques, que nous avons cru

devoir intercaler au lieu où ses rapports naturels le devraient placer entre les Reptiles vivans, s'il existait encore dans la nature.

M. *Duméril*, dans sa *Zoologie analytique*, conservant la division des Reptiles en quatre ordres, les Chéloniens, les Sauriens, les Ophidiens et les Batraciens, coupe le second en deux familles, dont les noms désignent les caractères : 1° celle des PLANICAUDES, qui comprend les genres Crocodile, Dragon, Lophyre, Basilic, Tupinambis et Uroplate; 2° celle des TÉRÉTICAUDE, où viennent se ranger les genres Caméléon, Stellion, Iguane, Lézard, Agame, Dragon, Anolis, Gecko, Scinque et Chalcide.

Les OPHIDIENS sont également divisés en deux familles : 1° celle des HOMODERMES, qui ont la peau nue ou recouverte d'écailles semblables sur toutes les parties du corps et de la queue. Ce sont les genres Cœcilie, Amphisbène, Achrochorde, Ophisaure, Orvet et Hydrophide. 2° Celle des HÉTÉRODERMES, qui n'ont d'écailles qu'en dessus, avec des plaques en dessous. Ce sont les genres Crotale, Scytale, Boa, Erpéton, Erix, Vipère, Couleuvre et Plature.

Enfin M. Duméril, le premier, établit dans l'ordre dernier, celui des Batraciens, deux familles appelées des Anoures, ou sans queue, et des Urodèles, qui sont munis de queue. Les Anoures comprennent les quatre genres Rainette, Grenouille, Pipa et Crapaud; les Urodèles, les quatre genres Triton, Salamandre, Protée et Sirène.

Daudin avait précédemment établi, dans l'édition de Buffon dite de Sonnini, la plupart des genres mentionnés par le professeur Duméril; mais son travail, quoique assez bon, était comme perdu dans un ouvrage généralement repoussé des bonnes bibliothèques.

M. *Oppel*, naturaliste bavarois, publia plus tard, dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle de Paris*, une méthode erpétologique qui ne s'éloigne guère de celle des savans français, si ce n'est qu'on y appelle les serpens: Ecailleux *Squamata*, et qu'ils y sont divisés en sept familles, où se trouvent répartis quatorze genres dans sept tribus, savoir :

1° Anguiformes : Amphisbène, Typhlops et Tortrix.

2° Constricteurs : Anguis, Boa.

3° Hydres : Hydrophide.

4° Varians ou Fausses Vipères : Achrochorde, Erpéton.

5° Crotalins : Crotale, Trigonocéphale.

6° Vipérins : Vipère, Pseudo-Boa.

7° Colubrins : Bongare et Couleuvre.

M. Oppel, séparant le genre Cœcilie du reste des serpens, par un aperçu assez heureux, le transporte parmi les Batraciens pour en former une famille des Apodes, à la suite de laquelle se rangent assez naturellement les Urodèles de M. Duméril.

M. *Cuvier*, dans son *Histoire du règne animal*, coordonnant tous les travaux de ses prédécesseurs et contrôlant leur mérite dans la plus riche collection connue, au centre des ressources que procurent d'immenses relations ainsi qu'une vaste bibliothèque, put enfin établir une méthode qui ne laissât guère à désirer ; nous la suivrons à peu de modifications près dans cet ouvrage, pour qu'on y puisse commodément prendre une idée de la plus singulière des classes de Vertébrés ; et nous disons la plus singulière, puisque les Reptiles ne présentent, en quelque sorte, pas un seul caractère commun à toutes

les espèces dont se forme leur classe, encore qu'une foule de convenances rapprochent ces espèces, si disparates au premier coup d'œil. En adoptant la méthode de M. Cuvier, où plusieurs genres formés par d'autres Erpétologistes nous paraissent devoir être admis, il est d'autres genres qui descendront à la condition de sous-genre ou qui disparaîtront, tandis que nous croyons nécessaire de former un cinquième ordre dans la classe, ou plutôt d'y rétablir celui des PNEUMOBRANCHES que Linné appelait *Meantes*. Cet ordre restauré prendra place à côté des BATRACIENS URODÈLES, comme formant, entre les Reptiles et les Poissons, le chaînon qui unit les deux classes de vertébrés à sang froid. Nous avons en outre intercalé parmi les Reptiles vivans, les Reptiles fossiles dont les caractères sont suffisamment connus pour qu'on les puisse rapporter à leurs familles naturelles respectives.

Autant que nous l'avons pu, nous avons suivi l'ordre naturel; mais comme, lorsqu'il est question d'étudier les espèces, l'ordre systématique devient la plupart du temps indispensable, nous avons rassemblé les deux

moyens, et tel a été le résultat de nos combinaisons, que nous n'avons pour ainsi dire pas violenté la nature, et que les genres se trouveront assez bien à leur place, malgré la marche analytique que nous avons empruntée à M. de Lamark, qui, le premier, l'employa si heureusement à l'usage des commençans dans sa *Flore française*.

Par suite de l'accroissement de nos connaissances, on verra dans notre analyse que le nombre des genres qui n'était que de dix au temps de Linné, a été porté à cinquante-six, dont plusieurs sont encore sous-divisés en sections, qui la plupart seront peut-être un jour susceptibles d'être séparées de leurs genres respectifs pour former des genres nouveaux.

M. *de Blainville*, après M. Cuvier, proposa encore une classification nouvelle. Ce professeur divise les Reptiles en deux grandes sous-classes, et pense que ceux dont se compose la première sont formés sur le modèle des Oiseaux, tandis que ceux de la seconde le sont sur celui des Poissons. Chacune de ces sous-classes, selon le même auteur, pourrait être élevée à la dignité de

classe sous les noms de Squammifères et de Nudipellifères. En effet, les Batraciens nous paraissent, par leurs étranges métamorphoses, totalement isolés entre les *Vertébrés*, ainsi que les Insectes le sont par des phénomènes semblables entre l'immense série des animaux *Invertébrés*.

Les Squammifères ou Ornithoides ont le corps écailleux, les Nudipellifères ou Ichtyoides l'ont lisse et dépourvu de toute écaille. M. de Blainville, attachant une plus grande importance aux organes de la génération qu'à ceux de la locomotion, trouve dans la forme des parties mâles un motif pour réunir les Sauriens aux Ophidiens, sous le nom commun de Bipenniens, dont il détache les Crocodiles pour en former un ordre qu'il appelle Emydo-Sauriens placé à la suite des Chéloniens ou Tortues. « En effet, dit-il, d'après l'anatomie détaillée de la plupart des genres de cet ordre (les Bipenniens), je suis convaincu qu'il est impossible de séparer les Sauriens des Ophidiens, puisqu'il y a de véritables serpens qui ont des pattes, comme le Bimane (*Chirotes*), et de vrais Lézards qui n'en ont

pas, comme les Orvets (*Anguis*). Ainsi je n'en fais plus qu'un seul ordre, désigné par un nom qui indique la singulière disposition de l'organe excitateur du mâle, dont les deux parties ne sont pas réunies. » Heureux dans la plupart de ses rapprochemens, M. de Blainville, ainsi qu'Oppel, distrait les Cœcilies des Ophidiens, pour les rapprocher des Batraciens, qu'il sépare en quatre ordres, savoir : les Batraciens proprement dits, divisés en *Dorsipares* (Pipa) et *Aquipares* (Grenouilles, Raines et Crapauds); Pseudo-Sauriens (Salamandres); Amphibiens (Tritons, Protées et Sirènes); et Pseudophidiens, qui sont les Cœcilies. D'après des considérations anatomiques, l'auteur place le genre Chirotes en tête des Ophidiens, sous le nom de *Dipodes,* tandis que sous la même désignation de Dipodes et sous celle d'*Apodes,* il rapporte les Histéropes et les Orvets dans la famille des Lacertoides, qui, pour les espèces à quatre pieds, répond à peu près au genre Lézard des auteurs modernes.

Le professeur *B. Merrem* vient, après tous les naturalistes que nous avons énumé-

rés, de publier à Magdebourg un nouveau système des Reptiles auxquels il restitue le nom d'Amphibies. Réunissant les Sauriens et les Ophidiens, et groupant ensemble tous les reptiles écailleux, il n'admet dans la classe que deux grandes divisions; la première, sous le nom de Pholidota, comprend les trois premiers ordres de M. Brongniart, la seconde ne renferme que ceux des Reptiles qui ont le corps nu, lisse ou simplement verruqueux; il lui conserve le nom de Batrachia. Il forme trois ordres parmi les Pholidotes : 1° des Testudinata, qui répond aux Chéloniens; 2° des Loricata, qui répond aux Crocodiliens; 3° des Squamata, qui comprend les Sauriens et Ophidiens, le genre *Cœcilia* excepté. Les soixante et une espèces de *Testudinata,* décrites par M. Merrem, sont réparties en quatre genres, *Caretta,* qui sont les Chélonies de M. Brongniart; *Sphargis,* qui sont les Dermochelydes de M. de Blainville; *Trionix* et *Testudo;* ce dernier se subdivise en quatre sous genres : *Matamata, Emys, Terrapena* et *Chersine.* Pour l'ordre des Loricata, qui répond, ainsi qu'il a été dit, à celui des Crocodiliens, l'erpéto-

logiste allemand n'a rien ajouté aux travaux de M. Cuvier. L'ordre troisième, SQUAMATA, est divisé en cinq tribus : 1° *Gradientia*, qui comprend les Lacertiens, Iguaniens, Geckotiens et Scincoïdiens, de notre présent ouvrage; 2° les *Reptantia*, ou la première famille des Ophidiens; 3° les *Serpentia*, ou le reste des Ophidiens; 4° les *Incedentia*, où n'entre que le genre Chirote; 5° enfin les *Prendentia*, qui sont les Chaméléoniens.

La première tribu, celle des *Gradientia*, est divisée en trois familles :

I. ASCOLOBOTÆ. Les genres qui s'y rapportent sont, 1° *Gecko*, 20 espèces; 2° *Anolis*, 11 espèces; 3° *Basilicus*, 2 espèces; 4° *Draco*, 3 espèces; 5° *Iguana*, 4 espèces; 6° *Polycrus*, 1 espèce; 7° *Pneustes* (*Agama prehensilis* Daud.); 8° *Lyriocephalus* (*Agama scutata* Daud.); 9° *Calotes*, divisé en trois sous-genres, *Agama* (les Changeans et Agames vrais), 33 espèces; *Uromastix*, 7 espèces, *Zonurus* (le *Cordyle*). — II. SAURÆ. Les genres qui s'y rapportent sont : 1° *Varanus* (*Monitors* de Cuvier), 11 espèces; 2° *Tenius* (les *Dragones* et l'*Améiva*), 7 espèces; 3° *Lacerta*, 27 espèces; 4° *Tachydromus*, 3 es-

pèces. — III. Chalcidi, dont les genres sont : 1° *Scincus*, 22 espèces ; 2° *Gymnophthalmus* (*Scincus quadrilineatus* Daud.); 3° *Seps*; 4° *Tetradactylus*; 5° *Chalcis*; 6° *Colobus* (*Chalcis tridactylus* Daud.); 7° *Monadactylus* (*Chalcis monadactylus*); 8° *Bipes*; 9° *Pygadactylus* (*Seps Gronovii*); 10° *Pygopus* (*Bipes lepipodus* Lac.); 11° *Pseudopus* (le *Skeltopusick*).

La 2e tribu, celle des *Reptantia*, ne comprend qu'une seule famille et trois genres : 1° *Hyalinus* (*Ophisaurus ventralis*); 2° *Anguis*, 2 espèces; 3° *Acoatias*, 3 espèces.

La 3e tribu, ou les *Serpentia*, est divisée en deux familles :

I. Gulones, qui sont subdivisés en *Gulones innocui* et *Gulones venenati*. Les premiers sont distribués dans les genres : 1° *Achrochordus*, 1 espèce; 2° *Rhynopirus* (*Erpéton tentaculatus*); 3° *Tortrix*, 11 espèces; 4° *Erix*, 2 espèces; 5° *Boa*, 14 espèces; 6° *Python*, 11 espèces; 7° *Scytale*, 4 espèces (différentes des *Scytales* de Latreille); 8° *Coluber* : subdivisées en *Huria*, 6 espèces, *Natrix*, 190 espèces, et *Drynus*, 10 espèces. Les *Gulones venenati* sont distribués dans les genres :

1° *Bongarus*, 2 espèces; 2° *Trimeresurus*, 1 espèce; 8° *Hydrus*, 17 espèces réparties dans les trois sous-genres *Chershydrus*, *Pelamis* et *Enhydris*, qui comprend les Hydrophides de Cuvier, avec les Disteires et Aspysures de Lacépède; 4° *Platurus*, 1 espèce; 5° *Elaps*, 17 espèces; 6° *Sepedon* (la *Vipère hæmacate*); 7° *Ophyrus* (*Acanthophis* Lac.); 8° *Naïa*, 2 espèces; 9° *Pelias* (*Coluber prester* Lac.); 10° *Vipera*, subdivisé en deux sous-genres: *Echis* (les *Scytales* de Latreille), 2 espèces, et *Echidna* (*Vipera* de Laurenti), 21 espèces; 11° *Copaias* (*Trigonocephalus* de Lacépède), 7 espèces; 12 *Crotalus*, 5 espèces; 13° *Langaha*, 1 espèce. — II. Typhlini. Cette famille ne comprend que les deux genres *Typhlops*, 3 espèces, et *Amphisbœna*, 3 espèces.

Nous avons déjà dit que la quatrième tribu, celle des Incedentia, se composait du seul genre *Chirotes*, qui lui-même n'a qu'une espèce.

La cinquième, les Prendentia, n'a encore qu'un seul genre, celui des Caméléons, mais que composent 6 espèces.

La seconde classe ou des Batrachia se divise en trois tribus:

I. Batrachia apoda, où n'existe que le seul genre *Cœcilia* avec 5 espèces. — II. Batrachia solientia, dont les genres sont : 1° *Calamita* (les Rainettes), 25 espèces, 2° *Rana*, 21 espèces ; 3° *Breviceps* (*Rana gibbosa* L.); 4° *Bombinator*, 7 espèces ; 5° *Pipa*, 3 espèces ; 6° *Bufo*, 14 espèces. — III. Batrachia gradientia, partagée en deux familles, celle des Mutabilia, à laquelle l'auteur reporte deux genres : 1° *Salamandra*, 3 espèces ; 2° *Molge* (*Triton* de Laurenti), 11 espèces, et celle des Amphypneusta qui comprend deux autres genres : 1° *Hypochthon* (le *Proteus anguinus*); et 2° *Siren*.

Telle est l'analyse du système de M. Merrem, qui renferme 656 espèces. L'on peut adresser à l'auteur le reproche d'avoir créé un grand nombre de noms nouveaux qu'il a substitués sans nécessité à ceux qui se trouvaient comme consacrés par l'usage et par l'emploi qu'en avaient fait ses prédécesseurs. Il y existe d'ailleurs trop de disproportion dans le nombre des espèces qui constituent les grandes divisions ; trop de familles composées d'un genre et de peu d'espèces sont-elles d'une grande nécessité pour faciliter

l'étude? L'on tombe trop aujourd'hui dans un tel abus, qui doit immanquablement replonger la science dans une sorte de chaos. Quoi qu'il en soit, nos connaissances en Erpétologie augmentent considérablement de jour en jour. *Kulh*, naturaliste hollandais, par son séjour dans les possessions belges de la Polynésie, y a beaucoup ajouté. Il propose la formation des genres *Tropinatus*, *Brachiura*, *Amphicephalus*, *Craspedocephalus* et *Homolophs* parmi les Ophidiens; *Psychozoon* parmi les Sauriens, *Megophrys* et *Occidozyga* parmi les Batraciens. Ces genres ne nous sont pas suffisamment connus pour que nous les puissions comprendre dans la classification qui complètera le présent Résumé.

La publication des voyages de MM. Freycinet et Duperrey est enrichie d'un grand nombre de reptiles nouveaux, que MM. Quoy, Gaimard et Lesson viennent de faire connaître; l'on doit attendre de nombreuses découvertes en ce genre au retour de l'expédition que dirige en ce moment notre infatigable et savant ami le capitaine d'Urville.

On peut maintenant évaluer à sept cents

espèces la totalité de nos richesses en Erpétologie, et on sent bien qu'il serait impossible, dans un ouvrage du genre de celui-ci, de les faire connaître même par une simple phrase descriptive. Nous nous bornerons à mentionner à la suite de l'histoire abrégée de chaque genre, les Reptiles qui présentent des caractères particuliers dignes qu'on les annote. Il suffira qu'on indique avec quelques détails les espèces européennes que nos lecteurs peuvent à chaque pas rencontrer dans les campagnes.

Nous n'entreprendrons pas, au sujet des Reptiles, selon l'usage suranné de certains auteurs qui croient être obligés de traiter du *cui bono* avant d'entrer en matière, de » convaincre le lecteur de la justice qu'il y » a à accorder des soins, à juger dignes d'un » examen approfondi, ces habitans des eaux, » de l'air et de la terre tout à la fois, qui four- » nissent des matériaux à notre industrie, des » ressources à nos besoins, des remèdes à nos » maux, des alimens à notre commerce; qui » nous ouvrent une source inépuisable d'ins- » truction, qui nous présentent des sujets de » recherche aussi intéressans que fréquem-

» ment renouvelés, etc., etc.» Qu'il existe des reptiles dangereux, qu'il y en ait d'utiles, on pourrait très-bien éviter les uns et se servir des autres, sans avoir les moindres notions d'Erpétologie et sans même que ces notions fussent fort nécessaires. Laissons donc pour ce qu'elles valent de telles déclamations; il nous suffira d'avoir fait connaître pour ce qu'elles sont des créatures singulières qui remplissent un rôle très-important dans l'ensemble de la nature.

Première Partie.

NOTIONS GÉNÉRALES

SUR LES REPTILES

§ I. —*De l'antiquité des Reptiles, de leur apparition et de leur disparition sur le globe.*

C'est une vérité maintenant hors de doute que tous les êtres dont l'univers est aujourd'hui peuplé n'y ont point éternellement vécu, tandis qu'il fut à sa surface des races qui en disparurent entièrement; divers modes de créatures s'y sont successivement développés. Les reptiles n'étaient pas au nombre des plus anciens. Avant eux, il y eut des Crustacés, des Polypiers, des Conchifères, des Mollusques, et probablement certains Poissons; mais ils dûrent précéder les Mammifères, et furent peut-être l'essai par lequel la nature passa des formes propres aux créatures des eaux, à celles qui devaient

singulariser les Vertébrés de la terre. Beaucoup d'espèces de Reptiles avaient non-seulement vécu sur le globe, mais disparu de son étendue, quand l'Homme y vint aspirer au premier rang. La Genèse, qu'ailleurs nous avons démontrée être un narré fidèle de ce qui dut avoir lieu au commencement de l'arrangement général, introduit les Reptiles en deux fois dans la pompeuse scène de l'univers. C'est à la cinquième époque que le Créateur y « commande aux eaux de produire en toute abondance des reptiles qui aient vie, avec des oiseaux qui volent vers l'étendue des cieux. » Puis, Dieu dit : « Que la terre produise des animaux selon les espèces, les reptiles et les bêtes de la terre, et il fut ainsi au sixième jour. » Il est essentiel de noter que les Reptiles des eaux précèdent ici ceux de la terre, d'un de ces laps de temps dont la durée ne doit pas être présumée sur la qualification que lui ont donnée les traducteurs de la parole inspirée.

A peine les îles et les continens, encore tout bourbeux, se distinguent des mers, « qu'aux grandes baleines, et à tous les ani-

maux se mouvant, lesquels les eaux produisent en toute abondance selon leur espèce » (ce sont les propres paroles du texte sacré), viennent se mêler les Reptiles aquatiques de nature amphibie, auxquels les nouveaux rivages offrent une patrie convenable. Aussi dans les dépôts où les traces de la création de la cinquième époque se sont accumulées, ce sont les ossemens de gigantesques Reptiles, évidemment aquatiques, qu'on retrouve en abondance. Leurs formes étaient les plus bizarres; il fallait à leur masse des vases profondes à travers lesquelles ils se pussent ébattre; le sol alors délayé, que nous fertilisons depuis qu'il s'est assaini, est demeuré dépositaire de leurs empreintes. Ils périrent sans doute à mesure que l'humidité leur manqua sur une terre en évaporation, et que la fureur des tempêtes les venait briser contre des côtes abruptes ou sur des plages désormais trop fermes pour qu'ils s'y pussent enfoncer en cherchant à se soustraire au choc impétueux des vagues. Alors disparurent ces prodigieux Gavials, ces immenses Mososaures, ces Ichthyosaures encore plus grands, et ces Plésiosaures au corps de Lé-

zard, aux nageoires de Tortue, au col de Serpent, dont les formes et les proportions réaliseraient celles du Dragon mythologique, si des ailes en eussent complété la singularité. Cependant de telles ailes n'étaient pas alors plus étrangères à certains Reptiles, qu'elles ne le sont dans le monde actuel à divers Mammifères. L'on verra dans le cours de ce volume le Ptérodactyle pourvu de moyens qui lui permettaient de rivaliser avec les Chauves-Souris pour s'élever dans les airs.

Ces Reptiles volans, qui, dans l'énumération des êtres créés, précèdent les Oiseaux, ne furent-ils pas la première nuance par où la nature passa des formes caractéristiques de la natation, de la reptation et de la marche, à celles qui caractérisent les tribus essentiellement volatiles, tandis qu'à l'autre extrémité de l'échelle, les Manchots, les Macareux et les Pingouins, liaient aussi les Poissons aux Oiseaux ?

Ce ne fut donc que lorsque la croûte du globe fut bien affermie, et que l'évaporation l'eut tirée de son état marécageux, que se développa cette autre série de Reptiles de la terre, dont l'Éternel commande le déve-

loppement au commencement de ce grand jour dont l'apparition de l'Homme est le dernier chef-d'œuvre. Aussi remarquons-nous qu'on ne trouve plus d'ossemens de ces conceptions complémentaires parmi les reliques qui nous sont restées de l'âge précédent. Cependant il ne serait pas téméraire de conjecturer que dans ce sixième âge, (antérieur à celui que sanctifie le repos du Seigneur), quelques-uns de ces Reptiles monstrueux qui pouvaient joindre aux traits des Plésiosaures des ailes de Ptérodactyles, infestèrent les bords où des peuples ichthyophages commençaient à s'établir. On ne trouve pas plus de leurs squelettes qu'on ne trouve de ceux des Hommes d'alors, mais le souvenir de leur existence s'est conservé par la tradition, dans les Dragons chinois, du Japon, siamois ou de la Grèce, ainsi que dans l'Hydre de Lerne. Quant au Dragon des Hespérides et à celui de la Toison d'Or, qui vomissaient des flammes, nous avons autrefois tenté de prouver qu'on y pouvait reconnaître l'allégorie de ces volcans dont les ravages furent si considérables autour du berceau des espèces hu-

maines, quand les feux et les vagues semblaient lutter pour donner à la terre ces formes sous lesquelles on la voit maintenant demeurer à peu près consolidée.

§ II.—*Variété de l'organisation, et des mœurs qui en sont la conséquence, chez les Reptiles.*

Créatures d'essai plus qu'aucune autre, qu'on nous permette cette manière de parler, formés dans deux âges distincts, et conséquemment sur deux plans distincts au moins, les Reptiles devaient donc porter dans leur ensemble certains caractères disparates d'organisation propres à toutes les autres séries d'animaux. Aussi verrons-nous que, malgré les analogies qui ne permettent pas d'éloigner les uns des autres, dans une méthode naturelle, ceux qui sont demeurés nos contemporains, il n'existe guère entre eux de ces grands caractères communs qu'on voit dominer dans toutes les autres classes, et les asservir, pour ainsi dire, à des modèles assez bornés dans les formes générales. « C'est surtout dans leur production, dit M. Cuvier, que la nature semble s'être jouée

à imaginer des formes bizarres, et à modifier dans tous les sens possibles le plan général qu'elle a suivi pour les animaux vertébrés. » L'absence de plumes et de poils est la particularité qui les singularise peut-être le mieux; aussi est-ce d'après cette considération que M. de Blainville propose de substituer le nom de Nudipellifères à celui de Reptiles. Il n'en est pas non plus qui couve ses œufs, ou qui nourrisse une progéniture pour laquelle presque tous témoignent une indifférence complète. Privés de mamelles, et conséquemment de lait, ils ont aussi le sang froid quoique rouge, et ceci tient principalement à la manière dont s'y exerce la respiration.

« Les reptiles, dit M. Cuvier, ont le cœur disposé de manière qu'à chaque contraction il n'envoie dans les poumons qu'une partie du sang qu'il a reçu des diverses parties du corps, et que le reste de ce fluide retourne aux parties sans avoir passé par les poumons, et conséquemment sans avoir respiré; il en résulte que l'action de l'oxigène sur le sang est moindre que dans les Mammifères, et surtout que dans les Oiseaux. Comme

c'est la respiration qui donne la chaleur au sang, et à la fibre la susceptibilité de l'irritation nerveuse, outre qu'ils ont le sang froid, les reptiles n'ont pas les forces musculaires très-développées : aussi n'exercent-ils guère que des mouvemens de reptation et de natation; et quoique plusieurs sautent et courent vite dans certaines circonstances, leurs habitudes sont généralement paresseuses, leur digestion lente, leurs sensations obtuses, et dans les pays froids ou seulement tempérés ils s'engourdissent presque tous durant l'hiver. »

Leur cerveau, proportionnellement très-petit, n'est pas aussi nécessaire qu'il l'est chez les Mammifères ou chez les Oiseaux, à l'exercice des facultés animales et vitales. Ils continuent d'agir durant un temps assez considérable quand on le leur a enlevé. On connaît l'expérience de Redi, qui ayant extirpé cet organe dans une Tortue de terre, celle-ci vécut encore pendant six mois, sans qu'elle eût éprouvé d'autre accident que la perte de la vue. On sait aussi que des Grenouilles mâles à qui l'on a coupé la tête durant l'accouplement, n'ont pas cessé de

continuer l'acte de la génération, en fécondant jusqu'à la fin les œufs que produisaient les femelles. Enfin des Salamandres, auxquelles on avait fait la même opération, ont reproduit une partie d'elles-mêmes si importante, comme les Lézards reproduisent leur queue quand celle-ci vient à leur être enlevée par quelque accident.

Comme il n'est, pour ainsi dire, pas de formes qui soient communes à tous les Reptiles, et que les habitudes sont nécessairement la conséquence des formes, ces habitudes varient considérablement, non-seulement selon les ordres, les familles et les genres, mais encore selon les espèces. Elles sont en général solitaires, tristes et suspectes; aussi les Reptiles inspirent en général une horreur profonde, d'ailleurs motivée par le venin dont plusieurs sont munis. Partout on les redoute; mais cette terreur qu'ils inspirent et qui leur attire une guerre acharnée de la part des hommes, leur valut quelquefois des autels, comme on le verra quand il sera question des Crocodiles et de plusieurs espèces de Serpens.

La plupart des Reptiles sont ovipares, il

en est, néanmoins, qui produisent des petits vivans. Les uns ont quatre pattes, d'autres deux seulement devant ou derrière; les Serpens n'en ont pas du tout; ceux-ci ont le corps couvert d'écailles; ceux-là, d'une boîte ou de boucliers osseux; les Batraciens l'ont nu, avec la surface de la peau muqueuse. La plupart ont une queue, d'autres en manquent absolument. Ils vivent continuellement dans l'eau, ou seulement selon leur âge et à certaines époques de la vie, ou bien ils fuient l'humidité, se plaisant aux rayons d'un soleil ardent. Quand la moindre lumière fatigue le Protée et que l'ombre est favorable à beaucoup d'espèces, la plus vive clarté semble plaire à divers Lézards. Outre qu'il en est qui marchent, qui rampent ou sautent, ou qui nagent, il en est qui voltigent. Il en est de très-venimeux ou de parfaitement innocens, de féroces ou de familiers, de carnivores ou d'herbivores, d'agiles ou de lourds, d'horriblement laids ou d'élégans; de bons à manger ou dont la chair ne vaut rien; les uns naissent sous des formes qui ne feront que se développer en grandissant sans s'altérer beaucoup; d'autres,

sans qu'ils cessent jamais d'être des Reptiles, sont sujets à des mues ou changement de peau, comme on en voit chez les Chenilles; tandis que, quelques-uns, passant par des métamorphoses aussi complètes que celles auxquelles le plus grand nombre des insectes est sujet, sont pour ainsi dire des Poissons durant une partie de leur existence. Le squelette surtout varie de la manière la plus étrange; de sorte que pour éviter le double emploi qui résulterait dans ces généralités, de la comparaison de toutes les modifications d'organes qui s'observent chez les Reptiles, nous sommes forcés d'en renvoyer l'examen à l'histoire de chaque famille.

§ III.—*Distribution géographique des Reptiles.*

Nous avons déjà fait remarquer dans notre *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (tom. VII, pag. 299) combien le nombre des Reptiles augmente vers l'équateur où l'élévation de la température supplée pour eux à la chaleur qui ne leur vient point de la circulation. Ils y sont d'ailleurs incomparablement plus grands et plus agiles; ceux qui

ont du venin l'y possèdent dans toute l'énergie qui est propre à ce singulier moyen de nuire. Tandis que la Faune suédoise ne contient pas une douzaine de Serpens ou de Sauriens, qu'on n'y compte que quatre ou cinq Grenouilles et Crapauds, sans une seule Tortue, l'Europe tempérée possède déjà une quarantaine d'Ophidiens et de Lézards, et quelques Chéloniens. A partir de l'Europe méridionale, non-seulement le nombre des espèces de Reptiles s'accroît, mais l'apparition du Caméléon que nous y avons le premier signalée, vient compléter l'aspect africain de la chaude Andalousie.

En augmentant numériquement vers les tropiques, les Reptiles y augmentent aussi dans les proportions de leur taille; c'est jusques au tropique septentrional, que se voient les Crocodiles, et sous la ligne les Boas, véritables géans entre les races rampantes. C'est aussi dans la zone chaude, soit à la surface des terrains arides, soit dans la bourbe des marécages, soit enfin dans l'étendue des mers, qu'on rencontre les plus grandes Tortues. Il paraît qu'il n'en existe

ni d'eau ni de terre au-dessus des quarante-cinquième ou quarante-sixième degrés nord.

Les Reptiles terrestres étant peut-être, parmi les animaux, ceux qui se déplacent le plus difficilement, leurs espèces sont demeurées conséquemment le mieux circonscrites dans les régions dont elles étaient originaires. Ainsi les Sirènes sont jusqu'ici de l'Amérique du nord, le Protée anguin est propre aux possessions autrichiennes du midi, le Basilic l'est aux Moluques, notre hideux Crapaud commun n'a jamais été retrouvé hors de l'Europe occidentale, les Caméléons, tous sans exception propres à l'ancien monde, ne traversent jamais les déserts qui confinent les espèces dont se compose cette singulière famille. Les Crotales sont américains, les Achrochordes sont de la Polynésie. Les quatre ou cinq Dragons maintenant connus, quoique munis d'ailes, ne se sont jamais répandus hors des îles indiennes, propres à chacun d'eux. On pourrait multiplier de telles citations, mais comme il faudrait énumérer trop d'espèces, nous nous bornerons, en parlant de chacune, à noter soigneusement leur patrie. Il doit suffire de

reproduire ici une importante remarque, faite à ce sujet dans celui de nos ouvrages que nous avons cité au commencement du présent paragraphe : « Sur de fausses indications puisées dans Seba ou données par des voyageurs superficiels, il existe beaucoup d'erreurs sur la patrie des Reptiles, et notamment des Serpens, dans les collections ou dans les ouvrages d'erpétologie. Il est certain qu'on trouvera beaucoup moins d'espèces communes aux deux mondes qu'on suppose en exister, si toutefois il en est, quand l'histoire des Reptiles sera mieux connue. »

§ IV. — *Des Reptiles fossiles.*

Nous avons déjà dit que des restes nombreux de Reptiles dont les races n'existent plus, attestent l'antique existence des animaux de cette classe. C'est parmi les Chéloniens, les Crocodiliens, les Sauriens et les Batraciens, qu'on compte les plus remarquables. Ce qu'on avait regardé comme des serpens fossiles au temps où l'anatomie comparée n'était pas une science, s'est trouvé n'être que des empreintes de Poissons

anguiformes ou certaines Cornes d'Ammon. Il n'y a de constaté en fait de reste d'Ophidiens que quelques vertèbres isolées, qui se sont trouvées dans les brèches osseuses des bords de la Méditerranée, avec des restes d'autres animaux dont les espèces vivent encore aux mêmes lieux.

Les couches les plus anciennes qui nous offrent des débris de Reptiles, appartiennent à cette formation de Calcaire compacte que plusieurs géologues ont appelé jurassique ou Calcaire à cavernes. La formation des Schistes métallifères en présente aussi. La Craie surtout en contient de parfaitement caractérisés. Le Calcaire à Cérithes n'a guère offert encore que quelques restes de Tortues ; mais il y en a fréquemment dans les Gypses des environs de Paris. Les côtes de la Manche et l'Angleterre, où on les recherche depuis quelque temps avec zèle, ont fourni les espèces les plus remarquables, qu'on crut d'abord leur être propres, mais qu'on commence à retrouver en plusieurs autres lieux de l'Europe. Divers sites de la Belgique, le plateau de Saint-Pierre-de-Maestricht entre autres, et les Schistes cal-

caires d'OEningen en Souabe en renferment des espèces très-curieuses. Le Ptérodactyle, dont il sera question par la suite, est de ce dernier gisement; le Mososaure vient de Maestricht. Ce sont les Gavials qui abondent autour de la Manche; ce sont des Chéloniens, regardés d'abord comme des débris humains, qu'on a retrouvés dans le midi de la France, ainsi que dans le Hénault au nord. L'Angleterre fournit les premiers Ichthyosaures qu'on commence à retrouver en d'autres lieux, mais elle est jusqu'ici seule en possession des Plésiosaures. Comme ces deux genres sont maintenant très-bien connus, et que leur squelette a pu être parfaitement rétabli, nous les avons classés dans la méthode à la place qu'ils y devraient occuper s'ils vivaient encore; mais nous n'avons pu en faire autant pour les genres Iguanodon, Mégalosaure, Géosaure et Mososaure, dont on ne retrouve pas autant d'ossemens, et dont les dents ou quelques fragmens ont seuls été retrouvés.

Les dents sur lesquelles on a fondé le genre Iguanodon furent découvertes par M. G. Mantel, dans le grès d'une forêt du

comté de Sussex en Angleterre, bien célèbre par les singuliers débris d'espèces antédiluviennes qui s'y trouvent accumulés. Ces restes étaient confondus avec ceux de Crocodiles gigantesques, de Mégalosaures, de Plésiosaures, de Tortues, d'Oiseaux et de Végétaux; il était réservé à M. Cuvier d'y reconnaître les morceaux d'un Reptile herbivore d'eau douce qui ne devait pas avoir moins de 50 à 60 pieds de longueur.

Les Mégalosaures et Géosaures étaient aussi de grandes espèces retrouvées dans les bancs d'Oolite à Stonefiels près Oxfort; les premiers paraissent avoir été intermédiaires aux Crocodiliens et aux Lacertiens. « Si l'on pouvait donner le nom de *Lacerta gigantea* a un autre animal que celui de Maestricht, dit M. Cuvier, c'est le Mégalosaure qui le mériterait; son fémur, long de trente-deux pouces anglais, annoncerait en lui supposant les proportions d'un Monitor, une longueur totale de plus de quarante-cinq pieds de roi, et même s'il y a de ces fémurs de quatre pieds et plus, comme on l'a dit, sa longueur serait encore plus étonnante. »

L'animal de Maestricht a reçu le nom de Mososaure, pour indiquer qu'il a été trouvé d'abord dans la région qu'arrose la Meuse, l'un des grands affluens du Rhin. Il paraît qu'on en a rencontré plus récemment quelques débris dans l'Amérique septentrionale, et le docteur Mitchill de New-Yorck en possède qui viennent des états de la Nouvelle-Jersey. Une tête assez bien conservée fut le premier indice qu'on eut de l'existence de cet animal; elle fut en 1770 extraite de ces vastes carrières que nous avons décrites avec soin dans l'un de nos ouvrages intitulé *Voyage souterrain*, et qu'on a si long-temps appelé fort improprement Montagne de Saint-Pierre. Faujas de Saint-Fond, qui en fit graver la figure jusqu'à trois fois dans ses ouvrages, et dont nous reproduisons ici l'un des dessins (*Icon.*, pl. XIV), prétend que ce précieux monument d'une race antédiluvienne fut rencontré à cinq ou six cents pas de la grande entrée des cryptes. Quoi qu'il en soit, comme les débris qu'on trouve dans le Calcaire grossier de ces lieux paraissent avoir été entraînés d'une certaine distance, déjà dans un état

de dégradation, la connaissance précise du gisement de ceux qui méritent une place distinguée dans nos collections ne donnerait point l'espérance de découvrir à l'entour des fragmens qui complétassent ceux qu'on possède. Tout y est confondu; à côté de restes de Tortues se voient des coquilles diverses, des pattes de Crustacés ou de Bélemnites; ailleurs, des dents mêlées avec des vertèbres diverses; des ossemens qu'on a probablement à tort regardés comme ayant appartenu à des animaux terrestres, avec les dents de quelques Squales, des Échinodermes, des Alcyons, du bois pétrifié percé de Tarets; enfin des Madrépores avec divers fragmens de Sauriens. C'était évidemment à quelque animal gigantesque de cette dernière famille, avec laquelle on confondait alors les Crocodiliens, que devait appartenir la mâchoire regardée par Faujas comme celle d'un Crocodile. Pierre Camper y avait vu celle d'un Cétacé; Adrien, son fils, se rangea à l'opinion de Faujas; mais M. Cuvier découvrit, par un examen plus approfondi, que le prétendu Crocodile avait dû former un genre intermédiaire entre la tribu des Sau-

riens à langue extensible et fourchue, qui comprend les Monitors (*Tupinambis*) et les Lézards ordinaires, et celle des Sauriens à langue courte et dont le palais est armé de dents, laquelle embrasse les Iguanes, les Marbrés et les Anolis, mais qu'il ne tenait aux Crocodiles que par les liens généraux qui réunissent les animaux compris autrefois par Linné sous le nom générique de *Lacerta*.

Le docteur Hoffmann, habile naturaliste, auquel les carriers de Maestricht apportaient soigneusement tout ce qui leur paraissait extraordinaire, fut averti de la découverte du Mososaure; il travailla de ses mains à en déterrer la tête; mais il ne jouit pas long-temps de la possession du morceau rare qu'il avait recueilli; un des chanoines de la ville, propriétaire de la portion du sol au-dessous de laquelle on avait découvert la mâchoire pétrifiée, imagina, malgré son peu de goût pour l'histoire naturelle, de réclamer, à l'appui d'une loi féodale, un objet dont au fond il ne connaissait pas la véritable valeur. Hoffmann défendit la cause de la science avec

courage; le chanoine l'avait emporté, quand une justice tardive conduisit sur les lieux les armées de la république, qui conquirent les restes du Mososaure qu'on voit depuis décorer le muséum d'histoire naturelle de Paris, et où, lors du pillage que lord Wellington a qualifié de leçon de morale donnée à la France, les spoliateurs l'ont sans doute oublié. Il importe de noter, pour la gloire éternelle de cette nation calomniée par de tels moralistes, que durant le siége qui la mit en possession d'un monument du vieux monde, il fut ordonné à l'artillerie de ne lancer aucun projectile dans la direction de la maison où le Mososaure était conservé, de sorte qu'un Reptile de ces temps qui précèdent toutes les chronologies, devint en 1795 un paratonnerre pour un chanoine de la cathédrale de Maestricht.

Un autre débris, échappé au ravage des plusieurs milliers de siècles, acquit aussi beaucoup d'importance dans le monde savant, par l'opinion singulière accréditée vers le commencement du siècle dernier, qu'il avait appartenu à quelqu'un des contemporains de ces patriarches qui, avant

le déluge, jouissaient de la faveur, sans doute peu méritée, de voir face à face le Dieu qui les noya. Il s'agit du célèbre reptile d'OEningen, que le naturaliste théologien Scheuchzer appelait *Homo diluvii testis et theoskopos*. Jusqu'alors on s'était persuadé que beaucoup d'ossemens fossiles avaient appartenu à cette race première de Caïn, sur laquelle, pour ses méfaits, le créateur d'Adam avait ouvert les cataractes du ciel. On regardait également comme les débris de ces géans superbes, issus du commerce des enfans des Dieux avec les filles des hommes et proscrits dans la Genèse, les débris trouvés sur presque tous les points du globe dans les terrains meubles, où les naturalistes ont reconnu des ruines de Mastodontes, d'Éléphans ou autres grands mammifères. Des carapaces de Tortues avaient été prises pour leurs crânes dans les environs d'Aix. En vain J. Gesner avait élevé des doutes sur l'origine humaine du Théoscope de Scheuchzer, l'opinion de celui-ci prévalait parmi ces docteurs dont nous avons vu dernièrement la prédilection pour les Hommes fossiles se réveiller au sujet

d'un bloc de grès extrait du long rocher de la forêt de Fontainebleau; M. Cuvier a démontré que le précieux fossile d'OEningen trouvé dans le Schiste calcaire n'était l'empreinte ni d'un patriarche, ni d'un poisson du genre Silure, comme l'avaient soupçonné Scheuchzer et Camper, mais celle d'un Batracien urodèle voisin des Salamandres, ou plutôt d'un Protée. L'inspection la plus superficielle de l'individu observé par l'auteur de la Physique sacrée, eût du suffire pour désabuser tous les esprits si la prévention ne s'en était mêlée. Comme les caractères ostéologiques du pseudanthropolite de Scheuchzer, suffisent pour le rétablir parfaitement à la place qu'il eût dû occuper dans la méthode erpétologique que nous allons exposer, nous renverrons en son lieu la description de ce précieux reste.

§ V. — *Un mot sur la manière de conserver les Reptiles pour l'étude et pour l'ornement des collections.*

Lorsque les collections d'histoire natu-

relle n'étaient qu'un vain objet de curiosité, on y trouvait la peau rembourée de quelque Crocodile ou de gros Lézards pendue au plafond, avec des Serpens cornus ou des Serpens à sonnette dans l'eau-de-vie, et les apothicaires étaient d'ordinaire ceux qui exposaient aux yeux des passans de sem blables raretés, afin de corroborer le crédule public dans l'idée que la pharmacie tirait du venin des Reptiles ces remèdes précieux qui, dans l'antiquité, leur avaient mérité les faveurs d'Esculape. La facilité de conserver de la sorte des animaux qui faisaient également le sujet de la crainte et de l'admiration du vulgaire, contribua bientôt à les faire rechercher, et bientôt ils abondèrent dans les musées, où l'on commença à reconnaître que s'il en était de repoussans par leurs formes et de sinistres par l'obscurité sordide de leurs nuances, il en était sur la robe desquels la nature semblait s'être complue à nuancer tous les trésors de son inépuisable palette; mais ce n'en était pas moins sans intelligence qu'on préparait les Reptiles; on remplissait leurs peaux de bourre ou de sable sans s'inquiéter de leur

squelette, qui maintenant présente une si grande importance aux yeux des savans; on en vernissait les écailles, qui devenaient toutes méconnaissables, ou bien on les plongeait sans précautions dans un esprit de vin qui en altérait les couleurs, et dans lequel ils finissaient par noircir faute de soins.

Aujourd'hui qu'on sait mieux s'y prendre, l'usage des liqueurs alcooliques a prévalu, parce que l'animal y demeurant tout entier, on peut, lorsqu'on le veut, faire son anatomie avec moins de dégoût qu'on ne le pourrait faire sur le frais. Il suffit, pour éviter tous les inconvéniens de l'altération des couleurs, de plonger premièrement le Reptile dans une eau-de-vie assez forte destinée à la première préparation. Si l'animal est un peu gros, on aura le soin d'introduire par l'anus, par la trachée artère et par l'œsophage, au besoin par quelque trou qu'on pratiquerait dans les régions abdominales, et à l'aide d'une seringue, de l'esprit de vin qui pénétrera ainsi dans toutes les cavités, et agira intérieurement tandis que l'eau-de-vie agira à l'extérieur. Il faudra avoir le

soin de disposer le Reptile de manière à ce que plusieurs parties ne s'y touchent pas les unes les autres par l'affaissement qu'occasionerait le poids, parce que la corruption pourrait avoir lieu sur les points du contact que la liqueur préservatrice ne baignerait pas. Après un certain temps d'immersion que l'habitude apprendra bientôt à proportionner au volume des animaux, il faudra les retirer d'un liquide qui se sera surchargé des matières les plus corruptibles, et les plonger dans une seconde liqueur très-concentrée, non sans recommencer les injections employées d'abord, et les y laisser encore quelques jours, observant toutefois le Reptile qu'on veut conserver de temps en temps, pour voir si les couleurs s'y affaiblissent. C'est lorsqu'on reconnaîtra qu'après la seconde immersion, la liqueur ne se trouble plus et que l'animal s'y conserve avec le moins d'altération possible, qu'on le placera dans les bocaux où il doit définitivement demeurer, en le plongeant dans un esprit de vin affaibli d'un quart ou d'un tiers d'eau.

Lorsque les Reptiles sont trop gros pour

pouvoir être disposés dans des flacons, on peut, s'ils sont d'une importance telle qu'à tout prix il en faille conserver un individu, employer un baril; mais alors il faudra bien veiller à ce que les replis du corps ne se confondent pas, et que ses côtes ne touchent pas aux parois. S'il s'agissait enfin de Serpens, de Tortues ou de Crocodiliens gigantesques, et qu'on fût réduit à l'empaillement, on aurait soin, autant que possible, de conserver à part, après les avoir proprement dépouillés, les ossemens qui pourraient en Europe servir à rétablir le squelette; il faudrait aussi, autant que possible, conserver les viscères injectés dans la liqueur, et toutes les parties molles où l'observation ferait remarquer quelque caractère particulier.

Les voyageurs à qui l'usage du pinceau n'est pas étranger, feront bien d'ajouter aux restes des Reptiles dont ils enrichiront l'Europe, un croquis où le port soit saisi, autant que possible, avec les teintes de la vie, qui peuvent disparaître par la mort.

Autant que possible on cherchera à tuer les Reptiles au moyen d'un coup fortement

appliqué sur la colonne vertébrale, ce qui les fait mourir presque instantanément; outre qu'il est très-difficile de les tuer autrement, vu qu'ils ont la vie extrêmement dure, on risquerait d'en être blessé ou de les gâter en les assommant. Il n'y a pas de grands inconvéniens à s'assurer des grandes espèces à coup de fusil, mais les petites en sont presque toujours mutilées. On doit se souvenir que les peaux de Reptiles, des Batraciens surtout, sont à peu près inutiles pour l'étude dès qu'on les empaille. Quelle que soit l'adresse des préparateurs, ces peaux se retirent ou se boursoufflent, les formes s'y déjettent, les articulations des membres, s'ils en ont, disparaissent, les détails de la bouche se crispent, les couleurs s'effacent et passent au noir : aussi toutes les figures que les naturalistes ont données de tels animaux, d'après les individus préparés et conservés dans les collections, sont-elles plutôt celles de monstres que les représentations véritables des objets qu'on prétendait faire connaître.

Deuxième Partie.

HISTOIRE NATURELLE

ET

DESCRIPTION DES REPTILES,

SELON UNE MÉTHODE ANALYTIQUE.

MALGRÉ la difficulté qu'on trouve à caractériser d'une manière très-précise et convenable à toutes les espèces dont elle se compose, la classe d'êtres vivans dont nous allons tracer l'histoire, nous définirons les Reptiles de la manière suivante:

Animaux vertébrés, munis d'un cœur, respirant comme à volonté; à sang froid; dépourvus de mamelles, de poils ou de plumes; rampans ou nageans.

Le cœur y a *deux oreillettes* plus ou moins distinctes 1, ou une *seule oreillette* 88.

1. *Cœur à deux oreillettes.* Les Reptiles de cet embranchement sont *munis de membres* 2, ou *dépourvus de membres* 49.

2. Les Reptiles *munis de membres* ont des *mâchoires cornées sans dents, enchâssées, et le corps couvert d'une carapace*, ce sont les CHÉLONIENS 3, ou *des dents enchâssées aux mâchoires et le corps dépourvu de carapace*, ce sont les SAURIENS 8.

3. ORDRE PREMIER.

Les CHÉLONIENS; il ne comprend qu'une seule famille du même nom.

Les Chéloniens ne composaient primitivement qu'un seul genre appelé *Testudo* dans le système de Linné, celui qui renfermait toutes les Tortues dont Gmelin mentionna trente-trois espèces; on en possède aujourd'hui le double. M. de Lacépède n'en décrivit que vingt-quatre, Latreille trente-cinq et Daudin cinquante-sept. Nous avons vu que M. Merrem en connaissait soixante-une.

Ces animaux sont renfermés dans un test solide et protecteur qu'ils portent en tous lieux, comme une maison dans laquelle on les voit se mettre à l'abri des injures de l'ennemi en totalité, ou en partie. Ce test

est composé d'un grand bouclier supérieur appelé *carapace*, et d'un bouclier inférieur plus petit nommé *plastron;* les boucliers ne sont attachés l'un à l'autre que par les côtés, de sorte qu'il existe antérieurement et postérieurement des ouvertures par où l'animal fait rentrer sa tête, sa queue et ses pattes quand il le juge nécessaire. La carapace et le plastron sont formés de plusieurs pièces osseuses liées par des sutures, ou quelquefois de la consistance d'un cuir épais, et parfois recouvertes d'une substance connue dans les arts sous le nom d'écaille. La carapace est soudée en dedans à l'épine dorsale, de sorte qu'elle ne peut être considérée comme une partie intégrante (voy. *Icon.*, pl. 1). Les Chéloniens n'ont, à proprement parler, de peau que sur les membres qui sont au nombre de quatre, sur la queue et sur le cou, la tête étant couverte de plaques. Des écailles rendent fort solide et peu susceptible des perceptions du tact cette peau qui se rattache par tout son pourtour au plastron et à la carapace, et qui est susceptible de beaucoup d'extension.

La tête est en général de forme pyrami-

dale, quadrangulaire tronquée, c'est-à-dire qu'elle présente quatre faces plus ou moins arrondies, dont la supérieure est formée par le crâne, les latérales par l'orbite des yeux et par la mâchoire supérieure, celle de dessous par la mâchoire inférieure; il y a en outre une troncature antérieure où les narines s'ouvrent en deux petits trous oblongs, quand l'animal n'a pas une sorte de petite trompe. Les yeux sont assez petits, quoique placés dans des orbites généralement fort considérables; ils sont revêtus de trois paupières dont deux extérieures horizontales et une inférieure verticale. Ils ne paraissent pas être fort perçans; l'odorat est à ce qu'il semble assez obtus; et quant à l'ouïe, ce sens est tellement borné dans les Chéloniens, que l'on a regardé quelquefois les Tortues comme sourdes, ce qui pourtant n'est pas vrai. En général, les instrumens de mastication sont des mâchoires, ou plutôt des gencives cornées, tranchantes, se recourbant en se croisant fortement les unes sur les autres ce qui les a fait comparer au bec du Perroquet; et cette comparaison est juste sous tant d'autres rapports de conformation, qu'on

peut considérer les Chéloniens comme les Perroquets de la mer. Le cou est en général cylindrique, très-extensible, et, quoique garni d'une peau écailleuse fort dure, c'est la partie la moins garantie de l'animal, celle par où il peut être le plus aisément saisi; aussi ne l'étend-il que le moins possible hors de ses boucliers, et la retire-t-il avec beaucoup de promptitude à la moindre apparence de danger. L'anus est situé sous la queue; il est en même temps l'ouverture des organes de la génération chez les deux sexes. On compte au cou huit vertèbres, dont deux seulement ont des apophyses épineuses; il en existe huit ou onze au dos et trois au sacrum, qui toutes, comme on l'a dit tout-à-l'heure, soudées à la carapace, offrent encore des traits de conformation communs aux Oiseaux. La structure de l'épaule est très-particulière, tous les os y sont soudés ensemble, et c'est à l'une de leurs extrémités qu'est articulé leur humérus. L'avant-bras est composé de deux os, la main de neuf à onze osselets, et les doigts ont de deux à trois phalanges, dont la dernière est presque toujours terminée par un ongle.

L'estomac des tortues est très-fort et capable de digérer des corps très-durs, tels que des Testacés et des Mollusques à coquille. On ne sait trop quel est leur mode d'accouplement, du moins pour le plus grand nombre; le résultat de cet acte est une ponte abondante. Les œufs sont à peu près ronds, pourvus de blanc et d'un jaune, de la grosseur d'une cerise à celle d'un petit œuf de poule, selon la taille des espèces qui les produisent, enveloppés d'une substance calcaire, mais ayant cependant la coque moins dure que dans les Oiseaux: ces œufs sont fort bons à manger. Quand les femelles des Tortues marines veulent déposer les leurs, elles se rendent sur la plage sablonneuse de quelque île déserte, s'y traînent au-dessus de la ligne des plus hautes eaux, y creusent, dans l'arène mobile, des trous, qu'après avoir fait leur ponte elles recouvrent de sable. L'ardeur du soleil suffit pour les faire éclore au bout de 15 à 17 jours. Il y a cependant des espèces où les petits n'éclosent, dit-on, qu'après 40 jours d'enterrement. Certaines îles du cap Vert, et l'île de l'Ascension surtout, sont les lieux où l'on trouve

le plus de Tortues des hautes mers, venant déposer leur progéniture. Dans la dernière surtout, les marins s'arrêtaient souvent pour en prendre; mais les Anglais y ayant maintenant un établissement, il est probable que les Tortues, effrayées de la présence continuelle des habitans, chercheront quelques parages plus tranquilles pour se perpétuer. Les marins voyageurs en détruisaient déjà beaucoup en retournant et laissant mourir sur place un nombre plus considérable que celui dont ils avaient besoin pour leur approvisionnement. Afin de prendre les Tortues marines, on se cache dans les broussailles, où l'on se tient immobile, à une petite distance du rivage, dès avant la chute du jour, qui est l'instant où elles sortent de l'eau, et tandis qu'elles sont occupées à creuser le sable ou bien à déposer leurs œufs, on se jette sur elles en les retournant sur le dos, pour courir aux autres; car une fois renversées elles ne peuvent plus se retourner, et on les vient ramasser les unes après les autres quand on est las d'en prendre. Il faut être agile dans cette sorte de chasse, car, toutes maladroites qu'elles sont à mar-

cher, elles ne se tiennent jamais assez loin de la mer pour ne la pouvoir regagner très-vite. Les petites Tortues, par un instinct qui ne les trompe presque jamais, se rendent à l'eau par la ligne la plus courte dès qu'elles sortent du sable; elles éprouvent d'abord une certaine difficulté à s'immerger, une sorte d'apprentissage leur étant nécessaire pour ne pas être repoussées par la moindre lame; aussi les oiseaux pêcheurs profitent-ils de cette inexpérience et de leur mollesse, pour en dévorer d'innombrables quantités. Sur tant de milliers de Tortues qui éclosent en beaucoup de côtes isolées, un très-petit nombre parvient à sortir du jeune âge; mais une Tortue a-t-elle acquis une certaine force, peu d'ennemis sont à redouter pour elle, sa carapace et son plastron, armes défensives excellentes la mettant à l'abri de tous dangers : on rapporte cependant que lorsqu'elles ne sont pas bien lourdes, des oiseaux de proie les enlèvent au plus haut des airs, les laissent tomber sur les rochers, où, lorsqu'elles se sont entr'ouvertes par leur chute, ils descendent pour dévorer leurs chairs encore vivantes.

Ces Reptiles ont la vie excessivement dure. On peut leur couper la tête, leur ouvrir le corps, leur arracher les plaques osseuses qui les protégeaient, sans qu'elles cessent de donner des indices de douleur. Ce sont au reste des bêtes stupides, à peu près sans autre instinct que celui qui les pousse à manger, à se reproduire, et à se blottir dans leur maison portative à l'approche du danger. On n'en connaît point qui soit méchante; essentiellement inoffensives, elles ne cherchent même pas à mordre lorsqu'on les martyrise: cependant elles en ont des moyens redoutables ; lorsque pendant qu'on les dépèce, on leur met un bâton dans la gueule, elles le mordent avec une force qui n'a d'égale que l'opiniâtreté avec laquelle on les voit se cramponner. C'est la force avec laquelle les mâchoires saisissent les objets, et la stupidité d'animaux capables de se cramponner si bien, qui donnèrent l'idée de cette fable charmante où l'on voit par les nues aller la reine des Tortues, et dont le fond est certainement le résultat d'observations exactes.

Les Chéloniens peuvent rester très-long-

temps sans manger : il en est qui ne se nourrissent que de Poissons, de Vers, de Mollusques ; la plupart sont cependant herbivores et les espèces marines broutent les Fucus. On en a conservé qui sont demeurées jusqu'à quatre ou cinq mois sans rien prendre, et pourtant sans qu'elles parussent souffrir. On a cependant soin, dans les parcs des pays chauds, où on en élève pour alimenter les bonnes tables, de leur procurer une nourriture abondante. Leur chair est excellente, et leur graisse, qui communique au bouillon exquis qu'on en obtient sa couleur verdâtre, a quelque chose d'huileux, qui ne produit pourtant rien d'affadissant sur le goût le plus délicat. La tête de veau préparée en Tortue, donne, chez nos restaurateurs, l'idée la plus exacte qu'il soit possible d'imaginer d'un mets qui est fort recherché dans certaines colonies et qu'on sert assez fréquemment en Angleterre.

La forme des Tortues est l'une de celle qui fit partie du mode de création fort différent de celui de nos jours, et dont on retrouve des débris fossiles. On en voit en plusieurs endroits, soit dans des Schistes, soit dans le

Calcaire grossier, tel que celui de Saint-Pierre de Maestricht, où des morceaux de leurs plastrons furent pris par Faujas de Saint-Fond pour des empaumures d'Élan ou autres Ruminans à bois caduque. Tandis qu'on en regardait ici les débris comme des cornes, on y voyait ailleurs des crânes humains : la science a fait justice de telles erreurs.

Il existe des Tortues uniquement marines, d'autres qui ne vivent que dans les eaux douces ou les marécages ; enfin il en est qui sont tout-à-fait terrestres. Ces diverses habitations, et les mœurs qui en furent les conséquences nécessaires, ont influé sur les formes des organes de locomotion, et même sur l'ensemble de chaque espèce, au point que les naturalistes ont profité des modifications qui en sont résultées, pour établir cinq genres distincts où l'on n'en avait d'abord imaginé qu'un seul.

Ces genres sont : Tortue I, Emyde II, Chélide III, Trionyx IV et Chélonie V.

Les Chéloniens ont *des doigts plus ou moins distincts et de véritables pieds* 4, ou les membres y *sont conformés en nageoires,* comme dans les Chélonies 7.

4. Dans les Chéloniens *à pieds distincts*, les enveloppes sont *osseuses, dures ou cornées* 5, ou bien elles consistent *en une peau molle* comme dans le genre Trionyx 6.

5. Genre I. — Tortue, *Testudo*.

Les Chéloniens de ce genre sont terrestres, ils ont la carapace plus bombée que toutes les autres ; les jambes sont comme tronquées et terminées par un moignon, où les doigts sont courts et réunis presque jusqu'aux ongles, lesquels sont gros et coniques, au nombre de cinq aux pieds de devant, et de quatre seulement à ceux de derrière. Les quatre membres, la tête et la queue peuvent rentrer et être entièrement cachés entre la carapace et le plastron. Ce sont principalement les Tortues dont la lenteur est passée en proverbe. Il en existe de fort grosses entre les tropiques; celles de Madagascar, qu'on transporte parfois à l'Ile-de-France, où, à cause de leur forme, on les nomme vulgairement *Carrosses*, ont jusqu'à trois pieds de long, deux de large, et presque autant de hauteur sur pattes. On prétend qu'il en a été trouvé

dans des îles de l'océan Pacifique dont le poids allait à trois cents livres. Les espèces européennes sont:

La Tortue grecque, *Testudo græca* L. (*Encycl. méthodique*, pl. 5, fig. 4; *Icon.*, pl. 2). Cette Tortue est assez commune dans le pourtour de la Méditerranée, surtout en Barbarie, en Égypte, en Syrie, dans l'Asie mineure, en Grèce, où on en mange beaucoup durant le carême; en Italie, et surtout en Sardaigne. On la nourrit quelquefois dans les jardins de la France. Elle atteint à cinq pouces de long, quatre de large et trois de haut; elle est brunâtre; le plastron est jaune, avec une grande tache noirâtre au centre de chacune des plaques qui le composent.

La Tortue géométrique, *Testudo geometrica* L. (*Encycl. méth.*, pl. 6, fig. 1). On avait généralement cru jusqu'ici cette espèce propre au sud de l'Asie occidentale et de l'Afrique; il est maintenant certain qu'on la rencontre dans la même région méditerranéenne de l'Europe que la précédente; mais elle y est beaucoup plus rare et plus petite que sous les tropiques. Des lignes jau-

nes, disposées régulièrement sur un fond noir, aux arêtes pyramidales et à la troncature centrale des plaques dont se compose sa carapace, lui donnent une certaine élégance, qui en fait rechercher les dépouilles dans nos collections.

Genre II. — Émyde, *Emys*.

Les Chéloniens de ce genre sont d'eau douce, et beaucoup moins bombés que les Tortues proprement dites; les doigts y sont complètement distincts et plus longs, comme dans une sorte de main, mais la plupart du temps, plus ou moins palmés et réunis par une membrane; il y a de même cinq ongles devant et quatre derrière. Les Émydes vivent d'Insectes, de Mollusques et de petits Poissons. On n'en voit pas dont la taille soit considérable; mais il existe entre elles de telles différences qu'on les peut diviser en trois sous-genres.

* Les Émydes proprement dites, où toutes les parties de l'animal peuvent rentrer entièrement entre la carapace et le plastron: celui-ci, tout d'une pièce, ne peut complètement fermer les orifices antérieur et pos-

térieur. La plus élégante de ces Émydes est l'écrite, *Testudo scripta* L., que nous avons fait figurer dans notre planche 3e comme exemple. L'espèce européenne de ce sous-genre est l'Émyde bourbeuse, *Emys lutaria* (*Encycl. méth.*, pl. 4, fig. 3), et dont la Verte et jaune de M. de Lacépède est un double emploi. Elle se trouve assez fréquemment dans le midi de l'Espagne, l'Occitanie, l'Italie, l'Asie tempérée jusqu'au Japon, et même dans les Indes, ce qui rend impropre le nom de *Testudo europæa* que lui donne Schneider. Elle présente diverses variétés dont plusieurs ne sont que des effets de l'âge, encore que les erpétologistes modernes en aient fait des espèces sous les noms d'orbiculaire, de ronde, de tutélaire et de ponctuée. Les apothicaires de Paris la font quelquefois venir de Marseille, pour en préparer des bouillons. Marsigli dit que ses œufs, qui sont gros comme ceux d'un pigeon, demeurent un an à éclore, ce qui ne paraît guère probable. Le mâle et la femelle s'accouplent dans l'eau, et demeurent, dit-on, unis durant trois jours. On assure que la bourbeuse vit cent ans.

** Les Émydes dont la queue et les mem-

bres sont tellement volumineux, que l'animal ne peut les retirer entièrement entre la carapace et le plastron, caractère qui forme un passage du genre qui nous occupe à celui des Chélides, dont il va être parlé. L'on connaît dans ce sous-genre la Serpentine, *Emys serpentina*, dont la queue égale la longueur du corps, qui habite les rivières de la Caroline, où elle détruit beaucoup de poissons, et où l'on recherche sa chair. Elle s'éloigne quelquefois beaucoup dans l'intérieur des terres.

*** Les Emydes à charnière, dont le plastron est divisé transversalement en deux battans par une articulation mobile, de sorte que l'animal, en rapprochant à volonté les pièces quand il a retiré sa tête, sa queue et ses pattes, peut les renfermer comme dans une boîte. Nous avons, comme exemple, fait représenter, pl. 3, fig. 2, l'Emyde close, *Testudo clausa* L., fermée et vue en dessous. Celle-ci habite les eaux de la Caroline et n'atteint guère que cinq ou six pouces; elle vit de Reptiles, de Poissons et d'Insectes; ses œufs, gros comme ceux du Pigeon, sont fort estimés; l'accouplement y dure quatorze

jours. Une Émyde élevée en domesticité y vécut quarante-six ans.

Genre III. — Chélide, *Chelys*.

Les Chéloniens de ce genre ressemblent aux Emydes quant aux pattes ainsi qu'aux formes générales; mais, outre que les enveloppes dures y sont beaucoup trop petites pour recevoir les membres, le nez s'y prolonge en une petite trompe, et la gueule, fendue en travers, n'y est point armée d'un bec de corne; cette partie ressemble à celle que nous retrouverons dans le Batracien qui forme aujourd'hui le genre Pipa. On n'en connaît encore qu'une espèce, le Matamata (*Icon.*, pl. 5), *Testudo fimbriata* de Gmelin, qui se trouve dans les rivières et dans les marais de la Guyane.

6. Genre IV. — Trionyx, *Trionyx*.

C'est au célèbre professeur Geoffroy de Saint-Hilaire que l'on doit l'établissement de ce genre, dont le type fut une très-singulière tortue du Nil que nous avons fait représenter dans notre planche 6e. Ses

caractères consistent dans l'absence de véritables écailles, et dans une peau molle très-épaisse pour carapace et pour plastron. Leurs pieds ressemblent assez à ceux des Émydes, et les doigts, dont trois seulement sont pourvus d'ongles, y sont palmés. La corne du bec y est revêtue d'une sorte de lèvre, et leur nez se prolonge en une petite trompe. Les Trionyx sont d'eau douce; on en trouve un dans les rivières de Caroline, de Floride et de la Guyane, qui se tient en embuscade sous les racines des joncs, non-seulement pour saisir d'autres Reptiles comme lui ou les Caïmans eux-mêmes, mais pour dépeupler les basses-cours en dévorant les Canards, les Oies, et autres gros Oiseaux domestiques quand ils s'approchent de l'eau.

7. Genre V. — Chélonie, *Chelonia.*

Ce sont à proprement parler les Tortues de mer, dont la tête et les pieds ne peuvent, à cause de leur volume, rentrer sous la carapace, principalement ceux de devant qui sont aplatis en nageoires où tous les doigts sont étroitement réunis par une membrane. On

voit à leur extrémité de véritables ongles plutôt que des griffes. La plupart des Chélonies deviennent fort grandes, c'est même dans ce genre que se trouvent les Tortues les plus considérables; elles se nourrissent d'Hydrophytes et peut-être de Polypiers flexibles. Entre les espèces connues de Chélonies, quatre méritent que nous les mentionnions ici.

La Chélonie franche, *Chelonia Mydas, Testudo Mydas* L. (*Encycl. méth.*, pl. 3, fig. 2), dont les écailles sont verdâtres, qui acquiert jusqu'à sept pieds de long et qui pèse jusqu'à huit cents livres. C'est celle dont la chasse occupe souvent les marins dans les îles écartées de l'Atlantique; on la voit par grandes troupes paître quelquefois les Algues au fond de la mer. Ses œufs sont gros comme ceux des Poules. Sa chair est saine et de la meilleure qualité.

Le Caret, *Chelonia Caretta, Testudo imbricata* L. Un peu moins grande que la précédente. Sa chair passe pour malsaine, mais ses œufs sont les meilleurs. C'est elle qui nous fournit l'écaille si employée dans les arts. On assure que dans l'île de Célèbes, où cette substance est un objet de com-

merce fort recherché, on l'enlève du dos de l'animal, qu'on rend ensuite à la mer, dans l'idée où sont les pêcheurs que l'écaille se renouvelant, la Tortue en pourra donner plusieurs fois.

La Caouane, *Chelonia Caouana* (représentée par Schæffer dans la pl. 16), est la plus grande, et surpasse en poids et en dimensions jusqu'à la Franche. On la trouve dans toutes les mers chaudes, depuis les Antilles jusqu'au fond de la Méditerranée, où elle est fort commune. Sa chair n'est bonne qu'à brûler pour en faire de l'huile. Elle ne fournit point d'écaille.

Le Luth, *Chelonia Lyra* (*Icon.*, pl. 4), *Testudo coriacea* L. (*Encycl. méth.*, pl. 4, fig. 2). Assez commune dans la Méditerranée, où elle acquiert jusqu'à huit pieds de long sur quatre seulement de large; elle est donc d'une forme assez différente de celle de ses congénères, dont elle diffère surtout en ce que sa carapace est composée d'une substance coriace et non osseuse, semblable à du cuir fort épais; relevée de trois arêtes longitudinales. On assure que ce fut d'une carapace de cette espèce, desséchée au ri-

vage avec quelques filamens tendineux qui s'y étaient conservés tendus, que vint la première idée de la lyre. Plus tard on y tendit des cordes en métal, ce que prouvent quelques sculptures et des médailles antiques; aussi la Tortue qui nous occupe était-elle consacrée à Mercure.

8. ORDRE SECOND.

LES SAURIENS.

Comme les Chéloniens, les Sauriens ne composaient qu'un seul genre dans le *Systema naturæ,* où les espèces, rapprochées par une forme générale à peu près pareille, différaient cependant entre elles par des points trop considérables pour qu'on les pût confondre long-temps sous le nom de *Lacerta.* Quatre pieds égaux et une queue à l'extrémité d'un corps sans carapace, étaient les caractères qu'avait assignés Linné. Laurenti, l'un des premiers, ayant formé des groupes au milieu de ce chaos, ces groupes, successivement adoptés par les erpétologistes, sont devenus non-seulement des genres, mais encore des familles, que M. Cu-

vier a portées au nombre de six, savoir : les Crocodiliens, les Lacertiens, les Iguaniens, les Geckotiens, les Caméléoniens et les Scincoïdiens. Nous proposons d'en ajouter une septième, celle des Paléosaures. Le cœur est composé chez les Sauriens comme celui des Chéloniens, c'est-à-dire de deux oreillettes et d'un ventricule quelquefois divisé par des cloisons imparfaites. Leurs côtes sont mobiles, en partie attachées au sternum ou s'emboutant les unes avec les autres, comme dans les Caméléons. Le poumon y est quelquefois excessivement considérable, et alors l'animal a la faculté de changer de couleur à volonté, d'une manière plus ou moins sensible. Les œufs ont l'enveloppe plus ou moins dure, mais toujours calcaire; et des petits, qui ne doivent jamais changer de forme, en sortent sans que la mère se soit inquiétée de veiller sur eux. La bouche est toujours garnie de dents, les pieds sont armés d'ongles, la peau est essentiellement recouverte d'écailles en général fort serrées, mais non ordinairement imbriquées. Le plus grand nombre des Sauriens présente quatre pattes. Il en est qui n'en ont que deux.

Les Sauriens ont *les membres en forme de nageoire* dans la famille des PALÉOSAURES 9, dans le plus grand nombre *il y a de véritables pieds* 12.

9. Famille des PALÉOSAURES ou anciens Lézards, composée pour nous des deux genres Ichthyosaure VI, et Plésiosaure VII.

M. le professeur Cuvier, qui le premier appela l'attention du monde savant sur ces Animaux d'un vieux monde qui n'est plus, dit à leur sujet: « Nous voici arrivés à ceux de tous les Reptiles, et peut-être de tous les Animaux perdus, qui ressemblent le moins à ce que l'on connaît et qui sont le plus faits pour surprendre les naturalistes par les combinaisons de structure, qui, sans aucun doute, paraîtraient incroyables à quiconque ne serait pas à portée de l'observer par lui-même, ou à qui il pourrait rester la moindre suspicion sur leur authenticité. Dans le premier genre qui va nous occuper, un museau de dauphin, des dents de crocodiles, une tête et un sternum de lézard, des pattes de cétacé, mais au

nombre de quatre; enfin des vertèbres de poissons; dans le second, avec les mêmes pattes de cétacés, une tête de lézard et un long cou semblable au corps d'un serpent, voilà ce que l'ichthyosaure et le plésiosaure sont venus nous offrir, après avoir été ensevelis durant tant de milliers d'années sous d'énormes amas de pierres et de marbres; car c'est aux anciennes couches secondaires qu'ils appartiennent : on n'en trouve que dans les bancs de pierre marneuse ou de marbre grisâtre rempli de pyrites et d'ammonites, ou dans les oolites, tous terrains du même ordre que notre chaîne du Jura. C'est en Angleterre surtout que leurs débris paraissent être abondans. »

Les membres de ces animaux étant pour ainsi dire métamorphosés en nageoires, nos Paléosaures étaient donc marins, et ils vécurent à cette époque où peu de rivages se montraient encore. L'océan couvrait presque tout l'univers, en préparant dans son sein, pendant sa diminution graduelle, des classes nouvelles qu'il pût léguer à la terre, quand celle-ci deviendrait habitable. Les Baleines et les Phoques étaient les essais des Mam-

mifères; les Ichthyosaures et les Plésiosaures, des passages aux Reptiles et aux Serpens.

Ce sont donc ces deux genres curieux, dont les squelettes ont pu être rétablis de manière à ne laisser aucun doute sur leurs caractères, qui vont nous occuper successivement.

Les Paléosaures avaient *le cou selon les proportions ordinaires* 10, ou *d'une longueur démesurée* 11.

10. Genre VI. — Ichthyosaure, *Ichthyosaurus.*

Les caractères consistent dans les dents qui sont coniques, ayant leur couronne émaillée, striée longitudinalement; la racine plus grosse, également striée, mais non émaillée. La manière de se remplacer y était la même que chez les Crocodiles; leur nombre était considérable, et allait de trente à quarante-cinq à chaque mâchoire. Le museau était alongé et pointu, l'orbite énorme. Par les restes de son squelette on peut juger qu'il y avait au moins soixante-quinze vertèbres. Si l'on en excepte la forme des

écailles et les nuances de leurs couleurs, rien ne nous empêche de nous représenter complètement cet animal, qui avait la queue médiocre, un long museau pointu armé de dents aiguës, deux yeux considérables qui devaient donner à la physionomie un aspect tout-à-fait extraordinaire, et faciliter la vision nocturne. On retrouve les restes de quatre espèces d'Ichthyosaures. Nous avons reproduit, pour donner une idée de leur structure, le squelette de l'espèce commune, *Ichthyosaurus communis* de Cuvier (*Icon.*, pl. 7, fig. 1). Cet animal pouvait avoir de quinze à vingt-cinq pieds de longueur; il était probablement grand destructeur de poissons, et forcé de venir respirer à la surface des eaux. Il ne pouvait pourtant guère plus que les Cétacés se hasarder à la côte, où il n'eût pas échoué impunément. On en a retrouvé des restes non-seulement en Angleterre, mais encore sur les côtes de Normandie et dans les plâtrières de Montmartre, aux environs de Paris.

11. Genre VII. — Plésiosaure, *Plesiosaurus.*

Ce monstrueux Reptile avait plus d'un

rapport d'organisation et de figure avec l'Ichthyosaure, mais il s'en distinguait par d'étranges caractères. C'est dans le lias des environs de Bustot et Hewcastle en Angleterre, dans le département de la Côte-d'Or, ainsi qu'à Honfleur, en France, qu'on l'a retrouvé. Dans l'état de vie, un cou démesuré était comme un énorme serpent Boa, son corps différait peu de celui d'un quadrupède ordinaire, la queue surtout était fort courte. On peut croire que ses poumons étaient fort étendus, et même, s'il n'avait pas des écailles fort épaisses, il devait changer de couleur comme les Caméléons et les Anolis, selon qu'il faisait des inspirations plus ou moins fortes. Les dents étaient grêles, pointues, inégales, un peu arquées et cannelées. La tête était petite en comparaison d'un cou si prodigieux. L'animal, dont nous figurons le squelette rétabli (*Icon.*, pl. 7, fig. 2), pouvait avoir neuf mètres de longueur.

12. Les Sauriens qui ont de véritables pieds, ont *ces pieds propres à la marche* 13, ou *trop courts pour faciliter beaucoup la marche;* ces derniers sont les SCINCOÏDIENS 40.

13. Quand les pieds sont propres à la marche, il y a *cinq doigts à ceux de devant et quatre à ceux de derrière*, comme dans les Crocodiliens 14, ou *cinq doigts à tous les pieds* 15.

14. Famille des CROCODILIENS, contenant les trois genres Gavial VIII, Crocodile IX et Caïman X.

Les Crocodiliens sont les Sauriens de plus grande stature; leur queue est aplatie sur les côtés; ils ont les trois doigts internes seulement armés d'ongles à chaque pied, plus ou moins réunis par des membranes; leurs dents sont pointues, redoutables, et disposées sur un seul rang à chaque mâchoire; la langue, charnue, est attachée jusque vers ses bords, ce qui fit croire aux anciens qu'il n'y en avait pas; on crut aussi que la mâchoire supérieure était mobile, ce qui n'est point; les yeux sont munis de trois paupières. Ces animaux, carnivores et voraces, tiennent par plusieurs points de conformation aux Mammifères plus que ne le font les autres Sauriens, aussi paraissent-ils être moins stupides; on assure même que les

femelles n'abandonnent pas entièrement leur progéniture, sur laquelle on les voit, dit-on, veiller avec une certaine sollicitude, après que la chaleur du soleil a fait éclore les œufs qui avaient été déposés dans le sable brûlant du rivage, à la manière des Tortues. Ces œufs, qui sont deux fois plus gros que ceux des Oies, sont revêtus d'une coque calcaire assez dure. Tous les Crocodiliens sont des pays chauds, cependant quelques espèces s'éloignent un peu en dehors du tropique septentrional.

Genre VIII. — Gavial, *Gavialis*.

Les espèces de ce genre ont le museau grêle et alongé, avec les dents à peu près égales, comme on peut le voir dans la figure 2 de notre pl. 8, qui en représente la tête de profil; les pieds de derrière sont dentelés au bord externe, et palmés jusqu'au bout des doigts. On n'en connaît encore que deux espèces vivantes qui habitent les grands fleuves de l'Inde; le nouveau continent paraît en manquer.

Nous citerons comme exemple le grand

Gavial, *Gavialis gangeticus*, dont on voit la figure pl. 8, *Lacerta gangetica* Gmel. (le Gavial *Encycl. méth.*, pl. 1, fig. 4. Faujas, *Mont. de Maest.*, pl. 46, avec le squelette de côté, pl. 47). Les anciens l'ont évidemment connu. Il atteint une grandeur considérable, et selon quelques voyageurs, jusqu'à trente pieds.

On trouve plusieurs Gavials fossiles : de tous les Crocodiliens ce sont ceux dont il existe le plus de débris, soit en Angleterre, soit sur les côtes de Normandie; mais ces espèces fossiles ne sont pas les mêmes que les espèces contemporaines.

Genre IX. — Crocodile, *Crocodilus*.

Les espèces de ce genre ont le museau bien moins long que les Gavials, déprimé et souvent fort élargi; les dents y sont inégales ; les quatrièmes d'en bas passent par des échancrures, et point dans des trous de la mâchoire supérieure. Il s'en trouve dans les deux continens. Ce sont ces Crocodiliens qui furent de tout temps célèbres, et que l'on crut jusqu'au siècle dernier être propres au Nil, dont partout ils accompagnaient les sta-

tues allégoriques. Linné admit une seule espèce de ce genre, et naguère encore on ne reconnaissait l'existence que de ce seul *Lacerta Crocodilus;* maintenant on en distingue environ une douzaine, et le fleuve d'Égypte en nourrit plusieurs. La forme épaissie du museau est moins un caractère certain que la forme et la disposition des dents, puisque nous en avons fait connaître une espèce dans notre *Dictionnaire classique d'histoire naturelle,* dont la tête s'effile à la manière de celle du Gavial; nous la représenterons ici sous le nom de Crocodile de Journu, *Crocodilus Journei* (*Icon.,* pl. 9); sa taille est de neuf pieds environ, mais sa patrie nous demeure inconnue. Il suffira de citer entre les Crocodiles proprement dits les espèces suivantes, comme présentant des particularités historiques dignes de remarque.

Le Champsès (*Icon.*, avec son squelette, pl. 10), *Crocodilus Chamsès,* ou Crocodile vulgaire de Cuvier, médiocrement représenté dans l'Encyclopédie, pl. 1, fig. 3, et si bien figuré par M. Geoffroy de Saint-Hilaire, dans les annales du Muséum, tome 10, pl. 3,

fig. 1). C'est l'espèce redoutée sur la voracité de laquelle on a débité tant d'exagérations depuis Hérodote; elle acquiert, dit-on, jusqu'à trente pieds et plus de longueur; mais les plus forts individus que l'on possède dans nos collections sont loin d'atteindre cette taille, les plus grands ont deux toises environ. La femelle pond deux ou trois fois par an, mais à des distances très-rapprochées, une vingtaine d'œufs, dont les Ichneumons et les Oiseaux du rivage détruisent la plus grande partie. La chair, encore qu'elle ait une odeur de musc très-prononcée, passe pour être d'un goût agréable, et on la recherche dans le pays pour s'en nourrir. Tous les grands fleuves de l'Afrique en possèdent, et l'on exagère le mal qu'ils y font.

Le Suchos, *crocodilus Suchus*. C'est M. Geoffroy de Saint-Hilaire qui nous a révélé l'existence de ce Crocodile long-temps méconnu, plus petit que le précédent, habitant du Nil comme lui, et celui qui fut un objet de vénération pour l'antique Égypte. Ce fut sur une tête momifiée, rapportée des cryptes funéraires de Thèbes, que l'illustre professeur jugea d'abord de la différence qu'il y

avait entre le Crocodile adoré et le Crocodile auquel on livrait une guerre acharnée, parce qu'on y voyait l'image de Typhon. On contesta d'abord l'existence des Suchos comme espèce, après l'avoir adoptée comme variété; l'on s'égaya même sur l'idée ingénieuse de M. Geoffroy; celui-ci a répondu en retrouvant dans les galeries du muséum des individus très-récemment conservés de son Crocodile antique, et qui jusqu'ici y étaient demeurés méconnus. Le Suchos est aussi doux que le Champsès est à craindre; il ne vient pas à beaucoup près aussi grand; il précède l'inondation du Nil, ce qui le fit regarder comme le symbole de l'abondance dans un pays dont les débordemens d'un fleuve font la richesse. Quoi qu'il en soit, tandis que dans les environs d'Ambos et d'Arsinoé on offrait un culte aux Crocodiles, les habitans d'Éléphantine se régalaient de leur chair.

Genre X.— Caïman, *Aligator*.

Les Crocodiliens de ce genre ont le museau large et obtus, les dents inégales, dont les quatrièmes d'en bas entrent dans des

trous, et non dans des échancrures de la mâchoire supérieure; leurs pieds sont a demi palmés seulement et sans dentelures. Ceux que l'on connaît sont tous américains, et sont au nombre de six, entre lesquels deux méritent notre attention.

Le Museau de brochet, *Aligator Lucius*, est le *Lacertus maximus* de Catesbys, qui, dans son *Histoire de la Caroline*, le représente au 2e vol. pl. 63. Il offre ce fait singulier de géographie zoologique, qu'il est le seul Crocodilien qui s'étend en Amérique hors de la zone torride, jusque vers le 35e degré nord, tandis qu'on n'en trouve plus dans l'ancien monde hors des tropiques; aussi s'engourdit-il dans l'hiver, même à la Louisiane, où, pour passer en sûreté le temps de léthargie, il s'enfonce dans la vase. Ce sommeil est si profond quand on y surprend l'animal, qu'on peut le couper par morceaux sans qu'il paraisse en ressentir la moindre douleur. Ses œufs sont gros comme ceux de la femelle du Dindon. Il est très-carnivore, et se nourrit des Chiens, des Cochons, des Oiseaux aquatiques qu'il peut attraper au moment où ils vont boire dans les marais où

il se tient. Le terrible Caïman les saisit par le museau; après avoir noyé sa proie, il en dépose le cadavre dans quelque trou, et attend que les chairs commencent à s'y corrompre, pour le traîner au rivage afin de l'y dévorer, car les Crocodiliens ne peuvent manger sous l'eau.

Le Caïman à lunettes, *Aligator sclerops* (*Icon.*, pl. 12), *Crocodilus americanus* de Laurenti, et dont on trouve une si mauvaise figure dans l'Encyclopédie, pl. 2, est l'espèce la plus commune au Nouveau-Monde; elle est fort répandue dans la partie méridionale de ce continent surtout; on l'y nomme vulgairement Yacaré ou Jacaré, et Caïman de Cayenne. On en trouve des individus qui ont presque quatorze ou quinze pieds de long. Les jeunes sortant de l'œuf sont assez communs dans nos collections d'histoire naturelle, où on les conserve dans la liqueur. Sa vitesse à la course n'équivaut guère qu'à la moitié de celle de l'homme, qu'il n'attaque que très-rarement, et dans le cas où celui-ci menace ses œufs, que la femelle surveille et défend courageusement. Cette femelle en pond presque soixante à la fois. Le Caïman à

lunettes passe les nuits dans l'eau, et les jours étendu sur le sable à l'ardeur du soleil. Au moindre bruit il se précipite dans les rivières et dans les marais où il se plaît. On assure que lorsque ces marais viennent à se dessécher, ce qui reste de vase fluide dans leurs enfoncemens est souvent tellement rempli de ces Caïmans, qu'on ne voit plus que leurs dos, leurs têtes et leurs queues, comme entassés les uns sous les autres. Probablement alors les gros dévorent les petits. Ils ne vont jamais à la mer.

15. Les Sauriens qui ont cinq doigts à chaque pied ont la *langue non vermiforme* 16, ou *vermiforme*. Ces derniers sont les CHAMÉLÉONIENS 39.

16. Les Sauriens à cinq doigts à tous les pieds et ayant la langue non vermiforme ont cette langue *extensible et profondément fissée*, ce sont les LACERTIENS 17, ou la langue *n'y est pas extensible* 22.

17. Famille des LACERTIENS, contenant les genres Tupinambis XI, Améiva XII, et Lézard XIII.

Les Sauriens de cette famille sont les plus agiles et ceux dont les formes sont ordinai-

rement les plus élégantes. Leur innocence, leur agilité, la manière dont les couleurs se trouvent distribuées sur leur peau, la guerre qu'ils font aux insectes ainsi qu'aux mollusques nuisibles, les devraient rendre intéressans aux yeux de l'homme, qui pourtant s'en effraie et ne manque pas de les assommer lorsqu'il les peut atteindre. Ils ont la langue très-mince, terminée par deux longs filets, comme celle des Couleuvres ou des Vipères, et la font agir comme en la lançant hors de leurs mâchoires avec une grande vivacité. Des écailles tuberculeuses, semblables à des perles de verroterie, couvrent ordinairement les parties supérieures, tandis qu'en dessous elles sont aplaties et disposées par bandes transversalement parallèles. Les mâles ont leur organe générateur double, ce qui détermina le professeur de Blainville, ainsi qu'il a été dit plus haut, a ranger ces animaux parmi ceux qu'il appelait Bipenniens.

Les Lacertiens ont *le palais lisse et dépourvu de dents* 18, ou *deux rangs de dents y hérissent le palais* dans le genre Lézard 21.

18. La *queue y est comprimée* dans le genre

Tupinambis 19, *elle est cylindrique* dans le genre Améiva 20.

19. Genre XI. — Tupinambis, *Tupinambis.*

Les Lacertiens de ce genre sont les plus grands, il y en a qui égalent presque les Crocodiles par leur taille; ils ont des dents aux deux mâchoires, mais ils n'en ont point au palais. Leur queue est comprimée latéralement, ce qui s'accorde avec leurs habitudes aquatiques : dans l'eau ils se nourrissent de Poissons, à terre ils mangent des fruits et recherchent aussi les œufs d'Oiseaux. Par suite d'un préjugé ridicule répandu en Europe, et d'après lequel le Lézard, *ami de l'Homme,* l'avertirait par ses sifflemens de l'approche des Serpens venimeux, on dit, dans les pays chauds où existent des Tupinambis, que ceux-ci, qui ne sont que de grands Lézards, avertissent aussi les Hommes de l'approche des Caïmans; de là ce nom de Sauvegarde, traduit par celui de *Monitor,* que M. Cuvier a voulu substituer à celui qu'avaient à tort ou à propos adopté tous les erpétologistes. Malgré les bonnes raisons

que donne l'illustre professeur, cette innovation n'a pas été adoptée. « Margrave, dit ce savant, en parlant du Sauvegarde d'Amérique, nous apprend qu'il s'appelle *Teyu-guaca*, et chez les Topinambous *Temapara* (*Temapara Tupinambis*). Seba a pris ce dernier mot pour un nom d'animal, et tous les autres naturaliste l'ont copié. » Seba a certainement eu tort de prendre un nom de peuplade pour celui d'un Lézard ; cette inadvertance rappelle un peu l'histoire de ce Singe qui prit le Pirée pour un nom d'homme. Mais enfin, indifférent en lui-même, le nom de Tupinambis avait été consacré par l'emploi qu'en avait fait M. de Lacépède. M. Cuvier convient lui-même que l'assertion qui valut aux Lézards Temapara le nom de Sauvegarde et de Monitor n'est rien moins que fondée : mademoiselle Sibile de Mérian inventa l'un, Seba paraît être celui qui trouva l'autre en cherchant son étymologie dans une vigilance que n'ont aucun des Lacertiens. « Pourquoi donc, avons-nous dit dans l'un de nos ouvrages, préférer des noms qui se trouvent être le résultat d'inventions mensongères, à celui qui manque seu-

lement à l'observation d'un génitif; appeler Monitor ou Sauvegarde un Reptile qui n'avertit pas ou qui ne sert de sauvegarde à personne, et, supposé que Tupinambis soit un si mauvais nom, pourquoi s'en tenir à un plus mauvais encore? » En attendant que cette question soit résolue, nous ferons au mot Tupinambis l'histoire d'un animal que nous ne saurions regarder comme une sentinelle avancée contre les Crocodiles.

Trois sous-genres composent le genre dont il est question :

* Les Tupinambis proprement dits, *Monitor* Cuvier. Ce sont des animaux de l'ancien monde, dont on connaît maintenant une douzaine d'espèces; les unes sont de la Polynésie, les autres du Congo, et parmi lesquelles on doit distinguer :

L'Ouaran du Nil (*Icon.*, pl. 13), *Lacerta Nilotica* L., que les anciens Égyptiens respectèrent et gravaient sur leurs monumens, parce qu'il dévore avec non moins d'avidité que l'Ichneumon les œufs du Chamsès, qui est le Crocodile à craindre;

L'Orné, *Tupinambis ornatus* de Daudin, respecté des nègres de l'Afrique parce qu'il

détruit les Reptiles nuisibles qu'on le voit poursuivre jusque sur le toit des maisons: il n'acquière pas moins de six pieds;

L'Ouaran de terre, représenté dans le bel ouvrage de la commission d'Égypte (pl. 1, fig. 2), qui est fort commun dans les déserts aux environs du Caire, où les bateleurs l'emploient à faire des tours, après lui avoir arraché les dents.

** Les Dragones, dont on ne connaît encore qu'une espèce de la Guyane (*Icon.*, pl. 15, fig. 1). Ce Saurien ne paraît pas, malgré le nom qu'on lui donne, être le *Lacerta Dracona* de Linné. Il acquiert jusqu'à six pieds de longueur, et se creuse des terriers au bord des marécages. Sa chair est estimée.

*** Les Sauvegardes ont les écailles du dos petites et sans carènes, avec une rangée de pores sous chaque cuisse; leurs dents sont dentelées. On n'en connaît encore qu'en Amérique, où elles vivent au bord des eaux; elles s'y jettent, y plongent au besoin, mais en marchant au fond sans y nager. Elles s'introduisent dans les basses-cours pour y manger les œufs. Leur chair n'est pas moins

délicate que celle des Dragonnes. Certains individus n'ont pas moins de six pieds de longueur.

20. Genre XII. — Améiva, *Ameiva*.

M. Cuvier, dans sa mémorable Histoire du règne animal, a regardé ce genre comme formant une quatrième et simple section de ses *Monitor*. Cependant la queue cylindrique des espèces qui s'y placent naturellement l'en distinguent d'une manière frappante. Les Améiva ne sont d'ailleurs pas aussi considérables, deux pieds ou deux pieds et demi au plus sont la mesure de leur taille. Ils seraient de vrais Lézards s'il y avait un collier d'écailles en plaques plus grandes que celles du reste du corps, pour séparer en-dessous la tête du reste du corps. Celles du ventre sont plus larges que longues. Ce sont donc des Lézards américains semblables aux nôtres pour les formes, les habitudes et les nuances. Leur tête est pointue et pyramidale. L'espèce la plus connue est le *Lacerta Ameiva* de Gmelin (*Syst. nat.*, XIII, t. I, p. 1070. *Icon*, pl. 15, fig. 2). Le fond de sa couleur est tantôt d'un

brun tendre, tantôt d'un beau gris azuré, diversifiée par des taches et des bandes plus vives, et qui, étant quelquefois arrondies, font paraître la peau comme œillée; les côtés, les cuisses et les parties latérales de la queue sont fréquemment mouchetées de bleu céleste; sa taille est d'environ vingt pouces et sa chair exquise. On la trouve aux Antilles ainsi qu'à la Guyane.

21. Genre XIII. — Lézard, *Lacerta.*

Munis de deux rangs de dents au palais, avec une longue queue parfaitement cylindrique et des formes sveltes, les Lézards se distinguent des genres précédens par leur collier formé d'une rangée d'écailles larges et transversales, séparées de celles du ventre par un espace où il n'y en a que de petites, comme sous la gorge. Une partie des os du crâne s'avance sur les tempes et sur les orbites, en sorte que tout le dessus de la tête est muni d'un bouclier osseux. Il en existe un très-grand nombre d'espèces; celles de notre Europe avaient été confondues par Linné sous le nom de *Lacerta agilis.* On y distingue deux sous-genres.

* Les Takydromes, c'est-à-dire prompts coureurs, ont la queue excessivement longue proportionnellement au corps. Ils ont des écailles carrées même sur le dos. Ce sont, quant aux formes, des Serpens avec des pattes; on en connaît trois espèces, sans mentionner le lieu natal d'aucune.

** Les Lézards proprement dits sont communs dans nos climats. On en distingue environ quinze espèces en Europe, mais ces espèces tranchées, quand on en examine des individus bien caractérisés, présentent des dégradations de l'une à l'autre, qui les rendent fort difficiles à reconnaître en beaucoup d'occasions. Nous citerons comme les plus dignes d'arrêter l'attention :

Le grand Lézard vert, *Lacerta occellata* Daudin; fort beau, représenté dans M. de Lacépède, et dont la figure est reproduite dans l'Encyclopédie, pl. 6, fig. 3; assez commune dans le midi de la France et dans tout le bassin méditerranéen, où il acquiert de dix à quinze pouces de long; il s'engourdit durant l'hiver; il a son dos noir avec des taches arrondies, souvent

occellées d'un vert d'émeraude ou jaunâtre, mais non de vert d'azur ou de pourpre, comme le dit le continuateur de Buffon, qui décrivit un peu trop poétiquement cet animal, lequel se tient de préférence dans les pelouses sèches.

Le Lézard vert ordinaire, *Lacerta viridis* Daud., est plus petit que le précédent d'un tiers environ, et plus svelte; les bigarrures y sont noires sur un fond d'émeraude, ce qui est le contraire du précédent.

Le Lézard des souches, *Lacerta sepium* Daud., fort commun dans les environs de Paris, au bois de Boulogne particulièrement, tient le milieu entre les précédens et le suivant; il est d'un brun fauve, avec deux lignes longitudinales noirâtres sur le dos.

Le Lézard gris, *Lacerta agilis* α Lin., qui se plaît sur les murailles des enclos de jardin, est trop connu pour que nous en donnions la description, et que nous ayons songé à le faire représenter; il suffisait de le mentionner pour donner une idée exacte de la différence qui existe entre les vrais Lézards, dont il peut être considéré comme le type et le reste des Sauriens. Il se nourrit

de moucherons et autres insectes, et attaque aussi les raisins sur les treilles et les fruits dans les espaliers.

22. *Langue non extensible.* Les Sauriens de cet embranchement ont le *corps cylindrique ou à peu près;* ils constituent alors la famille des IGUANIENS 23, ou *leur corps est aplati*, et ce sont les GECKOTIENS 36.

23. Famille des IGUANIENS.

A la longueur de la queue, à la liberté de leurs doigts inégaux, à la conformation de leurs yeux, de leurs oreilles et de leur verge double, on dirait encore des Lacertiens; mais leur langue, non extensible, est épaisse et charnue, seulement échancrée vers son extrémité. Les formes s'y compliquent d'épines, de crêtes ou d'ailes, sortes d'appendices qui leur donnent souvent d'étranges figures et en font comme les Chauves-Souris de la classe des Reptiles. Nous y comprendrons les genres Stellion XIV, Agame XV, Basilic XVI, Dragon XVII, Ptérodactyle XVIII, Iguane XIX, Marbré XX et Anolis XXI.

Les Iguaniens ont *la gorge lisse et non hérissée de dents* 24, ou l'on trouve *de petites dents implantées dans cette partie* 31.

24. Le *corps n'y est pas garni d'ailes* 25, ou *il en est muni* 28.

25. *Il n'y a pas non plus de crêtes dorsales* dans les genres Stellion et Agame 26, *il en existe* chez les Basilics 27.

26. Genre XIV. — Stellion, *Stellio.*

Ces Iguaniens, dont la plupart des espèces sont du bassin méditerranéen, africaines ou asiatiques, ont la queue entourée par des anneaux composés de grandes écailles souvent épineuses, et se divisent en trois sous-genres.

* Cordyle, *Cordylus.* Dans ce sous-genre, non-seulement la queue mais encore le ventre et le dos, sont garnis de grandes écailles disposées sur des rangées transversales. Les pointes de celles de la queue forment des cercles épineux; les cuisses ont une ligne de très-grands pores. On n'en connaît encore qu'une espèce.

Le Cordyle du Cap, *Lacerta Cordylus* L.

(*Encycl. méth.*, pl. 6, fig. 4), représenté avec l'ostéologie de sa tête (*Icon.*, pl. 17). Ce Saurien, très-bien cuirassé, assez commun vers la pointe méridionale de l'Afrique, est d'un bleu livide ou brunâtre ; il se nourrit d'insectes et dépasse rarement six à huit pouces de longueur. Ses formes sont assez épaisses.

** Stellion proprement dit. Les épines de la queue y sont médiocres, la tête se renfle en arrière par l'effet des muscles des mâchoires qui sont très-forts. Le dos et les cuisses sont hérissées d'écailles plus grandes que les autres et parfois épineuses; de petits groupes d'épines entourent les oreilles. Il n'y a pas de pores aux cuisses.

Le Stellion du Levant, *Lacerta Stellio* L. (*Encycl. méth.*, pl. 8, fig. 4). Long d'un pied, olivâtre, nuancé de noir, il est commun dans l'Archipel, l'Asie mineure, la Syrie, et surtout en Égypte, où on lui attribue des qualités médicinales qui en font rechercher la dépouille desséchée. Tournefort, qui dans son Voyage l'a fort bien figuré (t. II, p. 120) sous le nom de *Koscordylos*, dit que les Mahométans le tuent impitoyablement,

quand ils le rencontrent, dans la pensée qu'il se moque d'eux en contrefaisant les mouvemens de tête par lesquels ils accompagnent leurs prières.

*** Fouette-queue, *Caudiverbera.* Ce ne sont, dit M. Cuvier, que des Stellions qui n'ont pas la tête renflée, et dont toutes les écailles du corps sont petites, lisses et uniformes. Celles de la queue sont encore plus grandes et plus épineuses que dans les Stellions ordinaires. La série de pores existe sous les cuisses. Outre deux espèces d'Amérique et le *Guetz-paleo* de Seba, qui n'est pas celui de M. de Lacépède, on connaît un Fouette-queue africain.

Le Fouette-queue d'Égypte, *Caudiverbera Ægyptiaca* (Geoffr. *Rept. d'Ég.*, pl. 2, fig. 2), *Stellio spinipes* Daud., beau saurien de deux ou trois pieds, du plus beau vert de pré, ayant la queue épineuse seulement en dessus, et habitant les déserts que traverse le Nil.

Genre XV. — Agame, *Agama.*

Dans ce genre, les écailles de la queue sont imbriquées, et la tête renflée affecte

les formes les plus bizarres. Il y existe cinq sous-genres.

* Agames proprement dits. Ils ont des écailles relevées en pointe hérissant diverses parties du corps et surtout les environs des oreilles, mais on n'y voit pas de crêtes paléacées comme dans les Galéotes. La peau de la gorge, lâche et plissée transversalement, est susceptible de se renfler quand l'animal s'irrite. Parmi les espèces d'Agames qui sont toutes exotiques et dont plusieurs sont hideuses à voir, nous citerons celle du port Jackson (*Icon.*, pl. 19). On en trouve une petite espèce en Sibérie.

** Tapayes, *Tapaya.* Ont le ventre renflé avec la queue courte et menue. Le Tapayaxui du Mexique, Tapaye de l'*Encycl. méth.*, pl. 9, fig. 3, et l'Agame à pierreries de Daudin, appartiennent à ce sous-genre.

*** Changeans, *Trapettus.* Ils ont les écailles très-petites, lisses et sans épine. On n'en connaît qu'une espèce assez petite, égyptienne, changeant de couleur avec plus de promptitude encore que les Caméléons, et que M. Geoffroy a fait figurer dans le

grand ouvrage de la commission d'Égypte, pl. 5, fig. 3 et 4.

**** Galéotes, *Calotes.* Ont les écailles disposées comme des tuiles, libres et tranchantes par les bords. Celles du milieu du dos, qui sont relevées et comprimées en épines, forment une crête plus ou moins étendue. Il n'y existe point de renflement à la gorge ni de pores visibles aux cuisses. L'espèce la plus commune, *Lacerta Calotes* L. (représentée dans Seba, pl. 89, fig. 2, pl. 93, fig. 2, et 95, fig. 3 et 4), est d'un joli bleu clair, avec des bandes transversales blanches, et vient des Indes orientales.

***** Lophyres, *Lophyrus.* Ont leur crête qui se prolonge sur la queue, ce qui fait paraître cette queue comprimée. L'espèce à casque fourchu, *Lacerta scutata* L. (Seba, t. 1, pl. 100, fig. 2), a la crête fort élevée, tandis que le Sourcilieux, *Lacerta superciliosa* L. (Seba, t. 1, pl. 94, fig. 4), l'a assez basse. La première est de l'Inde et la seconde est américaine.

27. Genre XVI. — Basilic, *Basilicus.*

Les Iguaniens de ce genre bizarre ont

une queue longue et comprimée, les dents fortes sans dentelures, une rangée de pores aux cuisses, la peau de la gorge lâche sous forme de fanon, et leur crête écailleuse est comme une nageoire assez haute, soutenue par de véritables arêtes qui sont les prolongemens des apophyses des vertèbres. Leurs mœurs sont peu connues; on croit qu'ils habitent le bord des eaux, dans lesquelles leur appendice membraneux pourrait faciliter la natation. Ils acquièrent de trois à quatre pieds de longueur, et on en mange la chair.

Basilic à capuchon, *Basilicus mitratus* Daud. *Lacerta Basilicus* L. (*Encycl. méth.*, pl. 5, fig. 1). Cet animal a le plus étrange aspect; la manière dont sa tête est surmontée par un appendice où l'on a trouvé une sorte de ressemblance avec une mitre (caractère du pouvoir suprême chez quelques peuples de l'antiquité), est ce qui a pu donner l'idée de lui appliquer le nom d'un Lézard fabuleux, auquel le vulgaire ignorant attache encore l'idée d'un pouvoir terrible. Le Basilic si célèbre était une sorte de Dragon en miniature, dont la piqûre causait un trépas

inévitable, et qui, plus à craindre encore par le feu de ses regards, lançait la mort d'un coup d'œil. Malheur au voyageur qui en était aperçu et dont la prunelle rencontrait celle du monstre; il se sentait dévoré d'un feu soudain. Si l'Homme, au contraire, apercevait le Basilic avant qu'il en eût été vu, il n'avait rien à redouter de sa fureur, et les chasseurs se servaient pour le prendre d'un miroir, où dès que l'animal s'était regardé l'effet du poison agissait sur lui-même. Des charlatans façonnaient de petites Raies en forme de Dragons, et les vendaient aux curieux pour des Basilics desséchés. On voyait fréquemment dans les cabinets de curiosité de ces préparations frauduleuses, dont Aldrovande et Seba ont fait graver la figure. Aujourd'hui de telles puérilités sont repoussées des collections scientifiques; les Basilics réels sont des animaux innocens, voisins, par leurs rapports organiques, de nos Dragons et non moins innocens.

Le Porte-crête, *Basilicus cristatus* (*Icon.*, pl. 22. *Encycl. méth.*, pl. 5, fig. 2, *Lacerta amboinensis* de Gmelin), est varié de diverses

couleurs ; il est le plus grand, et n'a de nageoires que sur la queue.

28. Quand le corps est muni d'ailes, ces ailes *latérales, sont supportees par un prolongement des côtes*, comme dans les Dragons 29, ou elles le furent *par l'un des doigts fort alongé des pieds de devant* dans les Ptérodactyles 30.

29. Genre XVII. — Dragon, *Draco.*

Le principal caractère des Iguaniens de ce genre consiste dans les côtes, qui, au lieu de se contourner autour de la poitrine ou de l'abdomen, s'étendent en ligne droite, et soutiennent des prolongemens de la peau qui forment des espèces d'ailes analogues à celles des Polatouches chez les Mammifères, mais qui ne s'étendent pas d'une patte à l'autre. Ces prolongemens singuliers ne servent pas positivement au vol, mais à un usage qu'on pourrait comparer à celui du parachute; ils facilitent les sauts de l'animal sur les arbres, parmi les rameaux entre lesquels il circule avec une grande rapidité. Les Dragons sont des êtres faibles et inno-

cens, fort jolis, vivant d'Insectes qu'ils poursuivent en sautillant de branches en branches; ils marchent mal, et nagent fort bien, ce qui fait qu'on les rencontre rarement à terre, mais qu'on les voit fréquemment dans les eaux, quand ils ne se tiennent pas sur la cime des forêts. Ils déposent leurs œufs dans les trous des vieux troncs, où la chaleur humide les fait éclore. On en connaît maintenant cinq ou six espèces, toutes des îles de l'Inde ou de Madagascar (*Icon.*, pl. 24).

D'après ce qui vient d'être dit des faibles Reptiles auxquels les savans imposèrent le nom fameux qui désigna de toute antiquité et dans les diverses mythologies un animal emblême de force, de puissance, de prudence ou de malice, on voit qu'il n'existe aucun rapport entre le Dragon de la nature et celui de la fable. Cependant l'histoire ne dédaigna pas d'associer l'image du Dragon imaginaire à la sévérité de ses récits. Dans les livres saints eux-mêmes il est question de Dragons, mais qui diffèrent de ceux dont nous nous occupons ici; l'apôtre saint Jean en décrit un fort grand, roux, et dans lequel des commentateurs ont prétendu reconnaître la

figure d'empereurs romains, quoiqu'il soit dit positivement dans le texte sacré que ce Dragon était un être bien vivant, qu'un ange descendu du ciel, avec la clef de l'abîme, enchaîna et précipita dans cet abîme, qu'il ouvrit et referma sur son prisonnier. Paul Lucas assure avoir vu ce Dragon de l'Apocalypse, toujours enchaîné, en Éthiopie. Saint Augustin confirme l'existence du même Dragon, et ne doute point qu'il ne s'en trouve encore de pareils. Cependant, quelque respectable que puisse être le témoignage de Lucain, d'Hérodote et de la docte antiquité, fortifié par celui des plus saints personnages, malgré tout ce que rapporte la légende de saints et de saintes qui ont vaincu des Dragons, malgré les figures, réputées authentiques, de tels monstres consacrés dans le blason de nobles chevaliers qui en combattirent, les naturalistes, tant soit peu incrédules, prétendent qu'il n'existe point de Dragons tels que nous les représentent les poètes grecs ou latins, les pères de l'Église, les vieilles armoiries, la légende dorée, Aldrovande, Johnston, Ruysch, Nicandre, Nieremberg, Seba lui-même, les peintures chi-

noises ou les porcelaines du Japon. Nous avons vu cependant, lorsqu'il a été question plus haut des Reptiles dont les espèces n'existent plus sur le globe, que la forme des grands Dragons a pu trouver sa place dans la nature entre les Plésiosaures et les Ptérodactyles qui vont nous occuper.

30. Genre XVIII. — Ptérodactyle, *Pterodactylus.*

Il n'existe plus de Ptérodactyles sur la terre; le premier débris qui en fut trouvé dans le Schiste calcaire, au cœur de l'Allemagne, fut d'abord pris pour l'empreinte d'un Oiseau, et devint l'objet de grandes discussions entre les savans, parce que les uns en voulaient faire un Mammifère ailé, analogue aux Chauves-Souris, tandis que d'autres y voyaient une sorte de Lézard. Le savant Sammering l'appela *Ornithocéphalus*. M. Cuvier a levé tous les doutes, et a parfaitement constaté les caractères ostéologiques d'un Saurien ailé qui viendrait se placer naturellement à côté du Dragon. Le fossile intéressant qui nous occupe paraisssait avoir ap-

partenu à un animal de la taille d'un Corbeau; sa longueur totale était de dix pouces et demi; la tête, fort longue, avait un bec, mais on y voyait des dents aux mâchoires, ce qui ne permettait pas de ranger le Ptérodactyle dans le domaine de l'ornithologie. Le cou était fort long, le corps peu considérable, la queue très-courte, les pattes de derrière assez hautes; celles de devant plus longues encore, où gissait la principale singularité, avaient eu quatre doigts, dont les trois premiers libres, armés de griffes, tandis que le dernier, excessivement alongé, avait dû supporter la membrane d'une aile. On a nommé *Pterodactylus antiquus* l'animal des carrières d'Aichtedt, dont nous avons fait graver le squelette dans notre planche 23. On a depuis reconnu deux ou trois autres espèces du même genre, dont une, le Ptérodactyle géant, qui demeure le moins bien connu, ne devait pas avoir moins de cinq pieds d'envergure, c'est-à-dire de l'extrémité d'une aile à l'autre. Ces animaux devaient être nocturnes, si l'on en juge par la grandeur de leur orbite.

31. *Des petites dents implantés jusque dans*

la gorge ; les doigts *n'y sont pas dilatés* 32, ou le *sont d'une manière remarquable*, comme chez les Anolis 35.

32. Quand les doigts sont *non dilatés*, avec le *dos muni d'une créte*, c'est le genre Iguane 33; quand le *dos est dépourvu de toute créte*, c'est le genre Marbré 34.

33. Genre XIX. — Iguane, *Iguana.*

Les Sauriens de ce genre ont le corps et la queue couverts de petites écailles imbriquées, avec une rangée d'épines comprimées qui règne tout le long du dos, et une sorte de goître pendant sous la gorge ; les cuisses ont une rangée de tubercules poreux; la tête est couverte de plaques ; chaque mâchoire est entourée d'une rangée de dents comprimées, triangulaires, à tranchans dentelés ; il y a deux autres petites rangées de dents au bord postérieur du palais. Une seule espèce, l'Iguane à boucle, est des Indes orientales, les autres sont de l'Amérique, où elles deviennent très-rares dans les Antilles, parce que la délicatesse de leur chair, qui est fort recherchée des amateurs de bonne

chair, fait qu'on leur livre une guerre d'extermination pour en alimenter les tables. Les plus répandues, depuis la Terre-Ferme jusqu'au Brésil, sont l'*Iguana tuberculosa* (*Icon.*, pl. 21), et l'*Iguana delicatissima* de Laurenti. La première se nourrit de fruits, se tient parmi les arbres, d'où elle descend rarement, étant très-défiante, acquiert jusqu'à quatre ou cinq pieds de longueur, est d'un beau vert et d'un bon goût, et a la peau assez dure pour qu'on la puisse tanner. M. Bertero, naturaliste voyageur, rempli de zèle, nous a fait présent d'une paire de souliers excellens et fort élégans, faits avec de la peau d'Iguane.

34. Genre XX. — Marbré, *Polichrus*.

Ce genre se distingue du précédent parce qu'on n'y trouve pas de crête dorsale, et du suivant, parce que les doigts n'y sont pas dilatés; la tête est couverte de plaques; il y a des pores aux cuisses; les dents maxillaires sont aussi tranchantes et dentées; celles du palais sont très-petites. Les poumons y étant fort grands, les Marbrés ont la faculté de

changer de couleur non moins que les Caméléoniens, et leurs fausses côtes entourent leur abdomen, comme dans ces derniers, en s'emboutant pour former des cercles entiers. On n'en connaît qu'une espèce, le *Lacerta marmorata* L. (*Encycl. méth.*, pl. 9, fig. 4); elle est très-commune à la Guyane.

35. Genre XXI. — Anolis, *Anolius.*

Ici la peau des doigts s'élargit sous l'anté-pénultième phalange, comme chez les Geckos, en un disque ovale, strié transversalement par-dessous, ce qui aide l'animal à s'accrocher contre les surfaces les plus polies; cette dilatation n'empêche pas qu'il y ait des ongles très-crochus. Comme un composé des caractères de divers genres, les Anolis ont des fanons et des crêtes, ils changent de couleur; leurs fausses côtes s'emboutent en cercle; leurs dents maxillaires sont comprimées, tranchantes et dentelées, tandis que celles du gosier sont très-petites. Ce sont des Sauriens d'Amérique dont la taille excède rarement un pied de longueur; ils ont été indifféremment appelés par les voya-

geurs Goîtreux et Roquets; ce dernier nom vient de ce qu'ils sont, dit-on, querelleurs, et qu'ils se livrent des combats à outrance lorsqu'ils se rencontrent. Nous avons fait figurer comme exemple l'Anolis du Cap (*Icon.*, pl. 20).

37. Famille des GECKOTIENS, *Ascalabotes*.

L'aplatissement du corps de ces animaux, surtout celui de leur tête, leur donne, avec leurs gros yeux, un aspect étrange; leurs pupilles se contractent en long; ils sont nocturnes, ou du moins se tiennent de préférence dans des lieux obscurs; ils ont quelques traits de ressemblance, sous le rapport de la vision, avec les Chats, qu'ils représentent parmi les Reptiles; leurs paupières sont très-courtes, et se retirent entièrement entre l'orbite et l'œil, et y disparaissent, ce qui donne à leur physionomie un aspect très-différent de celui des autres Sauriens; leur langue est charnue et non extensible; leurs mâchoires sont garnies tout autour d'une rangée de dents très-serrées, avec lesquelles ils saisissent les insectes plus ou moins gros desquels ils font leur nourriture; leur peau est comme chagrinée; la queue a des plis

circulaires, comme celle des Anolis, mais elle est toujours fort plate, et quand elle a été cassée, elle repousse sans plis, et même sans tubercule, quoiqu'il y en eût naturellement d'abord, ce qui a fait multiplier mal à propos le nombre des espèces déjà très-considérable. Les Geckotiens, répandus abondamment dans les parties chaudes des deux mondes, ayant quelque analogie d'aspect avec les Salamandres et les Crapauds, inspirent partout une sorte d'horreur, et leur a valu la réputation de suspects, dont, quoique innocens, ils sont flétris partout. Les ongles varient en nombre selon les espèces, et, toujours comme dans les Chats, sont tranchans, pointus, et diversement rétractiles.

Les Geckotiens ont, de même que les Anolis, *leurs doigts élargis plus ou moins* 37, ou n'*ont pas les doigts élargis* 38.

36. Genre XXII. — Gecko, *Gecko.*

Les animaux de ce genre, ayant les doigts aplatis et garnis en dessous d'écailles ou de replis de la peau très-réguliers, peuvent

s'accrocher, par un mécanisme analogue à celui de la ventouse, aux surfaces les plus polies et en parcourir l'étendue. On les a réparties dans les six sous-genres suivans :

* Platydactyle, *Platydactylus*, où les doigts sont élargis sur toute leur longueur, et garnis en dessous d'écailles transversales. Les uns n'ont pas d'ongles, et leur pouce est très-petit; ce sont des espèces faibles et moins disgracieuses que les autres, étant souvent relevées d'assez vives nuances; elles viennent des régions de l'Inde; d'autres ne manquent d'ongles qu'à quelques doigts; parmi celles-ci on doit citer celles qui abondent dans le bassin méditerranéen.

Gecko des murailles, *Gecko fascicularis* (*Icon.*, pl. 16, fig. 1) Daud., *Lacerta mauritaniæ* et *turcica* de Gmelin; la Geckote de Lacépède, dont la représentation est inexacte dans l'Encyclopédie (pl. 11, fig. 1), puisqu'on y marque cinq ongles très-aigus à chaque pied qui n'y existent pas. Ce fut le véritable Stellion de l'antiquité, la Tarente des Provençaux, ou *Tarentola* des Italiens; enfin la *Carapatta* ou *Garapata* des Espagnols, qui débitent les contes les plus absurdes sur ces

petits Sauriens, dont le nom seul, adopté dans les colonies pour désigner d'autres reptiles, y désigne aussi tout objet importun, dangereux et persécuteur. Cet animal habite en Égypte, en Barbarie, en Andalousie, à Valence en Provence, en Italie, en Grèce, et jusqu'en Syrie. Il s'y plaît dans les pierres, et jusque dans les demeures de l'homme, où l'on ne le proscrit pas toujours, parce qu'on a remarqué qu'il y détruisait les insectes nuisibles; on l'y voit poursuivre jusqu'à l'ombre des cousins quand elle se dessine sur les murailles et les plafonds; il ne s'effraie pas de notre approche, parce qu'il peut s'y soustraire par son agilité, et par la faculté qu'il a de courir au-dessus de nos têtes sans que nous puissions l'atteindre, ainsi qu'en se retirant dans des trous que l'on ne sonderait pas aisément. Le Gecko des murailles, dans certains cantons, purge nos demeures d'araignées; de là cet esprit de sagesse que lui supposait le plus sage des rois, car il paraît que c'est de l'animal dont il est question qu'entendait parler Salomon quand il nous dit : « Il est trois choses qui sont les plus pe-

tites de la terre, mais qui sont plus sages que les sages : les lièvres, les sauterelles et les-lézards, » qui ne sont pas à la vérité les plus petites choses de la terre, mais dont la sagesse consiste, selon l'auteur sacré, pour les premiers à coucher par terre; pour les seconds, à ne pas reconnaître de roi quoique vivant par bandes et sans confusion; pour les derniers, à vivre dans les palais. Le Gecko des murailles est d'un gris plus ou moins foncé, et long de trois à cinq pouces.

Parmi les autres Geckos platydactyles, nous citerons encore le Gecko des auteurs, qui vient des îles indiennes, et le Geitje du cap de Bonne-Espérance, qui, dit-on, habite les coquilles vides des limaçons, à défaut de palais de rois.

** Hémydactyle, *Hemydactylus*. Les Geckos de ce sous-genre ont la base de leurs doigts garnie d'un disque ovale, formé en dessous par un double rang d'écailles en chevron; du milieu de ce disque s'élève la deuxième phalange qui est grêle, et porte la troisième avec l'ongle à l'extrémité. Tous ont cinq ongles, et les écailles du dessous de leur queue sont en forme de plaques

larges comme celles du ventre des Serpens. Le Tokaye de Java est le type des Hémydactyles.

*** Thécadactyle, *Thecadactylus.* Les doigts y sont élargis sur toute leur longueur, et garnis en dessous d'écailles transversales; mais ces écailles sont partagées par un sillon profond où l'ongle peut se cacher entièrement. Le Gecko lisse de Daudin, *Lacerta rapicauda* de Gmelin, qui vient de Surinam, est le type de ce sous-genre; il est fort sujet à perdre sa queue, qui repousse alors avec des formes singulières qui lui ont valu les noms de Perfolié ou autres, qu'il a reçus de divers auteurs.

**** Ptyodactyle, *Ptyodactylus.* Ce sous-genre, dont le nom vient du mot grec qui signifie un éventail, est caractérisé par le bout des doigts, seul dilaté en plaque dont le dessous est strié longitudinalement et en divergeant du centre à la circonférence; le milieu de la plaque est fendu, et l'ongle placé dans la tissure; cet ongle, qui existe à tous les doigts, est très-crochu.

Le Gecko des maisons, *Lacerta Gecko* L., dont l'Encyclopédie donne une assez mau-

vaise figure, mais qui se trouve si bien représenté dans le grand ouvrage de la commission d'Égypte, sous le nom de *lobatus* (Geoffr., pl. 3, fig. 5). Ce que nous avons dit du Gecko des murailles convient à celui-ci, qui est encore plus laid, et qui fait entendre un coassement dans le genre de celui des Rainettes vertes. Il est surtout fort commun dans les maisons du Caire, où on le redoute sous le nom d'*Abou-burs*, c'est-à-dire père de la lèpre. Ses doigts causent en effet sur la peau, quand ils s'y sont appliqués, une sorte d'inflammation qu'on a attribuée à la présence de quelque venin, mais qui ne provient sans doute que de la piqûre des ongles accrochans.

***** Uroplate, *Uroplata*. Ce sont des Ptyodactyles, mais où la tête et la queue sont excessivement aplaties. Cette dernière partie a non-seulement une bordure membraneuse qui lui donne l'air d'une spatule obtuse, mais la membrane s'étend sur les flancs, d'une patte à l'autre, et sur les côtés du cou, où elle se frange. La Tête plate (*Encycl. méth.*, pl. 11, fig. 2, d'après Lacépède), *Gecko fimbriatus*, est le type hideux à voir de

ce sous-genre. On trouve cet animal à Madagascar; il est probablement aquatique, et forme un passage naturel au genre suivant.

****** Fouette-queue, *Caudiverbera,* qu'il ne faut pas confondre avec les Sauvegardes ou Tupinambis, à qui l'on a étendu ce nom, est un sous-genre de Gecko, fondé sur une seule espèce du Pérou, découverte dans une fontaine par le P. Feuillée, et qui avait plus d'un pied de long. Outre les membranes qui règnent autour de sa queue comme dans les uroplates, il y en a ici une troisième en crête, située longitudinalement par-dessus.

38. Genre XXIII.—Phyllure, *Phyllurus.*

Ce mot signifie queue en feuille. Ils n'ont point les doigts élargis des autres Geckotiens, et leur queue présente par sa dilatation un rapport bien étrange avec celle des Castors; mais la prodigieuse fragilité de cette partie semble la rendre un organe fugace, qui tombe souvent et se régénère, si l'on s'en rapporte au dire d'un marin qui nous en communiqua une espèce nouvelle. Il est peu de Sauriens plus bizarres à voir: leur taille est petite,

leur forme celle du Crapaud, un peu alongée. M. Cuvier ayant fait le premier connaître l'un des deux Phyllures qui nous sont connus, nous le lui avons dédié dans notre Dictionnaire classique, sous le nom de *Phyllurus Cuvierii* (*Icon.*, pl. 25, fig. 1). Le second nous a été rapporté de la Nouvelle-Hollande par le capitaine de vaisseau Millius, duquel nous lui avons donné le nom (*voy.* les planches de notre Dict. class. d'Hist. nat.). Les mœurs de ces animaux sont peu connues.

39. Famille des CAMÉLÉONIENS; un seul genre l'établit, c'est celui des Caméléons.

Genre XXIV. — CAMÉLÉON, *Chamæleo.*

Ce genre fort singulier, confondu par Linné avec les Lézards, en est tellement distinct, et sa conformation est si bizarre, qu'il est difficile de le rapporter à une place plutôt qu'à une autre, dans un ordre dont il n'a guère que les formes extérieures, son organisation étant des plus particulières. Linné cependant en avait indiqué

l'existence par l'une de ses sections. Ce fut Laurenti qui l'établit. Bonnaterre l'adopta; mais parmi les bonnes figures qu'il eût pu choisir dans Seba, de plusieurs espèces fort intéressantes, il fut prendre les plus mauvaises représentations pour les faire copier dans l'*Encycl. méth.* (pl. 7), où l'on trouve aussi la figure du squelette qui est très-remarquable, en ce que les côtes correspondantes s'y unissent les unes aux autres par leur cartilage, et forment comme un anneau dans lequel tout l'abdomen est environné. La peau est dépourvue de véritables écailles, mais chagrinée par de petits grains presque tuberculeux, susceptibles d'écartement quand l'animal distend sa peau. Le corps est comprimé, le dos tranchant, la queue ronde, prenante par-dessous, à peu près de la longueur du corps; les pieds sont séparés en cinq doigts que réunissent une peau qui s'étend jusqu'aux ongles, et séparés en deux paquets, l'un de deux et l'autre de trois, ces pieds étant faits pour percher et embrasser les rameaux, comme ceux des Pics ou des Perroquets parmi les Oiseaux. La langue est charnue, cylindrique, pou-

vant s'alonger considérablement, et terminée par un bouton visqueux; les dents sont trilobées, les yeux gros, saillans, mobiles, indépendans l'un de l'autre, presque recouverts par la peau, avec un petit trou vis-à-vis la prunelle, qui y brille comme une pierre précieuse. Les Caméléons n'ont pas d'oreille externe visible; leur occiput est relevé en pyramide. Les poumons sont tellement vastes qu'ils remplissent la presque totalité de l'animal, ce qui donne à celui-ci la facilité de se gonfler outre mesure, et ce gonflement se communique parfois jusqu'aux extrémités, qui ne reviennent que très-lentement à leur état naturel. Cette singulière manière de doubler son volume, la bizarrerie des formes, la lenteur des allures, la gaucherie des mouvemens, la mobilité et la vivacité du regard, la façon merveilleuse dont ils dardent pour ainsi dire leur langue afin de saisir au vol les insectes les plus agiles passant à portée; la possibilité de demeurer plusieurs mois sans manger et l'habitude de percher comme des Oiseaux, eussent suffi pour rendre les Caméléons célèbres chez les anciens ama-

teurs du merveilleux, lors même qu'une plus grande singularité ne leur eût pas attiré l'attention des hommes. A ce mot de Caméléon mille idées de versatilité, d'inconstance, d'ingratitude et de basse adulation se réveillent dans notre esprit pour exprimer d'un seul mot tous les genres d'infidélité et de flatterie ; le Caméléon change, dit-on, de couleur presque subitement, selon les objets qui l'environnent, le Caméléon est donc le portrait de ces hommes qui, changeant aussi de couleurs, n'attendent pas, pour revêtir celles du jour, qu'ils aient complètement dépouillé celles de la veille. Mais ce Caméléon, dont le nom retrace le dernier degré des lâchetés humaines, est moins que l'homme lui-même prompt à changer. De blanc ou de grisâtre qu'il est habituellement, c'est par degré et comme en y accoutumant l'œil de l'observateur, que sa peau se bigarre de teintes jaunâtres, purpurines, violettes ou rembrunies. La crainte et la colère, les rayons du jour ou l'obscurité, sont les causes d'un changement qui, tenant à des causes physiques, n'est jamais ni aussi prompt, ni aussi

considérable qu'on le croit d'après les préjugés reçus.

Diverses bonnes figures gravées dans Seba, et des individus conservés dans les collections d'Histoire naturelle, prouvent qu'il existe plus d'espèces de Caméléons qu'on n'en a décrit. Jusqu'à ce jour, aucune n'est, quoi qu'on en ait pu dire, du Nouveau-Monde. Parmi les sept ou huit qu'on peut regarder comme les mieux connues jusqu'à ce jour, nous devons citer, comme européenne, l'espèce la plus anciennement décrite.

Caméléon vulgaire, *Chamæleo vulgaris* (*Icon.*, pl. 16, fig. 2) : celui qui est assez bien figuré dans M. de Lacépède, et si mal dans l'Encyclopédie, fig. 2; *Lacerta africana* de Gmelin, que jusqu'ici on regarda comme étant propre aux contrées Barbaresques. Nous l'avons nous-même trouvé au pourtour de la baie de Cadix, où il se tient sur les Lentisques et sur le faîte des Pins. Quelques habitans du pays en gardent dans leur maison, pour se divertir à leur voir attraper des mouches.

Le Sénégal et le cap de Bonne-Espérance ont aussi leurs Caméléons propres que des déserts ont isolés. Les Moluques en nour-

rissent une grande espèce dont la tête se fourche en avant, ce qui l'a fait appeler cornu ou fourchu; celui-là est encore assez rare dans les cabinets des curieux.

40. Famille des SCINCOIDIENS.

Les pieds y sont trop courts pour que la marche en puisse être facilitée, et ce sont par conséquent des Sauriens rampans faisant le passage aux Ophidiens ou Serpens. Les Scincoïdiens ont, en outre, la langue peu ou point extensible, mais légèrement échancrée, et des écailles égales y couvrent tout le corps comme des tuiles. Leurs mâchoires sont garnies tout autour de petites dents serrées; il y en a deux petites rangées au palais. Ainsi ils tiennent des Lézards et des Serpens qu'ils unissent dans la nature, par l'intermédiaire des Orvets où nous allons arriver. Le nombre des Scincoïdiens est assez considérable, mais il n'en existe que dans les pays chauds. Ils ont *les pieds au nombre de quatre* 41, ou seulement *au nombre de deux.*

41. Pieds au nombre de quatre, dans ceux-ci *les écailles sont imbriquées* 42, ou

elles sont rectangulaires et par bandes, comme dans le genre Chalside 45.

42. Quand les écailles sont imbriquées, *le corps est lacertiforme;* c'est le genre Scinque 43, ou *serpentiforme* dans le Seps 44.

43. Genre XXV. — Scinque, *Scincus.*

Les animaux de ce genre ont leur corps presque tout d'une venue avec la queue, sans renflement à la tête, sans crêtes, ni fanons, ni épines, ayant un aspect soyeux ou métallique, et comme un certain air de propreté. Les jolies petites écailles lisses qui leur donnent cette élégance sont à peu près disposées comme celles des Carpes. Les doigts inégaux et libres y sont tous onguiculés. Les Antilles produisent plusieurs Scinques, dont l'un, fort commun et plus petit, est le Mabouya (*Encycl. méth.*, pl. 9, fig. 1). Un autre, long d'un pied, gros comme le bras, y est appelé Brochet de terre; c'est le *Lacerta occidua* de Schaw. Il en existe encore de cette taille aux Moluques et à la Nouvelle-Hollande; ceux de l'ancien Continent qui méritent de nous arrêter, parce qu'ils sont du

bassin méditerranéen, sont les deux suivans :

Le Scinque des boutiques, *Scincus officinalis* (*Icon.*, pl. 25, fig. 2 ; *Lacerta Scincus* L., *Encycl.*, pl. 8, fig. 5). Il est long de six à huit pouces ; sa couleur est d'un gris jaunâtre argenté. Il se tient dans les déserts de la haute Égypte, de la Nubie et de l'Arabie, où on le prend et le fait sécher, pour le répandre par Alexandrie dans les pharmacies de l'Europe, quoiqu'il y perde tous les jours de son crédit : on l'ordonnait autrefois contre plusieurs maladies, et sa poudre entrait dans la thériaque.

Le Scinque commun, *Scincus Schnederii* Daud., qui abonde dans le Levant, plus petit que le précédent, avec lequel on l'avait confondu, et dont on vendait aussi la dépouille. Sa queue est aussi longue que le corps; après lui avoir coupé cette partie et les quatre pattes, on le faisait avaler tout vivant aux épileptiques que cette pratique n'a jamais guéris.

44. Genre XXVI. — Seps, *Seps.*

Ils diffèrent des animaux du genre précédent seulement par le corps, qui est extrê-

mement alongé et tout à-fait semblable à celui d'un Orvet. Leurs pieds sont encore plus petits, et les deux paires y sont fort éloignées l'une de l'autre. Ce sont des animaux ambigus, où le nombre des doigts diffère, ainsi que la forme des écailles, d'une espèce à l'autre, de sorte qu'on pourrait former des genres de chacune d'elles, avec beaucoup plus de raison que l'on en fait dans le reste de la science, si l'on se laissait aller à l'esprit de création qui semble être le propre de certains naturalistes du jour.

Ainsi l'on trouve cinq doigts à l'*Anguis Quadrupes* L., *Lacerta Serpens* de Gmelin, qui est un Seps;

Quatre doigts dans le *Lacerta tetradactyla* de M. de Lacépède (*Ann. mus.*, II, pl. 59, f. 2), tandis que les écailles y sont disposées comme dans les Ophisaures;

Trois doigts dans le *Lacerta Chalcides* L., qui est le Seps proprement dit (*Icon.*, pl. 26, fig. 1). Il est vivipare, a jusqu'à dix-huit pouces de long, et se rencontre en Italie, où il est connu sous le nom de *Cecella*. Nous l'avons retrouvé en Andalousie, particulièrement à Séville.

Un seul doigt caractérise le *Lacerta anguina*, qui est encore un Seps, mais qu'on serait tenté, par la forme de ses écailles, de reporter au genre Agame, division des Galéotes, si ce n'était de sa brièveté et de la forme de ses pattes. L'Afrique produit cette dernière; la précédente est la seule qui nous soit connue comme européenne.

45. Genre XXVII. — Chalcide, *Chalcis*.

Ils ne diffèrent guère des Seps que par la disposition de leurs écailles, qui sont comme des tuiles rectangulaires, et qui forment, comme celles de la queue des Lézards ordinaires, des bandes transversales n'empiétant pas les unes sur les autres. Ils seraient des Lézards, s'ils n'avaient pas les pattes si courtes et si distantes, avec le corps si long. Ils lient donc le genre *Lacerta* aux serpens appelés Amphisbènes; du reste, toujours paradoxaux, ils semblent être comme les Seps formés sur divers modèles, et l'on pourrait y voir à la rigueur autant de genres que d'espèces : ainsi il en est un à cinq doigts; un à trois, qui est le Chalcis de M. de Lacépède,

duquel nous donnerons la figure (*Icon.*, pl. 25, fig. 2), mais qui n'est pas le *Chalcis* de Linné; et un à un seul doigt, le Monodactyle de Daudin, *Lacerta anguina* de Gmelin, figuré dans Seba. Les Chalcides sont encore des habitans de l'ancien monde, particulièrement de l'Afrique.

46. Quand les pieds sont au nombre de deux, ils sont *antérieurs*, comme dans le genre Chirote, 47, ou *postérieurs*, comme dans les Hystéropes, 48.

47. Genre XXVIII. — Chirote, *Chirotes.*

Ici nous arrivons à la dernière dégradation des Sauriens, c'est-à-dire au point où l'on ne peut, avec plus de raison, classer les genres parmi ce qu'on appela long-temps Quadrupèdes ovipares, que parmi ce qu'on appelait Serpens. Les Chirotes et les Hystéropes, qui vont successivement nous occuper, ne présentent plus de tympan. Les premiers seraient des Amphisbènes, s'ils n'avaient pas deux pattes; ils ne différeraient absolument en rien des Chalcides, s'ils en avaient quatre. On n'en connaît encore qu'une seule es-

pèce mexicaine. Le Cannelé de M. de Lacépède (*Icon.*, pl. 27, fig. 1), *Lacerta lombricoides* de Schaw, n'ayant que quatre doigts avec un rudiment de pouce à leurs deux petits membres, qui sont assez bien organisés, puisqu'ils sont attachés par des omoplates avec des clavicules et un petit sternum ; mais il n'y a point de bassin, et le squelette est celui d'un Orvet. Le Cannelé a huit pouces de long ; il est gros comme le petit doigt, et son corps est couleur de chair. Il n'y a plus qu'un poumon comme aux Serpens.

C'est ce genre Chirote qui a été appelé *Chamæsaura* par Schneider, Bipède par M. Lacépède, et Bimane par M. Cuvier : noms également vicieux et qui devraient être bannis de la science.

48. Genre XXIX. — Hystérope, *Hysteropus*.

Le corps est ici complètement celui des Serpens, et il n'existe d'autre différence entre ces animaux et les précédens que par la position des petites pattes, qui sont situées en arrière au lieu de l'être en avant. La nature, pour introduire les pattes dans son plan, ou

pour les en faire disparaître, selon qu'elle procéda des Ophidiens aux Sauriens ou des Sauriens aux Ophidiens, n'a pas changé de marche, puisqu'elle a essayé tous les degrés de combinaison. Dans les Hystéropes, qui manquent de bras, on en trouve cependant les rudimens internes. Le squelette présente de petites omoplates et des clavicules cachées sous la peau: la force organisatrice s'est arrêtée là. Ce sont des animaux fort innocens, rampans, insectivores, dont on n'a jusqu'ici observé aucune espèce au Nouveau-Monde, malgré l'assertion de Seba, qui en fait venir une. On en connaît aujourd'hui trois ou quatre dont l'une est le Lépidopode de M. de Lacépède (*Ann. mus.*, t. IV, pl. 55), duquel nous reproduisons ici la figure (*Icon.*, pl. 27, fig. 2), et qui se trouve à la Nouvelle-Hollande. L'*Anguis Bipes* de Linné, *Hysteropus Gronoviide* Daudin, en est une autre qui n'a qu'un doigt; le Sheltopusik (*Encycl. méth.*, pl. 12, fig. 7), *Hysteropus Pallasii*, ou *Lacerta apus* de Gmelin, est la plus grande de toutes; elle atteint jusqu'à trois pieds de longueur, et rampe dans l'herbe

épaisse et touffue des solitudes que traversent le Volga et ses affluens.

49. *Reptiles dépourvus de pattes.*

ORDRE TROISIÈME.

OPHIDIENS.

Cet ordre comprend la totalité de ce qu'on appelle vulgairement *Serpens*. Il est très-nombreux en espèces. Linné, qui le premier en débrouilla la confusion, n'y reconnut que six genres; on en compterait six fois plus si l'on adoptait tous ceux qu'on crée journellement. M. Cuvier a senti la nécessité d'en considérer plusieurs comme de simples sections des genres qu'il a cru devoir conserver.

Les Ophidiens ou Serpens, quelles que soient la simplicité apparente de leur organisation, et la monotonie de leurs formes, ne présentent pas moins que les Sauriens de ces différences d'un genre ou d'une espèce à l'autre, que l'on est habitué à regarder comme des caractères essentiellement différentiels. Ainsi, il en est de vivipares comme d'ovipares; les uns sont venimeux, les autres ne

le sont point; la disposition de leurs écailles varie à l'infini, et fournit d'assez bons moyens pour les différencier. Il en est qui, à l'absence des pieds près, sont encore des Lézards; il en est qui par l'absence d'écailles sont presque des Batraciens. La plupart, sinon tous, sont sujets à des changemens de peau, mue pénible et douloureuse, qui semble pourtant les rajeunir en rendant l'éclat à leurs couleurs plus brillantes, ce qui fit regarder le Serpent, chez les anciens, comme un symbole de l'éternité. Tous digèrent fort lentement, et se nourrissent de substances animales, les gros donnant la chasse aux Mammifères, aux Poissons, aux Oiseaux, ainsi qu'aux autres Reptiles; les petits se contentant d'Escargots, de Vers et d'Insectes; tous sont très-friands d'œufs. Il en est de terrestres et d'aquatiques, plusieurs sont exclusivement marins; on ne sait où ceux-ci déposent leurs œufs; ceux-là les placent dans des trous sans plus s'en inquiéter, et sans que beaucoup de chaleur soit nécessaire au développement des petits. Durant l'hiver, la plupart s'engourdissent, particulièrement dans nos climats,

où on les voit disparaître pour s'enfouir à plus ou moins de profondeur sous le sol et dans les cavités des vieilles souches ; leurs mœurs sont tristes et solitaires; ils s'accouplent, dit-on, dans les eaux en s'entrelaçant l'un autour de l'autre, à peu près comme on en voit dans la figure du caducée; vers cette époque ils répandent, dit-on, une odeur fétide. Quelques espèces acquièrent une taille énorme dans la zone torride; on n'en trouve guère ou pas qui dépasse une toise de longueur hors des tropiques; au dessus du 50e degré dans le nord, il en est peu qui atteignent à plus de deux pieds.

Partout les Serpens sont des objets d'effroi, et pourtant on leur attribua de la prudence. Les livres saints nous apprennent qu'il fut un temps où le serpent parlait, maintenant les Serpens sifflent, et leur sifflement, qui est leur genre de voix, est l'image proverbialement employée pour exprimer la parole des envieux.

Les Ophidiens ont la *peau couverte d'écailles*, comme elle l'est dans les Sauriens 50, ou *nue et dépourvue d'écailles*, ainsi qu'elle l'est chez les Batraciens; ces Serpens nus

constituent la famille des Léiodermes 87.

5o. Les Ophidiens à peau écailleuse ont *l'œil muni de trois paupières* dans la famille des Anguis 51, ou *l'œil n'a pas de troisième paupière* dans celle des Serpens proprement dits 54.

51. Famille des ANGUIS, qui contient les genres Orvet et Acontias.

Les Serpens de cette famille sont encore presque des Scincoïdiens par leur tête osseuse, leurs dents et leur langue, qui sont les mêmes que celles des Seps; ils en ont d'ailleurs les mœurs innocentes. On voit encore dans le premier des deux genres qui la forment un bassin imparfait, avec un sternum, des omoplates et des clavicules rudimentaires 52; ces parties ont toutes disparu dans le second 53.

52. Genre XXX. — Orvet, *Anguis.*

Linné, qui établit ce genre parmi les Serpens, le plaça vers la fin de l'ordre, en le caractérisant par la privation de plaques ventrales, et par des écailles inférieures

semblables à celles du dessus du corps. Les espèces en avaient été portées jusqu'à vingt-cinq par le compilateur Gmelin; le nombre en est très-réduit aujourd'hui, par suite de la formation des genres Hydre, Érix, Acontias, Typhlops, Tortrix et Ophisaures. Daudin en comptait cependant jusqu'à treize, dont deux au moins (son *Anguis Eryx*, et son *A. clivicus*) sont fausses, et de simples dégradations de l'espèce la plus commune. Au lieu de ranger les Orvets à la fin des Ophidiens, il est naturel de les mettre en tête, et comme un passage aux Sauriens; car les Orvets sont de véritables Sauriens, dépourvus seulement de pattes, et qui s'y lient d'une manière très-serrée par les derniers genres que nous venons de décrire. La conformation de ces petits Serpens sauriens, qu'on nous passe cette expression, est ainsi que leurs mœurs absolument semblable. M. Cuvier les définit ainsi : « Ils ont encore la tête osseuse; leurs dents sont longues, semblables à celles des Seps, et leur œil est muni de trois paupières; des écailles imbriquées, qui les recouvrent en totalité à l'extérieur, les caractè-

risent : » Les Orvets ont encore un bassin imparfait, un petit sternum, avec des omoplates et des clavicules rudimentaires, qui semblaient attendre des membres que la nature n'y ajouta pas. La bouche est fort petite, et l'on n'y trouve qu'une rangée de dents très-faibles; leur gosier n'est pas susceptible de ce degré de dilatation qui permet aux vrais Serpens d'avaler laborieusement des proies plus grosses que leurs corps; aussi les Orvets ne vivent-ils que d'insectes ou de leurs œufs, ainsi que de petits Mollusques terrestres qu'ils cherchent parmi les Mousses. On doit regarder comme des fables absurdes tout ce qu'on a rapporté de leur appétit pour les Grenouilles, les Oiseaux, les Rats des champs, et du danger de leur morsure; il n'est pas d'animaux plus faibles, ni plus innocens; ils ne montrent de résistance à la main qui les saisit qu'en se roidissant de toutes leurs forces, et ils le font tellement, qu'on en voit assez fréquemment se rompre; de là ce nom de Serpens de verre qu'on donne en plusieurs endroits à l'Orvet de nos climats. On a dit qu'ainsi brisés, chaque tronçon du fragile Serpent deve-

nait un Serpent complet, mais que les morceaux de la queue et du corps, où il n'y avait pas d'yeux, devenaient un individu privé de la vue, et de là ce nom d'*aveugle* qu'on donne aussi à l'*Anguis fragilis*, qui a cependant des yeux remarquables par l'éclat métallique de leur iris, et par une sorte d'expression douce dans le regard. Ce qu'il y a de certain au fond de telles absurdités, c'est que si les Orvets perdent leur queue par quelque accident, même assez près de l'anus, ils se retirent aussitôt, en manifestant peu de douleur, dans quelque asile, où ils se tiennent blottis durant plusieurs jours, à la fin desquels ils sortent pour reprendre leurs habitudes, ayant une cicatrice brunâtre à l'endroit de la blessure; après un an, la régénération de la partie perdue est complète, mais on y reconnaîtra désormais la marque de l'accident qui nécessita une si étrange opération de la nature. Les Orvets sont du reste de fort jolis animaux, un peu épais, mais qui, sans offrir de nuances très-éclatantes, brillent d'un vernis métallique, qui donne à leurs petites écailles polies et serrées une certaine richesse; on peut les pren-

dre et les manier sans le moindre danger; leurs mouvemens n'ont pas même alors cette pétulance inquiétante qui fait redouter dans les autres Serpens ces enlacemens toujours capables d'inspirer de l'effroi, peut-être parce que notre jeunesse fut bercée de l'histoire de Laocoon, rendue toujours présente à l'esprit par la manière, horriblement naturelle, dont l'éternisa le ciseau de l'antiquité. Les Orvets saisis ne résistent donc point, ne se roulent pas autour des mains, ne pressent pas les doigts par des replis multipliés, et, comme résignés, ils ne menacent pas même de mordre. On peut les conserver quelque temps vivans sans leur donner à manger; mais ceux qu'on soumet à cette épreuve y résistent moins de temps quand on les prend en été que lorsqu'on les attrape en automne, où ils s'apprêtent à s'engourdir pour passer l'hiver sans nourriture. Ils recherchent les trous creusés par les taupes, et s'en font, à l'aide de leur petit museau conique, des galeries souterraines, parfois très-étendues, et, autant qu'il est possible, disposées de façon à ce que l'eau des pluies n'y puisse pénétrer. C'est pendant les plus fortes chaleurs de l'été

qu'ils changent de peau; cette sorte de mue paraît les faire beaucoup souffrir. Ils s'accouplent, dit-on, en se roulant l'un autour de l'autre, et les femelles sont ovo-vivipares, c'est-à-dire qu'elles donnent le jour à des petits vivans, ce qu'on assure avoir lieu deux fois par an, d'abord de bonne heure, au premier printemps, ensuite vers le milieu de l'automne.

On divise les Orvets en deux sous-genres : Orvets proprement dits, et Ophisaures.

*Dans le sous-genre Orvet, nous ferons connaître l'espèce propre à nos climats européens. Le tympan y est caché sous la peau, et il n'y a pas de dents au palais.

L'Orvet commun, *Anguis fragilis* L. (*Encycl. méth.*, pl. 42, fig. 6. *Icon.*, pl. 28, fig. 1). Sa couleur plombée tirant sur le blond, le gris ou le brun, en dessus, et sur le noir en dessous, relevée d'un poli vitré qui rappelle celui de l'acier, se distingue mieux que ses formes, les plus simples de toutes, puisque des figures diverses dans les écailles n'y portent pas même cette sorte de variété qu'on rencontre dans les autres Ophidiens. Nous l'avons observé de-

puis l'extrémité de l'Andalousie jusque sur les rives du Niemen; on le trouve encore plus au Nord; mais il paraît qu'il n'en existe pas en Afrique. Il atteint rarement à un pied de long. Il est faux, comme l'assure pourtant le comte de Lacépède, qui n'en avait probablement jamais vu que dans l'esprit de vin, que leurs mouvemens soient très-agiles et qu'ils se redressent sur leur queue, pour se tenir long-temps dans une position verticale.

** Ophisaure, *Ophisaurus*. Le tympan y est visible au dehors, et il existe deux groupes de petites dents au fond du palais; on n'en connaît qu'une espèce, l'*Ophisaurus ventralis* de Daudin, *Anguis ventralis* L., le Serpent de verre de l'*Encycl.*, pl. 31, fig. 5 (*Icon.*, pl. 28, fig. 2). La fragilité de cette espèce, qui est très-commune aux États-Unis d'Amérique, passe toute croyance. Il atteint jusqu'à deux pieds de longueur.

53. Genre XXXI. — Acontias, *Acontias*.

Ici les supports rudimentaires des membres ont disparu, plus de bassin, plus de

sternum, plus d'épaule, le Serpent est constitué, mais les trois paupières des Sauriens persistent encore. Les côtes antérieures se réunissent l'une à l'autre sous le tronc et, comme chez les Caméléons, par leurs prolongemens cartilagineux; il n'y a qu'un poumon très-petit, les dents sont faibles et coniques : on croit qu'il en existe au palais; le museau est comme enfermé dans une sorte de masque. Il en existe plusieurs espèces dans l'Orient, dont une, l'*Anguis cæcus* de Linné, est privée d'yeux. La mieux constatée, et qu'on trouve assez fréquemment dans les collections, y vient de la Guyane; c'est l'*Acontias Meleagris*, ou la Peintade de l'*Encyclopédie*, pl. 30, dont la figure est empruntée de Seba.

54. Famille des SERPENS proprement dits.

Elle est la plus nombreuse de l'ordre des Ophidiens. Elle comprend les genres sans sternum ni vestiges d'épaules, dont les côtes entourent en grande partie la circonférence du corps, et où les vertèbres s'articulent encore par une facette convexe

dans une facette concave de la suivante; tous manquent d'une troisième paupière et de tympan, mais l'osselet de l'oreille existe sous la peau.

L'*anus y est presque terminal* dans une première tribu que M. Cuvier appelle des Doubles Marcheurs 55, ou dans une seconde tribu dite des Vrais Serpens; il *sert de point de séparation en dessous entre le corps et une queue* bien caractérisée 58.

55. Tribu des Doubles Marcheurs.

Dans la tribu des Doubles Marcheurs, la mâchoire inférieure est portée, comme dans tous les Reptiles précédens, par un os tympanique immédiatement articulé au crâne; les deux branches de cette mâchoire sont soudées en avant, et celles de la mâchoire supérieure sont fixées au crâne et à l'os intermaxillaire; il en résulte que la gueule ne peut encore se dilater comme dans les vrais Serpens, et que leur tête est tout d'une venue avec le reste du corps, forme qui permet à ces Ophidiens de marcher également en avant et en arrière.

Les *écailles n'y sont point imbriquées* dans le genre Amphisbène 56, *elles le sont* dans le genre Typhlops 57.

56. Genre XXXII. — Amphisbene, *Amphisbœna.*

L'Amphisbène était chez les anciens un Serpent dont on contait des choses merveilleuses; il avait une tête à chaque extrémité d'un corps cylindrique; sa morsure était mortelle; il marchait indifféremment dans tous les sens, et ses morceaux se recollant avec une facilité prodigieuse, on pouvait le mettre en pièces sans qu'il en mourût. Quelques traits grossiers de ressemblance entre ce Serpent fabuleux et ceux auxquels les modernes en appliquèrent le nom, ont fait penser à certains auteurs que ces Ophidiens étaient identiques; cependant les anciens n'ont pu connaître nos Amphisbènes qui sont propres au Nouveau-Monde, qui n'ont réellement pas deux têtes, dont les tronçons ne se recollent point, et qui ne sont nullement venimeux. Les Amphisbènes de la nature, très-différens de ceux de la

fable, ont la queue obtuse, le corps cylindrique, entouré d'anneaux nombreux, à compartimens écailleux, avec l'anus sans ergot mais muni d'une rangée de pores; la langue est courte, épaisse et un peu échancrée. Leur forme est très-singulière : on dirait des Lombrics (vers de terre) gigantesques, d'autant plus que les yeux étant fort petits, on ne les distingue pas d'abord. Ils sont ovipares, et vivent de fourmis auxquelles ils donnent une chasse très-destructive. Leur allure est étrange, puisqu'ils rampent indifféremment dans tous les sens. C'est à tort qu'on a dit qu'il y en avait à Ceylan et même à Lemnos. Les deux seules espèces qu'on connaît viennent de la Guyane et du Brésil; ce sont :

Le Blanchet, *Amphisbœna alba* (Encycl. méth., pl. 33, fig. 2, d'après Seba), qui acquiert jusqu'à dix-huit pouces de longueur, et qui est d'un blanc mat uniforme.

L'Enfumé, *Amphisbœna fuliginosa* L. (*Encycl. méth.*, pl. 33, fig. 1. *Icon.*, pl. 29, avec l'ostéologie de sa tête, fig. 2). Sa couleur brunâtre varie beaucoup, et peut-être a-t-on confondu plusieurs espèces sous

un même nom. Il parvient rarement à deux pieds de longueur totale.

57. Genre XXXIII. — Typhlos, *Typhlops*.

Les Serpens de ce genre ont les écailles imbriquées des Orvets et leur petite taille. Le museau y est déprimé, avancé et garni de plaques; la langue est assez longue et fourchue, les yeux sont fort petits et à peine visibles; l'anus est situé presque à l'extrémité du corps, de sorte que la queue, moins distincte encore qu'elle ne l'est dans le genre précédent, y est à peu près nulle. On dirait au premier coup d'œil de simples vers de terre.

On en possède dans les collections une dizaine d'espèces, entre lesquelles nous citerons comme exemple : le Rezeau (*Icon.*, pl. 42, fig. 1), *Anguis Reticulata* L., dont la partie postérieure est sensiblement plus grosse que le côté de la tête, dont la couleur est grise ou jaunâtre relevée de lozanges foncés, qui acquiert dix-huit pouces de longueur, et qu'on trouve à Surinam, où

les habitans le croient venimeux, mais à tort.

58. Tribu des Vrais Serpens.

L'os tympanique ou pédicule de la mâchoire inférieure, mobile et presque toujours suspendu lui-même à un autre os analogue au mastoïdien, est attaché sur le crâne par des muscles et des ligamens qui lui laissent de la mobilité; les branches de cette mâchoire ne sont ainsi unies l'une à l'autre, et celles de la mâchoire supérieure ne le sont à l'inter-maxillaire, que par des ligamens, en sorte qu'elles peuvent s'écarter plus ou moins; et voilà pourquoi les Vrais Serpens, pouvant dilater leur gueule outre mesure, jouissent de la faculté de pouvoir avaler des proies plus grosses qu'eux. Ainsi nos couleuvres, dont la tête a tout au plus un pouce de diamètre dans son état habituel, engloutissent des Rats, des Crapauds, et même des Canards. Les Boas, qui sont comme des Couleuvres gigantesques, peuvent, dit-on, avaler des Cerfs et jusqu'à des Bœufs entiers.

Dans les Vrais Serpens *la gueule n'est point*

armée de crochets à venin 59, ou l'*on y trouve de ces armes mortelles* 72.

59. Quand il n'y existe point de crochets à venin, il y a sous le corps des *écailles conformées en grandes plaques* 60, ou l'*on n'y voit point de ces grandes plaques* 69.

60. Quand il y a de ces grandes plaques en dessous, elles y *occupent toute la largeur du Serpent* 61, ou *ces plaques sont plus étroites que lui* 66.

61. Les grandes plaques inférieures, de toute la largeur du corps, sont *simples d'un bout à l'autre*, c'est-à-dire sous le cou, le ventre et la queue, dans le genre Boa 62, ou *doubles en quelques parties* 63.

62. Genre XXXIV. — Boa, *Boa.*

Les Serpens de ce genre sont sans contredit les plus grands; il en est qui peuvent dévorer des Hommes, des Gazelles, même des Buffles; quelques-uns atteignent de trente à quarante pieds de long, mais on doit regarder comme des fables ce qu'on rapporte de Serpens qui en atteignent presque cent. Le nom de Boa se trouve employé

dans Pline : il y désignait quelque couleuvre d'Europe exagérée; il vient de l'idée où l'on était, et qui s'est conservée jusqu'à ce jour parmi les gens de la campagne, que les Couleuvres se glissent parmi les troupeaux pour y téter les Vaches. Les grands Boas, dépourvus de venin, n'en sont pas moins très-redoutables par leur force et par leur agilité. Il attaquent et poursuivent leur proie, quand ils jugent pouvoir l'atteindre; sinon la ruse leur devient un moyen ; tapis sous l'herbe, suspendus aux arbres dont ils enlacent le branchage, ou bien enfoncés sous les eaux, ces monstres attendent, à l'affût, sur le bord des fontaines ou dans quelque lieu de passage, que l'occasion leur livre quelque victime. Ils s'élancent alors sur celle-ci, l'entourent, la pressent, l'écrasent dans leurs replis tortueux, en broient pour ainsi dire le corps, et l'avalent ensuite, quel que soit son volume, à l'aide de la distension prodigieuse que peuvent prendre leurs mâchoires. Quelquefois on a surpris les Boas au milieu de leur pénible déglutition, et alors il est facile de leur donner la mort, parce qu'ils ne peuvent ni fuir ni se débarrasser de l'objet

qui occasione la déformation de la tête. Fatigué du poids d'un repas dont le volume en bloc forme dans sa longueur une grosseur souvent disproportionnée avec l'entrée des lieux où il se retire ordinairement, l'énorme Serpent se blottit aux endroits écartés, y demeure à peu près immobile, et attend le moment où son estomac ne sera plus surchargé. Il est inutile de dire qu'une sorte de putréfaction concourant à la digestion, les Boas répandent, durant qu'elle a lieu, une odeur horrible; cependant ils engraissent, et, leur chair passant pour être fort bonne à manger, certaines peuplades s'en nourissent. Le genre qui nous occupe, tel que l'a circonscrit Daudin, est l'un des plus naturels; le nombre des vertèbres y est surtout fort remarquable, ainsi que la force des mâchoires et des dents : une douzaine d'espèces constatées en font partie et paraissent être toutes américaines; entre ces espèces, on doit citer les suivantes :

Le Devin ou Boa étouffeur, *Boa constrictor* L. (*Encycl. méth.*, pl. 5, fig. 5, d'après Seba. *Icon.*, pl. 30). C'est, après la Dépone, le plus redoutable de tous; celui dont on a

montré par curiosité quelques individus de moyenne taille, sur les boulevards, à Paris. Il habite les contrées chaudes de l'Amérique du Sud, notamment la Guyane; sa tête est en forme de cœur; son corps est varié de gris, de jaunâtre, de noir et de rougeâtre; il porte sur le dos une sorte de dessin en chaîne, qui ajoute la beauté à la force. De telles qualités lui ont valu un culte chez les sauvages : on adore le Boa étouffeur sous les noms de *Xaxathua* ou de *Xalxalthua :* ce qui signifie *empereur* au Mexique; de *Boiguacu Giboya* et *Jauca Acanga*, ce qui signifie *reine des Serpens* chez les Brasiliens.

La Dépone, *Boa gigas*, célèbre à Cayenne par sa prodigieuse grandeur, et qui n'a jamais été figurée.

L'Aboma, *Boa Chencris* L.; le Scytale, *Boa Scytale* L., Mangeur de chèvres de l'*Encyclopédie*, pl. 6, f. 7; *Anacondo* de Daudin; le Mangeur de rats, *Boa murina* L. (*Encycl.*, pl. 6, f. 6); la Broderie, *Boa hortulana* L.; Panthère de l'*Encyclopédie*, pl. 3, fig. 2; et le Mangeur de chiens, *Boa canina* L.; Bojobi de l'*Encyclopédie*, pl. 2, fig. 2, sont les espèces dont on rencontre le plus fréquem-

ment les peaux desséchées dans nos collections.

63. Les plaques sont *doubles sous le cou* dans le genre Coralle, 64 ; *sous la queue seulement* dans les Couleuvres, 65.

64. Genre XXXV. — Coralle, *Corallus.*

C'est Daudin qui établit ce genre aux dépens du précédent; il lui donna pour caractères un corps cylindrique, une queue courte, des écailles nombreuses sur la tête, le corps et la queue; deux rangées de doubles plaques sous le cou, avec des plaques entières sous le ventre et sous la queue. A ce compte, si la figure de l'Hipnale, copiée de Seba dans l'Encyclopédie méthodique, pl. 4, est exacte, ce serpent serait un Coralle. Daudin ne l'a pas mentionné dans ce genre, où il n'admet que le *Boa Merremii,* serpent américain non venimeux. M. Cuvier paraît douter de la solidité du genre qui nous occupe, et il ne l'a point admis dans son Histoire du règne animal.

65. Genre XXXVI. — Couleuvre, *Coluber*.

Tout réduit qu'est aujourd'hui ce genre, il ne s'en trouve pas moins être encore le plus considérable par le nombre des espèces dont il demeure composé. Au temps de Linné, où l'on y comprenait les Vipères, on en comptait cent soixante et onze; après la distraction de celles-ci, et dans l'état actuel de nos connaissances, nous en pourrions décrire environ deux cents, répandues entre les tropiques, et dans les parties les plus chaudes de la zone tempérée. Les Couleuvres sont des Serpens innocens, dont les formes agiles et les couleurs sont les plus élégantes entre toutes celles que présentent les Serpens. Elles sont fort difficiles à étudier, parce qu'elles se ressemblent beaucoup par leurs formes; le nombre des plaques ventrales ou caudales, et les nuances y présentent à peu près les seules différences spécifiques. Leur tête est généralement aplatie, ovale, oblongue, avec le museau obtus, et même un peu échancré, couverte de grandes plaques au nombre de neuf; leur

langue, absolument semblable à celle des Lézards, est d'ordinaire noire, profondément fourchue ou divisée en deux pointes qui s'élancent avec vivacité hors d'une petite gaîne et des mâchoires; le vulgaire la prend pour un dard, et pense que c'est par ses extrémités que le Serpent pique et lance son venin; ce préjugé est l'un des plus ridicules, l'étude de l'Erpétologie en délivrera les Hommes. Les Couleuvres n'ont aucun moyen de nuire; leurs dents même, disposées autour des mâchoires, pointues et recourbées en dedans, sont, quoique nombreuses, petites en comparaison de l'ouverture de la bouche. Des écailles imbriquées, en forme de lozange, couvrent tout le corps; en dessous on y voit de grandes plaques ou lames transversales jusqu'à l'anus, et ces plaques sont doubles ou par paires sous la queue à partir de ce même anus. Toutes les espèces sont ovipares, et déposent leurs œufs dans des lieux retirés, où la chaleur les peut faire éclore. Ces œufs sont arrondis, oblongs, souvent disposés en chapelets et revêtus d'une enveloppe blanchâtre, membraneuse comme du parchemin, et se durcissant à l'air. Le

jeune animal, contourné et nageant dans une matière albumineuse semblable au blanc de l'œuf de la poule, y est muni d'un véritable cordon ombilical, qui aboutit à la partie inférieure du ventre. Les Couleuvres sont fort douces, susceptibles de se familiariser avec l'Homme, et d'acquérir une certaine éducation ; elles inspirent une sorte d'horreur en Europe, où elles furent pourtant respectées dans l'antiquité, tandis que des peuplades sauvages ou même civilisées les révèrent et regardent comme de bon augure qu'elles fréquentent leurs habitations. Elles ne se nourrissent que de substances animales, et mangent, selon leur taille, de petits Insectes, de jeunes Poissons, des Tétards, des Grenouilles, des Oisillons, des Souris ; elles passent pour être très-friandes d'œufs, et on les voit monter sur les arbres pour les y dénicher. C'est un préjugé généralement reçu parmi les gens de la campagne, que ces Reptiles, altérés du lait des troupeaux, ont l'habitude de téter les Vaches, et que, non contens d'épuiser les mamelles de celles-ci du suc nourricier qui s'y accumule, elles sucent jusqu'à ce que le sang vienne. Certains ber-

gers ignorans sont persuadés que les Couleuvres se tortillent autour des jambes des Vaches pour atteindre jusqu'à leur pis. D'autres disent qu'elles entrent souvent dans le corps des campagnards assez imprudens pour s'endormir sous l'ombrage des bois habités par des Couleuvres, et des médecins ont gravement répété ces erreurs, en indiquant les moyens de faire sortir du corps des villageois les Serpens qui s'y seraient introduits. Ces préjugés datent du temps d'Hippocrate et d'Aristote. On retrouve quelque chose d'analogue à ce conte de l'antique et savante Grèce chez les grossiers habitans de Madagascar, qui redoutent beaucoup un petit Serpent, qu'ils assurent leur entrer dans le corps par le fondement, lorsqu'ils ne prennent pas la précaution de bien vérifier qu'aucun de ces Serpens n'est blotti à portée du lieu où certains besoins les peuvent appeler. Nous avons connu à l'Ile-de-France un médecin réputé l'un des premiers docteurs du pays, qui ne doutait pas de la réalité du fait, et qui, pour en fournir la preuve irrécusable, montrait l'un de ces Serpens de Madagascar qu'il en avait rapporté lui-

même, et qui fut rendu, sous ses yeux, par un négrillon, oublieux des précautions qu'on doit prendre en pareil cas. Ce Serpent était tout simplement un Strongle ordinaire de la plus grande taille. Il n'est sans doute pas fort nécessaire aux médecins d'étudier l'Erpétologie, mais il paraît bon néanmoins qu'ils distinguent un Ver intestinal ou Entozooaire qu'ils doivent combattre, d'un Serpent dont ils ordonnent encore la chair comme un remède; car on sait que la poudre de Couleuvre ou de Vipère entre dans la composition de la thériaque. En plusieurs cantons de l'Europe on mange cette chair assez habituellement sans la moindre répugnance, on l'appelle dérisoirement en France de l'Anguille de haie. Nous en avons goûté, et l'avons trouvée tendre et savoureuse. Les plus grandes couleuvres atteignent à la taille des Boas, les plus petites sont de celle des Orvets; c'est conséquemment dans ce genre que s'observe les plus grandes différences d'étendue.

Pour pouvoir se reconnaître dans les deux cents espèces de ce genre, on a imaginé de le diviser en quatre sous-genres,

mais il n'en reste pas moins une section trop considérable pour qu'il soit facile de déterminer la plupart des Couleuvres qui s'y trouvent accumulées.

* Python, *Python*. Chez ces Couleuvres, les plaques ventrales sont tant soit peu plus étroites que dans les autres, et on observe à l'anus des crochets latéraux. Ils deviennent très-grands et sont jusqu'ici propres aux régions très-chaudes de l'ancien monde, où ils représentent les Boas de l'Amérique équinoxiale. Vu leur taille, leurs mâchoires sont très-puissantes, mais leur morsure, qui n'est pas moins cruelle que celle d'un Chien ou d'un Renard, n'a rien de plus dangereux. Nous avons fait représenter (*Icon.*, pl. 31) la tête de la plus grande espèce de Python, celle de Java, afin de donner en même temps l'idée des mâchoires dont nous venons de parler, et de l'anatomie générale pour cette partie des Serpens. Ce Python de Java, appelé *Ular-Sawa* dans les îles de la Sonde, et dont on trouve plusieurs figures dans Seba (t. 1, pl. 42; t. II, pl. 19, fig. 1; pl. 28, fig. 1 et 99, fig. 2), n'atteint pas moins que trente et

quelques pieds de long. On en voit un très-beau squelette et plusieurs dépouilles au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Il paraît se tenir habituellement au bord des eaux, ou dans les eaux mêmes, s'accrochant à quelque racine par la queue, et laissant aller son vaste corps au courant pour y attendre et saisir sa proie quand elle vient se désaltérer. On peut reconnaître jusqu'à six ou huit autres espèces du sous-genre Python dans les ouvrages d'histoire naturelle ou dans les collections.

** Huria, *Huria*. Comme si la Nature ne passait que graduellement d'une modification de formes à une autre, dans les Couleuvres du sous-genre qui nous occupe, les premières plaques caudales sont encore simples, c'est-à-dire que ce n'est que vers l'extrémité de sa partie postérieure que ces plaques se divisant par paire, font rentrer les Hurias parmi les Couleuvres, où ils font le passage aux Boas, lesquels n'ont que des plaques entières sous la queue comme sous le corps. Ces animaux pourraient même être portés indifféremment dans l'un ou dans l'autre genre et aux mêmes titres. On n'en

connaît guère que deux espèces qui se trouvent dans les Indes.

*** Dipsade, *Dipsas*, qui répond au genre *Bongarus* d'Oppel, très-différent de celui auquel, d'après Cuvier, nous conserverons le nom de Bongare, et qui nous occupera tout-à-l'heure (n° 75). Le nom de *Dipsas* fut donné par les anciens à un Serpent qu'on disait être le plus venimeux, et dont la morsure causait une soif inextinguible. Les erpétologistes en ont détourné la signification, et les Couleuvres qui le portent maintenant, dépourvues de venin, se distinguent des autres, en ce qu'elles ont le corps comprimé, beaucoup moins large que la tête, avec une ligne de plus grandes écailles que les autres le long du dos, comme dans les vrais Bongares; disposition qui ressemble, en quelque sorte, à l'ébauche d'une crête, ou plutôt d'une carène longitudinale. Le *Dipsas indica* Cuv. *Coluber Bucephalus* de Schneider, représenté dans Seba, t. 1, pl. 43, et le *Coluber carinatus* de Linné, qui est un autre Serpent indien de grande taille, appartiennent au sous-genre Dipsade.

**** Couleuvre, *Coluber*, se compose de tout

ce qui n'a pas les caractères des trois sous-genres précédens. Nous allons nous borner à mentionner ici les espèces européennes qu'on peut trouver en France, en faisant remarquer qu'on doit, pour la facilité de l'étude, les diviser en deux sections, que distingueront la forme des écailles imbriquées qui, selon les espèces, sont lisses et unies, ou relevées longitudinalement par une carène.

La Couleuvre à collier, *Coluber Natrix* L. (*Encycl. méth.*, pl. 35, fig. 3). C'est la plus commune de toutes; on la nomme vulgairement, dans nos campagnes, Serpent d'eau ou Couleuvre nageuse, parce qu'on la trouve ordinairement au voisinage des mares, où elle nage avec facilité par des mouvemens sinueux remplis de grâce; elle a d'un à trois pieds de long: une tache noire lui forme derrière la tête un collier qui lui valut son nom; le dessus de son corps est brun, tirant sur la teinte de l'acier, et varie un peu pour l'intensité. On assure qu'en Sardaigne on apprivoise la Couleuvre à collier, et que les dames particulièrement se plaisent à s'en enlacer les bras et le sein. On y rapporte comme variété des Serpens bleus ou verts,

qui n'ont pas même le nombre de plaques ventrales caractéristiques, mais il est probable que ce sont autant d'espèces réellement distinctes.

La Coronelle, *Coluber Coronella* Laurenti, la Lisse (*Encycl.* pl. 36, fig. 2). Cette espèce, qui n'est pas rare dans la France septentrionale, est des plus élégantes ; sa couleur est bleuâtre sur le dos, avec des taches noires, lenticulaires, disposées longitudinalement de chaque côté du dos en lignes, dont l'une correspond aux intervalles de l'autre ; ses écailles sont parfaitement lisses et dépourvues de ces carènes longitudinales qui se voient dans le *Natrix*.

La verte et jaune, *Coluber viridiflavus* Lac. (*Encycl. méth.*, pl. 38, fig. 3). Cette belle Couleuvre est la plus commune dans le midi de la France, particulièrement aux environs de Bordeaux, où nous avons eu fréquemment occasion de l'observer grimpant sur les haies et dans les petits arbres, et où elle atteint de trois à cinq pieds de longueur; le dessous est d'un jaune tendre, et les parties supérieures marquetées de vert agréable et d'un noir brillant ; elle fait une guerre

active aux petits Oiseaux. Le moindre coup sur le dos lui cause la mort ; sa queue, très-pointue, est ornée de lignes noires et jaunes.

L'Élaphis, *Coluber quadrilineatus* Lac., la Quatre raies (*Encycl. méth.*, pl. 39, fig. 1). C'est le plus grand de nos Serpens ; on en a vu de plus d'une toise de longueur, et comme on en trouve communément de cette taille en Italie, il paraît que c'est l'Élaphis qui fut désigné par les anciens et exagéré sous le nom de *Boa*. Les écailles du dos sont carénées, celles des flancs sont lisses ; le ventre est noir, luisant, semblable à de l'acier bruni ; le dessus du corps est fauve, avec quatre petites raies longitudinales noirâtres, plus ou moins foncées.

Le Serpent d'Esculape, *Coluber Esculapii* de Schaw, qu'il ne faut pas confondre avec le *Coluber Esculapii* de Linné, si mal à propos appelé du nom d'une divinité grecque, puisque le Serpent désigné ainsi par le professeur d'Upsal est un animal américain que les anciens ne purent conséquemment consacrer comme l'un des symboles du culte d'Épidaure. Notre Couleuvre d'Esculape, qui, fort commune le long du bassin médi-

terranéen, se retrouve jusque dans les landes aquitaniques, est l'une des plus épaisses par rapport à sa longueur. Son sifflement est beaucoup plus fort que celui des autres Couleuvres. Sa couleur est d'un gris terreux, avec une bande longitudinale, obscure, sur chaque côté du corps; le ventre est blanchâtre, marbré de gris. Jacquin rapporte qu'un individu de cette espèce qu'il tua, et dont le corps était très-renflé, avait dans l'estomac cinq Fauvettes, un Poisson et un Lézard commun.

L'Autrichienne, la Vipérine, la Tétragone, la Provençale, la Bordelaise, la Vulgaire, la Chatoyante, la Tyrolienne, la Sanguinolente des landes aquitaniques, que nous avons fait connaître dans notre *Dictionnaire classique d'histoire naturelle,* sont les autres espèces que le lecteur peut rencontrer dans ses excursions à la campagne.

66. Quand les plaques inférieures sont plus étroites que le Serpent, il y a *des proeminences écailleuses à l'extrémité du museau,* comme dans le genre Erpéton 67, ou *il n'en existe pas* chez les Erix 68.

67. Genre XXXVII. — Erpéton, *Erpeton.*

Ce genre, établi dans les Annales du Muséum d'histoire naturelle par M. de Lacépède, adopté par M. Cuvier comme simple sous-genre parmi les Boas, a pour caractère une rangée de lames étroites sous le corps, avec des écailles analogues à celles du dos jusque sous la queue; deux proéminences tentaculiformes, molles et couvertes d'écailles, se voient à l'extrémité du museau. La langue épaisse, courte et adhérente, paraît consister en un cylindre creux. On ne connaît qu'une espèce d'Erpéton, dont nous reproduisons la figure (*Icon.*, pl. 32). Sa taille est d'environ deux pieds; on ignore sa patrie, ainsi que l'usage des deux prolongemens tentaculiformes qui rendent ce Serpent si remarquable.

68. Genre XXXVIII. — Erix, *Erix.*

Ce genre est encore l'un de ceux qu'établit Daudin, et n'a été adopté que comme simple sous-genre de Boa par M. Cuvier. On ne pouvait guère admettre ce dernier

rapprochement, car, outre les caractères essentiels qui distinguent de tels Serpens les uns des autres, les Erix sont en quelque sorte des miniatures, tandis que les Boas sont de véritables géans. Les Erix ont la queue très-courte, obtuse, garnie d'un simple rang de plaques et sans grelot, avec les plaques inférieures du corps étroites. La langue est courte, épaisse, mais échancrée. Les dents sont si petites, que plusieurs espèces semblent en manquer. Tous vivent d'insectes et se trouvent communément sous l'herbe ou dans le sable, et la plupart ont les mêmes habitudes que les Orvets. Parmi les espèces du genre Erix, les trois suivantes méritent qu'on les remarque.

Le Turc, *Erix turcicus* Daud. le Boa Turc, décrit par Olivier dans son *Voyage du Levant* (pl. 16), est un joli petit Serpent, qu'on aurait tout aussi justement pu appeler Grec, puisqu'il est très-répandu dans les îles de l'Archipel égéen.

Le Javelot, *Erix Jaculus* Daud.; *Anguis Jaculus* L.; le Trait de l'*Encyclopédie méthodique*. C'est en Egypte qu'Hasselquist, voyageur estimé, découvrit ce petit Ser-

pent, qui n'est pas plus gros que le doigt annulaire, et qui n'atteint guère que quatorze pouces de longueur. Sa couleur est noirâtre en dessus, avec de petites taches nombreuses irrégulières et blanches, jusqu'en dessous du corps. Ce nom de Javelot vient de la fausse idée où sont les Arabes que le plus inoffensif des Serpens, auquel on l'applique, s'élance comme un trait sur les passans, pour leur faire des piqûres venimeuses. L'Erix, chez la crédule antiquité, s'appelait ainsi, en conséquence d'un préjugé pareil.

Le Bramine, *Erix Braminus*, est le plus petit de tous, son corps n'excédant pas la grosseur d'une plume de Cygne, et sa longueur, six pouces. On ne sait trop à quelle raison attribuer la crainte extraordinaire qu'inspire cet innocent animal aux habitans de l'Inde.

Le Miliaire, le Gronovien, le Colubrin et le Strié sont les autres Ophidiens du genre Erix. L'*Anguis clivicus*, qu'adopte Daudin, n'existe point ou n'est qu'une variété accidentelle de l'Orvet commun. Pour le Céraste d'Hasselquist, dont on fit aussi un Erix,

il paraît être un Javelot auquel on avait implanté dans la tête des ongles d'Oiseaux, comme les jongleurs le pratiquent assez communément en Orient, pour imprimer aux Serpens, avec lesquels on les voit se donner en spectacle, une physionomie plus terrible, et ajouter à l'idée que le vulgaire se forme de leur venin mortel.

69. Quand il n'y a pas de grandes plaques aux parties inférieures des Serpens non venimeux, il y a, *seulement en dessous, une rangée d'écailles plus grandes que les autres*, dans les Rouleaux 70, ou *toutes les écailles tuberculeuses du dessous sont semblables à celles du dessus*, comme dans le genre Achrochorde 71.

70. Genre XXXIX. — Rouleaux, *Tortrix.*

Les Serpens de ce genre tiennent des Orvets, desquels pourtant l'ordre dichotomique nous a réduit à les éloigner, par l'excessive brièveté de leur queue obtuse, par la position presque terminale de leur anus, par leur figure, par leurs proportions et par leurs mœurs. C'est de la rangée d'écailles particulières et plus grandes, qui règne sous leur

corps d'un bout à l'autre, qu'on emprunte le caractère un peu artificiel qui les sépare méthodiquement. On en connaît quelques espèces d'Amérique, dont la plus répandue dans les collections est l'*Anguis Scytale* de Linné, représentée dans Seba (t. II, pl. 2, fig. 1-4, et pl. 7, fig. 4), et sous le nom de Rouleau dans l'Encyclopédie méthodique (pl. 32, fig. 6). M. Cuvier l'appelle le Ruban.

Le Miguel, *Anguis maculata* L. (*Icon.*, pl. 42, fig. 2), est une autre espèce de Rouleau qui n'a guère que onze pouces de longueur.

71. Genre XL. — Acrochorde, *Acrochorda.*

Dans les Serpens de ce genre, qui sont par excellence de ceux que M. Duméril appelle des Homodermes, c'est-à-dire où les écailles de toutes les parties du corps, soit en dessus, soit en dessous, sont parfaitement semblables, ces écailles homogènes sont comme de petits tubercules qui font paraître la peau des Acrochordes chagrinée et

verruqueuse; c'est pourquoi on en fit d'abord des Orvets, encore que leur grande taille et le renflement de la partie postérieure du corps parussent devoir empêcher un pareil rapprochement. Quoiqu'ils n'aient pas de crochets venimeux dans la bouche, les Acrochordes passent, peut-être à tort, pour être fort dangereux. Entre les deux ou trois espèces qu'on a rapportées à ce genre, une seule qui en fut le type semble y devoir demeurer.

L'Acrochorde de Java, *Acrochorda javanensis* Lac. (*Encycl. méth.*, pl. 32, fig. 7. *Icon.*, pl. 33). Ce serpent acquiert jusqu'à huit pieds et plus de longueur; il est ventru et fort gros vers l'anus; la queue, qui ne compose que la huitième partie de sa longueur et qui n'a pas un demi-pouce de diamètre, forme par son insertion un rétrécissement fort sensible. Sa couleur est noirâtre en dessus, blanchâtre en dessous, avec des taches foncées sur les côtés; sa tête est plate et petite. Les habitans des îles de la Sonde l'appellent Oular-Caron, et prétendent que sa chair est un manger délicieux.

72. Les Serpens *munis de crochets venimeux*

forment comme une sous-famille, dans laquelle *ces crochets sont non isolés,* 73, ou bien *ces crochets sont isolés*, 78.

73. Dans les Serpens *à crochets non isolés*, les mâchoires sont armées et organisées à peu près comme dans celles des genres qui viennent de nous occuper; seulement elles ont un moins grand nombre de dents à la rangée extérieure, c'est-à-dire à l'os maxillaire, et la première de ces dents, plus grande que les autres, est percée et conduit le venin jusqu'au fond de la plaie. *Il y a de grandes plaques sous le corps pareilles à celles des Boas,* dans quelques-uns, 74; *il n'y a point de ces plaques* dans le genre Hydre, 77.

74. Ces plaques sont *simples sous toute la queue* dans les Bongares 75, ou seulement *à la base de la queue* dans les Trimésures 76.

75. Genre XLI.—Bongare, *Bongarus.*

Ces Bongares de Daudin et de M. Cuvier ne sont pas, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut (n° 65, sous-genre ***), ceux d'Oppel, qui désigne le genre qui va nous occuper sous le nom de *Pseudo-Boa.* Ce se-

raient des Boas véritables s'ils n'avaient des crochets à venin. Ce qui les caractérise, est que leur dos très-caréné est longitudinalement garni, comme dans les Couleuvres du sous-genre Dipsade, d'une rangée d'écailles plus larges que les autres. On pourrait, à leur taille, les prendre pour des Pythons, et la plupart sont aussi des Serpens indiens. On les nomme dans leur pays Serpens de rochers, parce qu'ils ne s'approchent guère des eaux. Il y en a qui atteignent à huit pieds de longueur. La Nymphe du Bengale, le Cencoalt du Brésil et le Comprimé de Surinam, sont les principales espèces du genre que nous venons de faire connaître.

76. Genre XLII. — Trimésure, *Trimesurus*.

Avec leurs plaques entières vers le commencement de leur queue, et leurs plaques doubles ou par paires vers l'extrémité, les Serpens de ce genre seraient des Couleuvres du sous-genre Huria (n° 65, sous-genre **), s'ils n'appartenaient par leurs crochets à la sous-famille des venimeux. Ce sont encore

des Reptiles de l'Inde, dont nous citerons comme exemple la Petite Tête de M. de Lacépède (*Ann. mus.*, t. IV, pl. 56, fig. 1).

77. Genre XLIII. — Hydre, *Hydrus.*

L'antiquité donna le nom d'Hydre, qui signifie proprement Serpent d'eau, à des Reptiles fabuleux, duquel le plus célèbre est celui dont l'allégorique Hercule délivra la terre. Linné, retirant cette désignation mithologique de l'Erpétologie, la transporta dans la classe des Vers, afin d'y caractériser ces Polypes à bras nombreux, auxquels les découvertes de Trambley et de Roësel venaient de donner tant de célébrité. Les modernes s'en étant tenus à la signification radicale du mot Hydre, l'ont définitivement imposé au genre d'Ophidiens dont nous allons nous occuper, et dont les espèces ne vivent que dans l'eau. Les plus belles se plaisent dans les mers de la Nouvelle-Hollande et des contrées voisines. Leurs caractères communs, bien observés depuis peu de temps, consistent dans leurs mâchoires organisées à peu près comme dans les Cou-

leuvres et les Acrochordes, mais avec un moins grand nombre de dents à la rangée extérieure, c'est-à-dire à l'os maxillaire, où la première de ces dents, plus grande que les autres, est un crochet percé à venin. Les Hydres ont en outre la partie postérieure, y compris la queue, très-comprimée et conformée en rame, à peu près comme dans le Castor, ce qui leur donne la faculté de nager au plus haut point de perfection. Aussi se tiennent-ils perpétuellement dans les eaux; on ne les voit jamais au rivage, et M. Lesson, qui en a observé un très-grand nombre dans les parages de la Nouvelle-Zélande, en a même distingué qui, ne pouvant plonger, se tenaient constamment à la surface de la mer. Toutes se nourrissent exclusivement de Poissons dont elles se montrent très-avides. La plupart réunissent à l'élégance des allures, la plus brillante variété de teintes; quelques-unes atteignent aux plus grandes proportions. M. Cuvier n'admet que comme sous-genres d'Hydres les trois genres suivans, qu'avaient proposés d'autres erpétologistes :

* Hydrophyde, *Hydrophys*. Il fut d'abord

distrait des Hydres de Schneider et caractérisé de la sorte : peau couverte d'écailles à peu près semblables ou presque homodernes, la queue comprimée, largement obtusée; la tête petite, non renflée, garnie de grandes plaques; une rangée d'écailles sous le ventre un peu plus grandes que les écailles environnantes. Ce sont sans exception jusqu'ici des Serpens indiens qui infestent les canaux et les rivages du Bengale; ils s'y tiennent enfoncés dans la vase durant le jour, mais ils viennent vers le soir attaquer les animaux qui se baignent, ou les dévots qui viennent faire leurs ablutions dans le fleuve sacré. Les anciens, depuis l'expédition d'Alexandre, les ont connus et mentionnés d'une manière fort exacte; Roussel en a fait connaître plusieurs espèces parmi les Serpens de Coromandel, dont il a donné une histoire. Selon M. Cuvier, l'Aspylure, le Léiosélasme et le Disteyre, décrits par M. de Lacépède dans les Annales du Muséum, sont de véritables Hydrophydes.

** Pélamide, *Pelamis*. Ce sous-genre, qui avait été érigé en genre par Daudin, est caractérisé par la tête, qui a, comme dans

les précédens, de grandes plaques, mais où l'occiput est renflé à cause de la longueur du pédicule de la mâchoire inférieure qui est très-dilatable; toutes les écailles du corps sont sans exception égales, petites, et rangées comme en pavé. Ce sont des animaux de l'Océan pacifique, répandus entre les innombrables îles qui s'y voient; on est probablement loin de connaître toutes les espèces existantes, entre lesquelles nous nous contenterons de citer comme exemple la plus anciennement décrite, qui fut l'*Anguis platurus* de Linné, l'*Hydrus bicolor* de Schneider, représenté dans l'*Encycl. méth.*, pl. 20, fig. 36, sous le nom de Large queue, et dont nous avons fait graver un dessin dans notre *Iconographie* (voy. pl. 37). Ce Serpent, qui parvient à huit ou dix pieds de long, s'élance hors de l'eau avec une très-grande agilité, pour mordre les habitans d'Otaïti, qui se montrent, dit-on, en revanche, très-friands de sa chair.

*** Chersydre, *Chersydrus*. Il n'existe plus ici de grandes plaques sur la tête, où les écailles sont en tout semblables à celles qui règnent sur le dessus et sur le dessous du

corps. L'Oular-Limpié de Java, ou l'*Acrochordus fasciatus* de Schneider, est l'espèce la mieux connue. Elle habite le fond des rivières dans les îles de la Sonde, y devient d'une taille très-considérable, y dévore une quantité prodigieuse de Poissons, y attaque, dit-on, les Hommes aux gués, et passe pour avoir la morsure la plus dangereuse.

78. Les Serpens *à crochets isolés,* qui sont aussi les Serpens venimeux par excellence, ont une structure de mâchoires toute particulière. Leurs maxillaires supérieurs sont forts petits, portés sur un long pédicule, analogue à l'apophyse ptérigoïde externe du sphænoïde, et très-mobile; il s'y fixe une dent aiguë, percée d'un petit canal qui donne issue à une liqueur sécrétée par une glande considérable située sous l'œil. C'est cette liqueur qui, introduite par la morsure au fond de la plaie, y produit de si terribles effets. Cette dent se cache dans un replis de la gencive quand le Serpent ne veut pas s'en servir ; et il y a derrière elle plusieurs germes destinés à grandir à leur tour pour la remplacer, dans le cas où l'animal viendrait, en la cassant, à l'abandonner dans

la plaie. Pour donner une idée de cette structure, où la perfection dans l'art de nuire semble avoir été le but de la nature, nous avons fait représenter le squelette de la tête du Serpent à sonnette (Crotale, n° 79). Elle y est frappante (*Icon.*, pl. 34). Tous les Serpens venimeux à crochets isolés mobiles sont vivipares, c'est-à-dire que les femelles mettent au jour des petits vivans; d'où vient que l'espèce indigène sur laquelle on remarqua la première un tel fait, a été appelée Vipère. La largeur de leur tête, et quelque chose dans leur air qui semble venir de la confiance qu'ils ont dans leurs moyens d'attaque, donne à ces animaux un caractère particulier de férocité que n'ont point en général les autres Ophidiens.

Dans les Serpens *à crochets venimeux isolés*, il existe *des espèces de grelots à l'extrémité de la queue* chez les Crotales 79, ou bien *il n'en existe point* 80.

79. Genre XLIV. — Crotale, *Crotalus*.

Vulgairement *Serpens à sonnettes*, nom auquel répond à peu près celui qu'on adopta

comme scientifique. Ce qu'on nomme les grelots, à l'extrémité de la queue (V. *Icon.*, pl. 35, fig. 2), consiste en plaques circulaires vides, de la même substance, mais plus fortes que les écailles, semblables à un fort parchemin, emboîtées lâchement les unes dans les autres, et causant un certain bruit de froissement en se mouvant, lequel bruit peut se comparer à celui qui résulterait de grosses plumes d'oiseaux bien sèches et taillées, que l'on ferait violemment se choquer ensemble par les bords de la coupure. De tous les Serpens, les Crotales passent pour être les plus dangereux; cependant ils ne font guère usage de leur venin que pour s'assurer leur nourriture, et ils n'attaquent jamais sans y être poussés par le besoin ou par des provocations réitérées. Tous habitent exclusivement l'Amérique, depuis le midi des Etats-Unis jusque vers le milieu du Brésil; les parties les moins peuplées de la Caroline sont les lieux où l'on en voit le plus. On a cru pouvoir déterminer l'âge des Crotales par le nombre des anneaux de la sonnette; mais ces deux choses paraissent ne point avoir de rapports certains. Ces Ser-

pens n'avertissent pas seulement par le bruit qu'ils font de leur redoutable approche ; leur odeur fétide, qui se sent d'assez loin, les trahit aussi : cette odeur devient horrible et insupportable peu d'instans après la mort de l'animal. Ils s'engourdissent en hiver aux États-Unis ; mais ils conservent toute l'année leur agilité sous la ligne dans les Guyanes. C'est aux dépens d'autres Reptiles, des Lièvres, des Écureuils, des Rats et des Oiseaux, que s'engraissent ordinairement les Crotales. Ils se blottissent en rond dans l'herbe aux lieux les plus sauvages, mais où doivent passer leur victime pour gagner quelque abreuvoir. Dès que celle-ci se trouve à la portée du Serpent, il s'élance sur elle avec la rapidité de l'éclair. Rarement l'animal surpris cherche à fuir ; il est comme pétrifié de terreur à l'aspect de son ennemi, et va même au-devant de son sort en se précipitant vers ses inévitables crochets. De ce fait, exagéré sans doute, dérive, en Amérique comme en Europe, cette opinion généralement répandue, qu'il suffit qu'un Serpent fixe une proie vivante perchée sur quelque arbre, même hors de sa portée, pour que celle-ci demeure stupéfaite et char-

mée, c'est-à-dire obligée d'elle-même de descendre pour venir se faire avaler. Cependant, lorsqu'on place de petits animaux dans les cages où l'on a précédemment enfermé des Crotales, ils en sont ordinairement quittes pour une terreur mortelle qu'ils expriment de la façon la plus forte, car le Serpent captif ne songe guère plus à attaquer, et se laisse ordinairement mourir de faim. Aussi l'apparition de ces vilaines bêtes est-elle une véritable rareté en Europe, où trois ou quatre seulement furent montrées. On se rappelle l'accident arrivé au Havre, où l'un de ces animaux mordit son maître, qui mourut en peu d'instans. C'est avec juste raison que l'autorité ne permet plus l'introduction des Crotales, qui pourraient certainement s'acclimater dans le midi de notre belle France, s'il s'en échappait jamais. « Tous les animaux, dit M. Bosc (qui observa soigneusement en Amérique les Ophidiens dont il est question), excepté les Cochons qui les recherchent pour s'en nourrir, craignent les Serpens à sonnettes; les Chevaux et les Chiens surtout les évitent de loin, et se gardent bien d'en passer près. Ils sont cependant

assez souvent leurs victimes, ainsi que j'ai eu occasion de m'en assurer. C'est principalement dans les temps orageux, lorsque l'atmosphère est fort chargée d'électricité, enfin quand le temps est lourd et chaud, qu'ils sont le plus dangereux. Mais l'homme en devient facilement le maître. On peut adroitement les saisir par le derrière de la tête, et alors ils ne peuvent plus nuire. » Les Crotales ont la vie extrêmement dure; il faut leur avoir arraché tous les viscères, et même les avoir écorchés pour qu'ils meurent entièrement. Leur morsure, quoique très-large, se sent d'abord à peine; mais, au bout de quelques secondes, une enflure accompagnée d'élancemens se développe autour du membre atteint; bientôt cette enflure gagne tout le corps, et souvent au bout de quelques minutes la vie est détruite. Les derniers momens de l'agonie sont extrêmement douloureux; on éprouve une soif dévorante, qui redouble d'autant qu'on boit davantage croyant l'étancher. La langue sort alors de la bouche, et acquiert un volume énorme; un sang noir coule des narines, la gangrène se développe presque sur-le-champ autour de la blessure.

« Malgré la violence de tels symptômes, et la rapidité des progrès du mal, dit encore M. Bosc, on peut guérir, si l'on s'y prend à temps, de la morsure des Crotales; mais il faut pour cela que les crochets n'aient pas pénétré dans une artère ou trop près du cou. Je crois pouvoir déduire d'une observation qui m'est propre, que souvent dans ce cas on meurt asphyxié par suite de l'enflure des organes de la respiration, et qu'alors l'opération de la bronchotomie pourrait sauver le malade. » Le poison des Serpens à sonnettes se conserve, dit-on, jusque sur le linge même après qu'il a été mis en lessive; il existe des exemples de personnes qui sont mortes pour avoir été pansées avec du linge ainsi infecté. On cite encore celui d'un homme qui fut mordu au pied à travers ses bottes et qui en mourut; les bottes passèrent successivement à deux personnes qui périrent peu d'instans après les avoir mises. On découvrit que le crochet assassin était demeuré engagé dans le cuir, et avait légèrement blessé ces deux malheureux. On emploie communément trois moyens contre la morsure des Serpens à sonnettes; ils con-

sistent dans la succion et la ligature au-dessus de l'endroit mordu, si la chose est possible; dans les caustiques promptement et profondément appliqués, et dans les médicamens internes. Ces derniers viennent ordinairement trop tard, et sont d'un faible secours dans un cas où les accidens augmentent trop rapidement pour que ces remèdes aient le temps d'agir de leur côté, puisqu'on a vu des hommes périr très-peu de minutes après la morsure. Les caustiques sont plus efficaces, mais leur emploi, très-douloureux, peut augmenter le mal, pour peu que les ravages aient commencé. Les chasseurs sont dans l'usage de dilater sur le champ la plaie, et d'y introduire de la poudre à tirer. On n'est pas d'accord sur les effets de ce procédé. La succion subite après une dilatation est ce qu'il y a de moins incertain, mais on trouve rarement quelqu'un qui veuille en courir les chances, dans l'idée où l'on est que le venin des Serpens à sonnettes est mortel, de quelque manière qu'il soit introduit dans le corps. C'est une erreur funeste qu'il est essentiel d'attaquer: le venin des Serpens n'est à crain-

dre qu'autant que des morsures le lancent dans la circulation, et il en est de même pour tous les virus dont l'absorption est le résultat d'une morsure. Nous avons connu un très-habile officier de santé en chef d'armée, le docteur Vailly, qui suça sous nos yeux les plaies faites par une vipère, et qui poussa le courage jusqu'à sucer également les blessures profondes qu'avait faites un chien enragé. Deux guérisons complètes furent le résultat de ces héroïques essais. On recommande dans les cas de morsures que peuvent faire les Crotales, deux sortes d'Aristoloches, les *Aristolochia serpentaria* et *anguicida*, le *Polygola Sencka*, le *Prenanthes alba* et la poudre des racines du Tulipier. En général, on doit se servir des purgatifs et des sudorifiques. Les cataplasmes émolliens, appliqués au degré le plus élevé de chaleur que puisse supporter le malade, semblent apporter du soulagement. Parmi les personnes qu'on est parvenu à préserver de la mort, il en est peu cependant qui ne conservent des traces de l'accident qui menaça leur vie de si près. On rapporte des expériences qui prouvent la promptitude étonnante de l'action du

venin en certain cas. Un Chien y a succombé en quinze secondes ; un Crotale, que l'on fit se mordre lui-même, mourut au bout de douze minutes. L'effet ordinaire sur un Homme se prolonge de dix minutes à trois heures ; passé ce terme, il y a généralement guérison. Par l'action de leur venin les Serpens à sonnettes ne s'assurent pas seulement la possession de leur proie, mais encore ils en accélèrent la décomposition qui est alors très-prompte ; ce qui hâte la digestion dans l'estomac du Reptile.

Tous les Crotales sont américains, et l'on en trouve jusqu'au 45e degré nord ; c'est à tort que Séba et ses copistes en ont donné plusieurs comme de Ceylan ou d'autres parties de l'ancien monde. Entre les dix ou douze espèces de ce genre, nous citerons seulement les mieux connues.

Le Boiquira (*Encycl. mét.*, pl. 2, fig. 3) *Crotalus horridus* L., *Caudisona terrifica* de Laurenti, le *Boiciningua* de Pison et Margraff, le *Teuhtacotl-Zanhqui* de Hernandès. Ce nom mexicain signifie *reine des Serpens*, par allusion à la puissance de ce Crotale ; il a de quatre à six pieds de longueur; sa

couleur est d'un brun terne et livide, avec des bandes transversales, irrégulières, noirâtres. C'est le plus connu à la Caroline. Nous avons eu occasion d'en observer un individu vivant, d'assez grande taille, qui fut transporté à Bordeaux, et conduit à Paris par un Juif nommé Rodrigue, vers 1802. Il se tenait habituellement contourné en spirale, dressant quelquefois la partie supérieure de son corps jusqu'à la moitié de sa longueur en ligne perpendiculaire, et tenant sa tête horizontalement, pour observer avec une sorte de gravité ce qui se passait autour de lui. On prétend que, lors de la découverte de l'Amérique, le Boiquira était pour les sauvages un objet de vénération, parce qu'il détruit les autres Reptiles. A mesure que la civilisation pénétra dans cette partie du monde, les naturels ont partagé l'horreur qu'il inspirait aux Européens, et chez plusieurs peuplades on en met la tête à prix; aussi le nombre en diminue considérablement, et on n'en voit même guère plus aux environs des villes et des habitations. On prétend que sa chair est assez bonne à manger. Dans les contrées où ils

s'engourdissent durant l'hiver, on les rencontre dans les trous des cavernes, ou sous les couches épaisses que forment les Sphaignes ; ils se réunissent alors en assez grand nombre, et même avec des Crapauds, qui n'ont rien à en redouter, saisis qu'ils sont par un froid qui leur est commun. Telle est l'indolence habituelle de cet animal, que lorsque le besoin ne le presse pas, ou que la grosseur de quelqu'autre animal met celui-ci au-dessus du volume que le Crotale peut avaler, il peut être rencontré, heurté même, sans danger ; il attend des provocations obstinées pour s'élancer, blesser et épuiser son venin, dans une occasion dont il ne résulterait que la mort, inutile à son appétit, d'une masse trop considérable. On dirait que, soigneux de conserver ses provisions assassines pour s'assurer quelque repas proportionné à la dilatation possible de sa gueule, il avertit avant de frapper l'Homme, dont la vie ou le trépas lui deviennent indifférens tant que sa sûreté n'est pas compromise ; mais s'émeut-il de colère, il agite ses grelots, se dresse, s'avance en ligne droite, se dresse de nouveau, se balance en suivant les mou-

vemens de l'objet qui l'inquiète, retire ou avance son cou qui s'aplatit ainsi que sa tête; enfin ses joues se gonflent, ses yeux étincellent, ses lèvres se contractent, ses mâchoires s'écartent avec des sifflemens aigus, et les crochets meurtriers, dans lesquels le Reptile place sa confiance, se montrent enfin. Il semble encore observer quel effet produisent de telles démonstrations de colère, et ce n'est jamais qu'à coup sûr qu'il frappe son agresseur. Feu Palissot de Beauvois nous a assuré que le Crotale surpris au milieu de ses petits, dont il a quelque soin, les recueille dans sa bouche; ce qui a donné lieu de croire aux États-Unis qu'il dévore sa progéniture.

Le Drynas (*Icon.*, pl. 35), *Crotalus Drynas* L., le *Theuthlaco* (*Encycl. méth.*, pl. 1, fig. 2), qui paraît devenir encore plus long et plus gros que le précédent, est blanchâtre, avec quatre rangées longitudinales de taches ovales d'un brun clair. Il est peut-être encore plus dangereux.

Le Durissus, *Crotalus Durissus* L., le Muet (*Encycl. méth.*, pl. 3, fig. 2), que l'on trouve non moins communément à la Guyane qu'aux États-Unis, et qui dépasse souvent une toise de longueur.

Les Crotales dont il vient d'être fait mention ont la tête couverte d'écailles pareilles à celles du reste des parties supérieures du corps; il en est qui ont de grandes plaques en cette partie; de ce nombre est le Millet (*Encycl. méth.*, pl. 1, fig. 1), *Crotalus Milliarius* L. Ce Serpent est fort connu dans certains cantons de l'Amérique du nord sous le nom de Vipère de la Louisiane; ses morsures cruelles l'ont rendu effroyablement célèbre. Il est d'autant plus à craindre, que la petitesse de sa taille empêche souvent de l'apercevoir dans les bois et dans les marécages, où ses couleurs assez variées et semblables en petit à celles du Boa Devin, devraient pourtant le faire remarquer.

80. Chez les Serpens venimeux *dépourvus de grelots*, il y a *des plaques circulaires en anneaux tout autour de l'origine de la queue* dans le genre Langaha 81, ou *aucunes plaques n'y sont disposées en anneaux* 82.

81. Genre XLV. — Langaha, *Langaha.*

Ce genre fut établi par Brugnières en 1784 dans le Journal de physique. On n'en

connaît qu'une espèce découverte à Madagascar (*Icon.*, pl. 36), et remarquable par l'extrême longueur de son museau aminci en pointe. Ce Serpent, qu'on dit être fort dangereux, qui est très-rare, et dont aucune collection ne possède d'individu, acquiert trois pieds de long, n'a de grandes plaques semblables à celles des Crotales ou des Couleuvres, que sous le corps seulement; Les plaques de l'origine de la queue étant continues et circulaires, y font comme des anneaux autour de cette partie, dont l'extrémité, fort alongée en pointe, devient ensuite entièrement écailleuse; le dos est rougeâtre.

82. Les *plaques sont simples dans toutes les parties inférieures du corps* chez les Scytales 83, ou bien *elles y sont doubles* 84.

83. Genre XLVI.—Scytale, *Scytale.*

Ce genre, formé par Latreille, démembré des Crotales dont il n'a pas les grelots, et des Boas qui n'ont pas de crochets à venin, ne paraît devoir renfermer que des espèces très-dangereuses et de petite taille qui vien-

nent de l'Inde. Les mieux connues sont le Zig-zag, *Scytalus bisonatus* de Daudin, qui n'a guère que dix-huit pouces ou deux pieds de longueur, et que dans son pays natal on appelle Couleuvre minute, dans l'idée où l'on est qu'un homme ne saurait survivre plus d'une minute à sa morsure. Le Piscivore (*Encycl. méth.*, pl. 36, fig. 1 d'après Catesby), avec quelques autres Serpens américains plus grands et dépourvus de grelots, qu'on avait néanmoins rapportés au genre Crotale, puis à celui qui nous occupe, ne sauraient rentrer dans l'un ni dans l'autre, puisqu'il est évident, aux figures qu'on en a données, que ces animaux n'ont pas de crochets venimeux, mais une simple denture de Couleuvre.

84. Les plaques *sont doubles, seulement sous l'extrémité de la queue* dans le genre Acanthophis 85, elles le sont *sous toute l'étendue de cette partie terminale* chez les Vipères 86.

85. Genre XLVII. — Acanthophis, *Acanthophis.*

Il n'y a de plaques doubles dans ce genre

que sous l'extrémité de la queue, dont l'extrémité finit en un aiguillon très-pointu. La tête n'a de grandes plaques qu'en avant, et l'on n'y voit point de fossettes derrière les narines; l'occiput, renflé sur les côtés, est recouvert d'écailles semblables à celles du dos. On n'en connaît encore que deux espèces, le Cérastin, *Boa palpebrosa* de Schneider, dont la patrie est inconnue, et l'Acanthophis de Brown, trouvée à la Nouvelle-Hollande, et qui n'a guère que huit pouces de long.

86. Genre XLVIII. — Vipère, *Vipera.*

Quant aux formes extérieures, à la disposition des écailles, à la forme des plaques transversales entières sous le corps, et des plaques doubles sous toute l'étendue de la queue, les Serpens de ce genre sont absolument semblables aux Couleuvres, mais leurs crochets isolés et mobiles les en distinguent suffisamment. Pour mieux faire sentir ce caractère, nous avons fait représenter (*Icon.*, pl. 40, fig. 1) la bouche ouverte de la Vipère commune, et nous avons ajouté sur la même planche (fig. 2) le sque-

lette du même animal, qui donnera une idée de celui de tous les vrais Serpens. On connaît plus de trente espèces bien constatées de Vipères, qui sont réparties dans les six sous-genres suivans.

* Trigonocéphale, *Trigonocephalus*. On y voit des fossettes derrière les narines comme chez les Serpens à sonnettes, que les Trigonocéphales égalent par la force de leur venin. La queue est terminée comme chez les Acanthophis par un petit aiguillon corné. L'occiput est fort élargi. Il y a de ces animaux qui ont la tête couverte d'écailles semblables à celles du dos; telle est la Vipère à tête triangulaire de Lacépède (*Serp.*, t. II, pl. 5, fig. 2). Dans le plus grand nombre des espèces, cette partie est couverte de granules qui la font paraître chagrinée. Parmi les plus dangereuses, nous citerons la Vipère fer de lance de M. de Lacépède (*Serp.*, t. II, pl. 5, fig. 1), qui atteint jusqu'à six pieds de longueur, dont la couleur est jaunâtre, qui cause la plus grande terreur dans les Antilles où elle est assez commune, et dont M. Moreau de Jonnès s'est presqu'autant occupé que de la fièvre jaune

ou des tremblemens de terre mentionnés par les journaux américains.

** Plature, *Platurus*. C'est M. Latreille qui distingua les Platures du reste des Vipères, par l'aplatissement de la queue qui les rapproche des Palamides (n° 77, sous-genre**). Ce sont comme les Hydres des Serpens aquatiques ; l'espèce la mieux connue, qui n'a guère que deux pieds de long, est marine, se trouve dans les Indes, où elle se fait remarquer par les zones transversales de blanc et de noir dont son corps est orné. C'est le *Coluber laticauda* L., *Hydrus colubrinus* de Schneider (*Icon.*, pl. 37).

*** Naia, *Naja*. C'est Laurenti qui distingua les Serpens de ce sous-genre du reste des Vipères. Ils sont caractérisés par les grandes plaques de leur tête, et surtout par l'élargissement de leur cou, élargissement qui présente quelque analogie avec le mécanisme du vol chez les Dragons (n° 29), puisqu'il provient du redressement des côtes qui sont mobiles et soulèvent la peau en cet endroit. Cet élargissement, qui augmente d'autant plus que l'animal est en colère, lui donne un aspect très-remarquable. Deux espèces

constatées de ce sous-genre méritent l'attention du lecteur.

Le Naïa ou Naja, proprement dit *Vipera Naja* (*Iconog.*, pl. 38), Serpent à lunettes de l'*Encyclopédie*, pl. 17, fig. 31, est de l'Inde, où sa longueur commune est de trois à quatre pieds, dont la queue fait environ le sixième. Cet animal varie par ses couleurs, qui, sans être très-diversifiées, ne sont pas sans éclat. Le brillant de sa robe, la singulière expansion de la peau de son cou, dans lequel la tête peut se cacher, et le danger de sa morsure lui ont valu une grande célébrité; il a eu et possède encore des temples avec des prêtres attachés à son culte; on lui adresse des prières et des offrandes. Que n'ont pas adoré les pauvres humains! Ailleurs, au contraire, on méprise, on poursuit le Naja, comme s'il était de la destinée de toute sorte de divinités d'être encensées par les uns et bafouées par les autres. Les bateleurs le dressent après lui avoir arraché les crochets, ou en avoir bouché les conduits avec de la cire, à faire certains mouvemens d'oscillation que les oisifs attroupés appellent

une danse. Rien n'est plus commun que de rencontrer cette sorte de spectacle dans les rues des moindres villes de l'Inde. Une tache brune en forme de lunettes sur l'élargissement du cou, mérita au Naja l'un des noms vulgaires sous lequel on le désigne; les Portugais l'appellent *Cobra,* et le regardent comme l'animal le plus à craindre des possessions qu'ils avaient conquises en Asie. La racine d'*Ophioriza Mongos* passe pour être un spécifique contre la morsure de cette Vipère.

L'Haje, *Vipera Haje* de M. Geoffroy de Saint-Hilaire, qui la fit représenter dans le bel ouvrage de l'*Expédition d'Égypte* (pl. 7), vient deux fois plus grande que le Naja, mais le renflement de son cou est moins considérable. Cette espèce, qui se trouve fréquemment dans les déserts de l'Egypte, est positivement celle que les anciens appelaient l'*Aspic,* et que la Cléopâtre, maîtresse de Marc-Antoine, employa pour terminer ses royales débauches. De temps immémorial, des jongleurs ont employé l'Haje sur les bords du Nil, comme on fait du Serpent à lunettes sur les bords du Gange; ils leur apprennent à exé-

cuter divers petits tours de passe-passe, dont le plus antiquement en usage est ce qu'on nomme le *changement en verges.* Il suffit, pour opérer ce prétendu miracle, de presser adroitement la nuque de la Vipère avec le doigt; celle-ci se roidit aussitôt, et demeure immobile comme un bâton; de là ce prestige à l'aide duquel les magiciens de Pharaon changeaient leurs verges en Serpens et des Serpens en verges aux yeux de Moïse, qui, tenant sa mission d'un Dieu bien autrement puissant que celui des bateleurs avec lesquels on le mettait aux prises, fit manger leurs Hajes par les siennes. L'habitude qu'a le Serpent qui nous occupe, de se dresser quand on s'en approche, avait fait croire aux Égyptiens qu'il gardait les champs, et l'on en fit l'emblême d'une divinité protectrice; aussi l'a-t-on sculpté sur le portail de tous les temples: l'on en voit ordinairement aux deux côtés d'un globe.

**** Élaps, *Élaps.* Ces Vipères ont de grandes plaques sur la tête, mais elles ne peuvent, en relevant leurs côtes, produire de dilatation à leur cou; leurs mâchoires sont d'ailleurs beaucoup moins extensibles que

dans les autres Serpens venimeux, et leur tête étant toute d'une venue avec le corps, elles présententquelque rapport de physionomie avec les Rouleaux (n° 70) et les Amphisbènes (n° 56). Entre les six ou huit espèces, toutes exotiques, qui forment ce sous-genre, nous citerons comme la plus connue, parce qu'elle est assez répandue dans les collections, le Lemnisque (*Encycl. méth.*, pl. 24, fig. 49), *Coluber lemniscatus* L., qui vient de la Guyane. C'est un petit Serpent de six à dix pouces de long, d'un pied tout au plus, qui est marqué d'anneaux noirs rapprochés trois par trois sur un fond blanc. Les diverses espèces d'Élaps ont à peu près toutes la même robe. On les redoute beaucoup.

***** Vipères proprement dites, *Vipera*, où la tête est couverte d'écailles granulées. On en compte jusqu'à six espèces en Europe très-distinctes selon nous, et dont la plus digne d'attention est la suivante :

La Vipère commune, *Coluber Berus* L. (*Encycl. méth.*, pl. 7, fig. 3), que nous avons fait représenter par-dessous pour en bien exposer les caractères (*Icon.*, pl. 39). Sa couleur est d'un brun cendré sur le dos, avec une

ligne noire, non interrompue, en zig-zag, qui y règne longitudinalement d'un bout à l'autre, et deux rangées de taches noires de chaque côté ; le dessous est ardoisé. On la rencontre assez fréquemment aux environs de Paris, particulièrement dans la forêt de Montmorency. Elle fuit les plaines et les marais, et leur préfère les lieux rocailleux et boisés. On ne la rencontre guère qu'au printemps, et jusque vers l'heure où le soleil prend le plus de force, la chaleur lui faisant regagner les trous sombres où elle se blottit ordinairement. Les Vipères font la guerre aux Souris, aux Lézards et aux Crapauds, mais n'en détruisent guère, parce qu'un de ces animaux avalés leur suffit pour une digestion d'un mois ; il est probable que chaque Vipère ne fait que trois ou quatre repas de ce genre tout au plus dans l'année, ce qui n'empêche point ces animaux de devenir très-gras. Il leur faut sept ans pour acquérir leur plus grande taille, qui est de dix-huit pouces à deux pieds. Ils deviennent de plus en plus rares, parce qu'on leur donne la chasse pour en approvisionner les pharmacies, qui ne laissent pas que d'en

consommer encore beaucoup pour faire des bouillons ordonnés par les vieux médecins que n'ont encore pu parvenir à corriger les profondes plaisanteries de Molière. Le venin des Vipères a été le sujet des observations de plusieurs physiciens, entre autres de Fontana, qui a prouvé qu'il n'était pas mortel pour l'Homme; mais il tue un Moineau en cinq minutes, un Pigeon en huit, une Poule en dix ; un Chat y résiste quelquefois, et un Mouton très-souvent. Il ne tue point la Vipère elle-même, non-plus que les autres Serpens. Il agit en coagulant le sang. L'alcali volatil, appliqué sur-le-champ après la succion, est le meilleur remède. M. Benjamin Gauchi a prétendu, dans le trentième numéro de la Bibliothèque des propriétaires ruraux, qu'un chien ayant été mordu par une Vipère, n'est plus susceptible, après sa guérison, de devenir enragé. Ce fait, s'il se confirme, sera, selon nous, une découverte de la plus haute importance ; on ne saurait trop engager les naturalistes et les médecins à la constater.

L'Aspic, *Vipera Aspis* L., diffère de l'espèce précédente en ce qu'il n'y a point de ban-

de non interrompue et en zig-zag le long du dos, mais quatre séries de taches noires alternatives ; les taches des flancs sont à peine distinctes ou n'existent pas. C'est la Vipère qui s'était multipliée, il y a quelques années, dans la forêt de Fontainebleau, en assez grande quantité pour que les habitans du canton en eussent pris l'alarme. « Il est remarquable, dit fort judicieusement M. Bosc, que les deux seules forêts de nos environs qui n'ont jamais été défrichées possèdent chacune exclusivement leurs Vipères, savoir : celle de Montmorency la première, celle de Fontainebleau la seconde. »

Le Chercéa, qui est d'un gris verdâtre, avec un trait noirâtre derrière les yeux, une bande brune et des taches arrondies sur le bord le long du dos, et qui n'outre-passe guère un pied de largeur; l'Ammodyte ou Vipère d'Illyrie, qui porte au bout du museau une sorte de petit prolongement écailleux comme les tentacules de l'Erpéton (n° 67); le Prester, qui est tout noir en dessus, avec le dessous et le bord des mâchoires blancs, et qu'on trouve surtout vers le nord; l'Ocellée enfin, que M. de Lacépède prenait à tort

pour l'Aspic, dont la taille est plus forte, atteignant à trois pieds, avec des taches obscures environnées d'un cercle plus noir, répandues sur un fond gris-roussâtre, sont les autres espèces dont nous avons bien vérifié les caractères en divers points de la France, et que nous ne croyons pas devoir être considérées comme de simples variétés. L'Espagne, l'Italie, la Suisse et la Grèce avec ses îles, ont encore quelques autres Vipères. Parmi les espèces exotiques on ne doit point négliger de faire connaître les suivantes :

Le Céraste (*Icon.*, pl. 41), *Vipera Cerastes*, le Serpent cornu de l'*Encyclopédie méthodique* (pl. 35, fig. 1), qu'il ne faut point confondre avec le *Cérate* du même ouvrage (pl. 8, fig. 6), qui est un Serpent imaginaire, représenté d'après Hasselquist, et dans la tête duquel on avait implanté deux ongles d'oiseau. Le vrai Céraste est un Serpent très-dangereux des déserts de l'Afrique septentrionale, que les charlatans montrent dans les villes d'Égypte ou du Levant, de même que l'Haje; sa couleur est blanchâtre, ses écailles sont lâches, avec une carène au milieu, et paraissent comme hérissées; sa lon-

gueur est d'environ deux pieds, sa tête est triangulaire et fort aplatie; ce qui singularise cette partie sont deux cornes pointues et fort dures, longues d'une à deux lignes, et qui s'élèvent au-dessus de l'œil de chaque côté.

****** Hémachate, *Hæmachates.* Les Vipères de ce sous-genre ne diffèrent de celles du précédent que par leur tête, qui est couverte de plaques et non d'écailles granuleuses ou semblables à celles du reste du dessus du corps. Nous n'en connaissons encore que deux espèces, l'une longue d'un pied environ, rougeâtre, et venant de Perse; c'est proprement le *Coluber Hæmachates* de Gmelin; l'autre, toute noire, a été très-bien figurée dans la physique sacrée de ce théologien naturaliste Scheuchzer, qui prenait une Salamandre fossile pour un parent de Noé.

87. Famille des LEIODERMES, ou Serpens nus, à peau dépourvue d'écailles.

Elle se compose de Reptiles très-extraordinaires par les rapports qu'ils présentent avec l'ordre des Batraciens; l'oreillette du

cœur n'y est pas divisée assez profondément pour être regardée comme double; les deux poumons sont encore fort petits. Ces Reptiles pondent des œufs à écorce demi-membraneuse, et réunis en longue chaîne; leur oreille n'a pour tout osselet qu'une petite plaque sous la fenêtre ovale; la colonne dorsale est ici, aux grandes apophyses près, et quant à la forme du corps des vertèbres, pareille à celles des Poissons. Le squelette de la tête, que nous avons fait représenter (*Icon.*, pl. 43, fig. 2) pour montrer sa ressemblance avec celle des Grenouilles, ne présente plus en dessus qu'un bouclier osseux continu. Les dents maxillaires et palatines, aiguës et recourbées en arrière, ressemblent toujours à celles des Vrais Serpens, mais la mâchoire inférieure n'a pas de pédicule mobile, et la gueule ne peut se dilater. Un seul genre compose la famille des Léiodermes.

Genre XLIX. — Coecilie, *Cœcilia.*

S'il est jamais prouvé que les animaux de ce genre éprouvent quelques métamorphoses, ils devront passer dans un ordre différent, et

aller grossir celui des Batraciens à côté des Tritons. Leurs caractères connus consistent dans un corps à peu près cylindrique, dont la peau, dépourvue d'écailles, est parsemée de glandules plus ou moins distinctes, destinées à laisser transsuder une humeur visqueuse analogue à celle dont se recouvrent les Limaces et les Anguilles; les côtés sont transversalement plissés, la tête déprimée, l'anus rond, à peu près terminal, de sorte qu'il n'a point de queue, à proprement parler. Les côtes sont beaucoup trop courtes pour entourer le tronc; la bouche est peu fendue, et les yeux, à peine visibles, se cachent presque sous la peau. Le nom de Cœcilie est celui que l'antiquité donnait aux Orvets, encore aujourd'hui appelés vulgairement *aveugles*, dans l'idée où l'on était que ces animaux n'y voyaient pas. Ce nom est ici moins mal appliqué. Les espèces du genre qui nous occupe sont fort innocentes : elles vivent d'insectes.

Le Visqueux (*Encycl. méth.*, pl. 34, fig. 2. *Icon.*, pl. 43, fig. 1), *Cœcilia gelatinosa* L., qui n'est pas plus gros que le petit doigt; le Lombric (*Encycl.*, pl. 30, fig. 3), *Cœcilia*

lombricoïdes de Daudin, *gracilis* de Schaw, long de deux pieds sur quatre lignes de diamètre; l'Ibiare (*Encycl.*, pl. 34, fig. 1), *Cœcilia tentaculata* L., le plus gros de tous, mais qui, n'ayant qu'un pied de long, a, comme un Poisson du genre Squale, la bouche fendue en dessous, et le *Cœcilia albiventris* de Daudin, sont les quatre espèces bien connues de ce genre, qui toutes sont exclusivement américaines, particulièrement communes à la Guyane, et dont aucune ne s'est jamais trouvée à Ceylan, comme le dit Seba.

88. Quand *le cœur a une seule oreillette*, des *branchies persistent durant toute la vie* chez les PNEUMOBRANCHES, qui ne paraissent point éprouver de métamorphoses 89, ou ces *branchies disparaissent* quand la larve appelée Tétard passe à l'état adulte dans les BATRACIENS 92.

89. ORDRE QUATRIÈME.

DES PNEUMOBRANCHES.

Cet ordre ne contient qu'une seule famille composée des deux genres Sirène XLIX et

Protée L. C'est celui que Linné appelait *Amphibia Meantes* (*voy.* p. 7), qui se composait pour lui du seul genre Sirène, qu'il supprima plus tard, et que M. Latreille rétablit sous le nom que nous lui conservons ici (*voy.* p. 16). Il forme un passage si naturel des Batraciens aux Poissons par les Urodèles et les Murènes, que les animaux dont il est formé pourraient presque indifféremment être placés dans les deux classes; ce qui ne justifie cependant pas l'erreur du compilateur Gmelin, pour lequel la Sirène rentrait dans le même genre que l'Anguille. Ce n'est que vers le milieu ou la fin du dernier siècle que les Reptiles qui vont nous occuper furent connus. Comme ils ont les plus grands rapports d'aspect, et même anatomiquement avec les jeunes Tritons, on les prit d'abord pour des larves ou Tétards de quelque grande espèce de tels animaux. M. Cuvier, dans un mémoire lu à l'Institut en 1807, démontra l'erreur : ce sont des animaux fort intéressans, en ce qu'ils sont des exemples frappans d'un degré de développement fœtal où la nature ayant élevé des êtres qui paraissaient devoir

se compléter en Urodèles, s'est arrêtée et a laissé l'Urodèle à demi ou aux trois quarts constituée, parce qu'avant qu'elle fût à son dernier terme, les conditions d'existence permanente étant atteintes, un travail poussé plus loin devenait superflu. Les Pneumobranches respirent, non-seulement par des poumons, mais encore par des branchies extérieures situées aux deux côtés du cou, et ne perdent jamais ces organes; ils ne paraissent conséquemment être sujets à aucune métamorphose, comme le sont les vrais Batraciens, dont ils ont au reste la peau nue sans écaille avec beaucoup des traits organiques. Tous vivent dans les eaux douces et paraissent être innocens, taciturnes et lucifuges; ils se nourrissent de substances animales.

Il y a *deux pattes seulement* dans le genre Sirène 90, et *quatre* dans le genre Protée 91.

90. Genre L. — Sirène, *Siren.*

Qui a été appelé *Amphiuma* par quelques-uns, quand on lui avait déjà donné un nom qui nous semble être assez heureux. Ses caractères sont trois houppes branchiales li-

bres de chaque côté, sans opercules ; deux pieds de devant divisés en doigts, qui diffèrent par le nombre selon les espèces; ni pieds de derrière, ni bassin ; mâchoire inférieure armée de dents tout autour, avec plusieurs autres rangées de dents aux deux côtés du palais ; le corps est en forme d'Anguille aminci en queue ; l'œil est fort petit. Le squelette présente, surtout quant aux vertèbres, la plus grande analogie avec celui des Poissons. Il n'a que huit paires de côtes ; on en connaît maintenant trois espèces qui sont toutes de l'Amérique septentrionale.

La Sirène lacertine, *Siren lacertina* L.(*Icon.*, pl. 44), *Murena Siren* de Gmelin. Le docteur Garden la fit connaître en 1766, et en envoya le premier des individus à Linné, ainsi qu'à Ellis ; ce dernier en donna une bonne figure dans le tome 56 des Transactions philosophiques de Londres. Cet animal a cinq doigts à chaque main, acquiert jusqu'à trois pieds de long et a quelque chose des allures d'une Lamproie, avec une tête de Reptile ; sa couleur est noirâtre ; on le trouve dans les marais de la Caroline, où se cultive le

Riz ; il s'y nourrit de Mollusques, d'Insectes et de Lombrics.

La seconde espèce est cylindrique, avec la queue comprimée et un peu tranchante en dessus, la tête déprimée, les yeux latéraux, sans paupière, et deux doigts en forme de tentacule seulement à chaque pied. Sa couleur est grisâtre ; elle a de dix pouces à deux pieds de long ; on la trouve dans les étangs de la Floride, de la Géorgie et des environs de la Nouvelle-Orléans. Elle peut vivre quelque temps à terre, et les nègres, qui l'appellent Serpent Congo, la redoutent comme venimeuse, mais mal à propos.

La troisième espèce, qui vient d'être récemment apportée de la Nouvelle-Orléans, est plus petite, et se distingue des précédentes par trois doigts à chaque patte.

91. Genre LI. — Protée, *Proteus*.

Laurenti fut le créateur de ce genre, dont une seule espèce existe en Europe, espèce qu'à ses formes extérieures, on prit d'abord pour la larve de quelque grand Triton, encore inconnu. Ses caractères sont ;

corps alongé avec une queue comprimée en nageoire; quatre pattes d'égale longueur, sans ongles aux doigts; des branchies et des poumons existant ensemble à l'âge adulte.

Une grande espèce de Protée fut au nombre des Reptiles de la première création, ou du moins de l'époque où remonte la formation des Schistes calcaires d'OEningen, si abondans en fossiles et en empreintes rares; ce sont ses restes, qui furent pris par Scheuchzer pour ceux d'un Anthropolithe, ainsi que nous l'avons dit précédemment (p. 54). Nous avons cru devoir faire représenter se qu'on connaît de son squelette (*Icon.*, pl. 46, fig. 1), avec la tête d'une Salamandre (fig. 2), pour montrer quels rapports existaient entre deux genres dont les parties osseuses ne différaient guère que par la taille. Le Reptile d'OEningen, qu'on pourrait appeler *Proteus Scheuchzerii*, ne devait pas avoir moins de cinq pieds de long. Parmi les espèces maintenant vivantes la suivante mérite surtout notre attention:

L'Anguillard, *Proteus Anguinus* Laurent. Il n'a encore été trouvé que dans les eaux des lacs souterrains de la Carniole et de

l'Autriche, qui, débordant de temps à autre par l'orifice de leurs cavernes, en entraînent toujours quelques-uns au dehors. Nous en avons vu, au cabinet de Vienne, de vivans, conservés au fond d'un grand réservoir obscur et toujours plein d'eau pure : ils y conservaient leurs habitudes dans l'obscurité profonde où on les tenait, se cachant sous les pierres quand la lumière venait à pénétrer dans leur retraite. Ils ne mangeaient pas, et pourtant ils se portaient à merveille; leur forme était celle des Salamandres aquatiques, mais encore plus alongées et plus menues : leur museau ressemblait à celui d'une Anguille; la peau lisse et nue rappelait au tact l'idée de celle d'une Lamproie, elle était d'un blanc rosé, marquée d'une multitude de très-petites mouchetures plus foncées : c'est pour n'en avoir vu que dans l'esprit-de-vin qu'on a dit quelque part que la couleur de l'animal était blanchâtre. Cette couleur rose de toute la surface devenait bien plus vive au jour, principalement sur les houppes branchiales, qui s'injectaient aussitôt d'un sang vivement porté à la peau, de sorte que si l'on eût tenu les Protées ex-

posés trop long-temps à une lumière vive, ils fussent morts : l'œil avait disparu entièrement sous la peau dans les adultes, et il ne se manifestait plus à l'extérieur que par une tache bleuâtre vers l'endroit où il brille chez les autres Batraciens; dans les jeunes, au contraire, on les distinguait beaucoup mieux, et les petits qui venaient à peine de naître, ou qu'on avait extraits un peu avant leur sortie du corps d'une mère en dissection, avaient ces parties très-grosses en proportion du reste de la tête. L'utilité des yeux cesse donc avec l'âge dans ces animaux, et l'extrême sensibilité de toute la surface du corps, sur laquelle agissent si puissamment les rayons du jour, y peut sans doute suppléer. De là cet *habitat* souterrain et nocturne d'un animal, qu'à cause de sa singularité nous avons fait représenter dans notre planche 45.

On a fait récemment connaître une seconde espèce de Protée, de la Nouvelle-Jersey, qui a la queue comme une nageoire; M. de Lacépède en avait décrit une troisième dans les Annales du Muséum, sous le nom de Tétradactyle (t. x, pl. 17), où la queue en spatule forme le tiers de la longueur

de l'animal. S'il est vrai, comme on l'a récemment assuré, que l'Axollot du Mexique ne perde jamais ses branchies, il faudra le placer dans le genre qui vient de nous occuper. Cet animal était regardé comme une Salamandre aquatique, longue de huit à dix pouces et tachetée de noir, sur laquelle on trouve une savante dissertation de M. Cuvier dans un recueil d'observations zoologiques auxquelles M. de Humboldt a mis son nom; il n'a encore été observé que dans les eaux du lac au milieu duquel s'élève l'ancienne capitale de Montesuma.

92. ORDRE CINQUIÈME.

DES BATRACIENS.

Les animaux de cet ordre, qui mériterait peut-être qu'on l'érigeât en classe, forment le premier degré du passage des Reptiles aux Poissons, passage dont l'ordre précédent est comme le second degré, puisque les Batraciens ne sont quasi-poissons que dans leur jeune âge, tandis que les Pneumobranches le sont durant toute leur vie. Ils diffèrent exté-

rieurement des Serpens par la présence de membres, et de tous les autres Reptiles par la nudité de leur peau, qui n'est recouverte ni d'écailles, ni de carapace; la plupart sont dépourvus d'ongles. Il n'existe point chez eux d'accouplement complet; la femelle produit des œufs ordinairement réunis en masses glaireuses ou en longs cordons, dans l'accouchement desquels le mâle l'assiste par divers procédés, et que celui-ci arrose de sa liqueur fécondante à mesure qu'ils sont émis. Ces œufs, environnés d'une substance albumineuse destinée à la nourriture des petits, sont toujours déposés dans l'eau. Le principal caractère des Batraciens consiste dans les métamorphoses qu'ils subissent, et qui ne sont pas moins frappantes que celles de la Chenille qui devient Papillon. En effet, au sortir de l'œuf le Batracien, vulgairement nommé Tétard, n'est en aucune manière ce qu'il doit devenir un jour; l'absence d'un squelette osseux, qui ne se développera que fort tard, le réduit d'abord à une condition voisine de celle des invertébrés les plus mollasses, pour passer en quelque sorte à celle des Chondroptérygiens, et puis

à celle des vrais Poissons ou Poissons à arêtes, avant que de posséder une charpente osseuse, qui ne se complète jamais, et dont beaucoup de parties demeurent toujours cartilagineuses. Dans ce premier état du Tétard, il n'existe point de pattes, même rudimentaires; le corps est plus ou moins ovoïde-alongé, et il se termine par une longue queue en nageoire. Des branchies seules y sont les organes respiratoires, elles sont supportées aux deux côtés du cou par des arceaux cartilagineux, attenant à l'os hyoïde. Il n'y a pas jusqu'au mode digestif qui ne doive changer; il est constitué comme celui des Herbivores dans le Tétard, il deviendra propre à une nourriture animale dans l'adulte; les branchies externes disparaîtront; un cœur deviendra le centre d'une circulation dont les poumons seront le mobile, et quatre pattes venant à pousser, le Tétard aquatique pourra devenir un quadrupède, uniquement terrestre en beaucoup de cas. La queue des Batraciens, qui persiste ou qui tombe, sert de caractère pour diviser l'ordre en deux familles très-naturelles.

Quand la *queue persiste*, ce sont les Uro-

DÈLES 93; quand *la queue tombe* ce sont les ANOURES 96.

93. Famille des URODÈLES, contenant les genres Triton LI et Salamandre LII.

Ce n'est pas seulement par la présence de la queue, dit avec raison le savant Duméril, que les Batraciens urodèles diffèrent des autres; ils se conviennent par beaucoup de rapports qu'on n'observe point dans les Anoures. Chez tous la peau est très-adhérente, les quatre pattes y sont courtes, égales, et situées latéralement, de sorte qu'elles ne peuvent en aucun cas faciliter le saut, ni même beaucoup la marche; aussi tous les Urodèles réduits à cette allure, quand ils se trouvent sur la terre, ont la démarche la plus gauche, et n'avancent qu'en se tortillant de côté et d'autre, d'une façon lourde et disgracieuse. L'oreille y est entièrement cachée sous les chairs, sans aucun tympan, mais seulement avec une petite plaque cartilagineuse sur la fenêtre ovale. Le squelette a de petits rudimens de côtes, mais pas de sternum; il y a quatre doigts aux mains, et cinq aux pieds; les membres antérieurs se développent les

premiers, ce qui, donnant aux jeunes Tritons la figure de la Sirène lacertine en petit, avait donné lieu à la conjecture que cette Sirène n'était que le Tétard d'un grand Triton; les doigts aussi poussent les uns après les autres, et quand on coupe ces parties ou les pattes mêmes, elles repoussent. Nous avons vu dans une Salamandre à qui nous avions amputé un bras ras du corps, ce bras repousser double, mais un seul moignon produisit des doigts; la tête même de ces animaux peut être séparée, et la cicatrice se formera sans qu'ils cessent de vivre.

Essentiellement aquatiques dans leur premier état, les Urodèles, comme les Pneumobranches, respirent par trois houppes branchiales flottantes de chaque côté du cou, où elles sont suspendues à des arceaux cartilagineux; elles finissent par s'oblitérer et disparaître; alors les pattes étant poussées, la métamorphose est complète. Dans les individus que l'hiver surprend avant que les branchies aient disparu, ces branchies persistent jusqu'à l'année suivante, sans que les individus cessent de grandir et de se développer, de sorte qu'ils demeurent de vérita-

bles Pneumobranches plus long-temps que les autres. Ceux qui ne sont pas totalement muets, font entendre une petite voix venant de ce que l'air, chassé par les poumons, en sort par une sorte de vomissement. Il n'y a pas d'accouplement complet, mais les œufs n'en sont pas moins fécondés dans le corps de la femelle, où il paraît que s'introduit la laitance du mâle, absorbée qu'elle est par les organes générateurs très-gonflés vers l'époque voisine de la ponte. Dans quelques espèces ces œufs éclosent dans le corps même de la mère. Quelques Urodèles vivent toujours dans l'eau ; d'autres se traînent sur la terre, mais toujours dans les lieux humides les plus obscurs.

Les Batraciens de la famille qui nous occupe ont *la queue comprimée en manière de nageoire* dans le genre Triton 94, ou *la queue est cylindracée et non en nageoire* chez les Salamandres 95.

94. Genre LII. — Triton, *Triton.*

Ce sont les Salamandres d'eau de la plupart des erpétologistes, que Laurenti sépara

le premier du genre Salamandre, où ils ne pouvaient raisonnablement demeurer. Habitans de l'eau en tout temps, ils recherchent la plus paisible et s'enfoncent dans la vase durant la mauvaise saison; ils vivent de larves d'Insectes, de Vermisseaux et de Mollusques. Goulus, ils se prennent facilement à l'hameçon. Ils nagent en remuant la queue sinueusement de droite à gauche, aiment à venir respirer à la surface, et, demeurant ensuite immobiles obliquement placés, ils se laissent descendre au fond par leur propre poids, pour remonter peu après et renouveler le même exercice tant qu'on ne les trouble pas. Enveloppés par la glace ils ne périssent point. Leurs œufs, disposés en longs chapelets, éclosent au commencement de l'été, au bout de quinze jours. Changeant de couleur et même assez sensiblement de forme selon leur âge et les sexes, les espèces y sont difficiles à déterminer; cependant on en reconnaît plusieurs en Europe, qu'on a eu tort de ne regarder que comme des variétés. La plus commune aux environs de Paris est la Queue plate (*Encycl.*, pl, 11, fig. 4), ou la Salamandre à crêtes de La-

treille, Triton parisien des anciens Mémoires de l'Académie des sciences (*Icon.*, pl. 47, fig. 1, le mâle, fig. 2, la femelle). Elle atteint jusqu'à cinq pouces de longueur. Parmi les espèces exotiques, on remarque la Gigantesque, *Salamandra gigantea* de Barton, qui atteint jusqu'à dix-huit pouces, et dont la couleur est d'un bleu noirâtre. Elle habite les rivières et les grands lacs de l'intérieur aux États-Unis d'Amérique.

95. Genre LIII. — Salamandre, *Salamandra.*

Les Reptiles de ce genre n'approchent guère des eaux que pour y déposer leurs œufs ou les Têtards éclos dans leur corps, et ces Têtards n'y demeurent que le temps nécessaire pour que les branchies s'y oblitèrent et que les pattes leur poussent, ce qui s'effectue en très-peu de temps. Dans le premier âge, ces Têtards ont leur queue un peu comprimée, mais il n'y règne jamais de membrane en nageoire tout autour. Il n'y a point d'ongles aux doigts, et des pustules à peu près semblables à celles des Crapauds,

s'y distinguent derrière les yeux qui sont saillans. Les mâchoires sont armées de dents nombreuses, et il y en a deux rangées au palais. Ce sont des bêtes lourdes, hideuses à voir, dont la démarche a quelque chose d'ignoble, mais qui ne sont point venimeuses comme on le croit dans le vulgaire, et comme le raconte Pline, dont la crédulité admit les contes populaires les plus absurdes, débités de son temps par le bas peuple romain. Il suinte de toutes les parties de leur surface une humeur blanchâtre, gluante, d'une odeur forte et d'un goût très-âcre, dit-on, ce qui n'empêche pas les Oiseaux de proie de les dévorer quand ils les surprennent. Cette humeur transpire surtout en abondance par les pustules de la peau, quand on tourmente la Salamandre et qu'on l'expose sur des charbons ardens, qu'elle cherche à écarter par toutes les contorsions dont elle est capable, et de la brulûre desquels on la voit se garantir d'abord; de là, l'opinion reçue de toute antiquité, que les Salamandres vivaient non-seulement dans l'eau ou dans la terre, mais encore dans le feu. Elles étaient les Reptiles des fleuves

enflammmés de l'enfer. Ce préjugé date du temps d'Aristote et n'en est pas plus raisonnable. Nous avons bien certainement reconnu quatre espèces en Europe, encore que des auteurs, qui paraissent n'avoir jamais vu que la grande Salamandre terrestre, paraissent décidés à lui rapporter comme variétés, toutes celles qu'il sera possible de découvrir. Ces espèces sont les suivantes :

La grande Salamandre terrestre, *Salamandra maculosa* de Laurenti (*Icon.*, pl. 48), *Lacerta Salamandra* L., *Salamandra terrestris Encycl.*, pl. 11, fig. 3. Elle est presque cylindrique et épaisse, longue de six à huit pouces, à doigts aplatis, à bouche spacieuse très-fendue, d'un beau noir, sombre en dessus, avec de grandes taches irrégulières du plus beau jaune çà et là. On la trouve dans les bois obscurs, dans les recoins des caves humides, sous les grosses pierres et les racines au bord des fontaines et des fosses.

La Salamandre noire, *Salamandra atra* Laurenti, de moitié plus petite que la grande Salamandre terrestre, est noirâtre et sans taches; c'est la Salamandre livide des Alpes men-

tionnée par Gesner : nous l'avons observée très-fréquemment en Allemagne et même en France ; elle se trouve dans les mêmes endroits que la précédente et que la variée.

La Salamandre funèbre, *Salamandra funebris*. Un peu plus courte que la première espèce et proportionnellement plus épaissie, avec sa queue plus grêle, quoique terminée de la même manière, celle-ci est d'un brun foncé, uniforme sur le dos; cette couleur s'affaiblit sur les côtés pour devenir d'un gris sale sous le ventre, avec quelques points noirâtres épars sur les flancs. Nous avons rencontré cette espèce dans les parties découvertes et les plus chaudes de l'Andalousie, au voisinage de mares dans lesquelles nous n'en vîmes point, mais sur les bords desquelles sans doute elles se tenaient cachées durant le jour. Sortant la nuit de leur asile, elles venaient se faire écraser stupidement par douzaines en s'approchant du feu de nos bivouacs, qui les attirait, et dans lequel on eût dit qu'elles seraient bêtement entrées, quand nos gens ne se seraient pas divertis à les y pousser; elles y résistaient quelques instans ; ce qui ne manqua point

d'accréditer parmi quelques chasseurs espagnols qui se trouvaient sous nos ordres, la réputation d'incombustibilité de ces sortes d'animaux, quoique pourtant ils ne tardassent guère à se brûler.

La Salamandre variée, *Salamandra variegata.* Celle-ci est assez commune aux environs de Bordeaux ; plus petite que la première espèce, plus grande que la seconde, moins lourde que les trois, sa queue conserve tant soit peu de compression ; une ligne d'un rouge orangé, plus ou moins vif, règne sur la carène de cette queue et le long du dos ; il y en a quelquefois de semblables sur les côtés ; le ventre est rougeâtre sali, les flancs d'un noir livide ; le dessus de la tête et du dos, d'un vert plus ou moins terne et tout pustuleux. Les paysans la redoutent à tort, et l'appellent Scorpion, parce que, lorsqu'on la surprend, en levant les pierres sous lesquelles elle se tient, elle relève la queue d'une manière qui ressemble à de la menace, comme si la pointe pouvait lui servir de défense.

Parmi les Salamandres exotiques, plusieurs sont de l'Amérique du Nord. Thom-

berg en a décrit une du Japon, assez ressemblante à notre grande espèce commune, mais où les taches du dos sont blanches.

96. Famille des ANOURES, contenant les genres Pipa LIII, Crapaud LIV, Rainette LV, et Grenouille LVI.

Les Anoures ont le corps plus ou moins trapu, aminci postérieurement avec l'anus terminal; quatre pattes inégales, dont les deux premières plus courtes, n'ont que quatre doigts, tandis que les postérieures, disposées pour faciliter le saut plus que la marche, en ont cinq; la peau y est à peine attachée aux muscles et disposée comme une sorte de sac dans lequel semble flotter l'animal; ces Reptiles vivent dans l'eau, sinon en tout temps, du moins au temps du frai, quand les femelles viennent pondre. Parmi les espèces qui n'y font pas leur séjour habituel, il en est qui se tiennent sur la terre dans les lieux sombres, et d'autres qui se plaisent sur les arbres. Seuls dans leur classe, ils font entendre une voix qu'on appelle coassement. Leur tête est aplatie,

leurs yeux sont gros et brillans, la bouche est très-fendue, avec les mâchoires munies de petites dents, excepté dans le genre Pipa (*voy.* n° 98); la langue est molle, ne s'attachant pas au fond du gosier, mais par les bords et se reployant en dedans. Le squelette est entièrement dépourvu de côtes; l'inspiration de l'air ne se fait que par les mouvemens des muscles de la gorge, laquelle, en se dilatant, reçoit de l'air par les narines, et, en se contractant pendant que les narines sont fermées, au moyen de la langue, oblige l'air à pénétrer dans les poumons; l'expiration au contraire s'exécute par les muscles du bas-ventre, de sorte que lorsqu'on ouvre cette partie dans les Anoures vivans, les poumons se dilatent sans pouvoir s'affaisser. Si on les force à tenir la bouche ouverte, ils s'asphyxient promptement, parce qu'ils ne peuvent plus renouveler l'air dans ces poumons.

Les Anoures ont *les pattes de derrière égales au plus au corps, ou moins longues* 97, ou ces pattes *y sont au moins aussi longues que le corps, quand elles ne le sont pas davantage,* 98.

97. Quand les pattes de derrière sont *plus courtes que le corps ou tout au plus égales, il n'y a point de dents dans la bouche*, comme chez les Pipas 98, ou *l'on y distingue des dents* chez les Crapauds 99.

98. Genre LIV. — Pipa, *Pipa*.

Les caractères de ce genre consistent dans l'aplatissement horizontal du corps, dans la forme de la tête qui est triangulaire, dans la privation absolue de langue et de pustules aux parotides. Les pattes postérieures sont plus longues que dans les Crapauds, mais beaucoup moins que dans les Grenouilles et que dans les Reinettes; les doigts sont multifides et libres aux mains, mais réunis par une membrane aux pieds; un énorme larinx y distingue organiquement le mâle. On ne connaît encore qu'une espèce hideuse de ce genre, le *Rana Pipa* de Linné et de Gmelin (*Syst. nat.* XIII, t. 1, p. 1046), le Crapaud pipa de l'*Encyclopédie* (pl. 7, fig. 1), et dont nous avons fait figurer la femelle (*Icon.*, pl. 49). Mme Sibile de Mériau le fit connaître vers le commencement du

siècle dernier. Cet animal est trop répandu dans les collections pour que nous devions nous arrêter à le décrire; il suffit de dire qu'il existe des individus de huit pouces de long, et qu'on les trouve communément à la Guyane, où l'on dit que leur chair est estimée plus délicate encore que celle des Grenouilles. Ils se tiennent dans les lieux sombres, et pénètrent jusque dans les maisons. Leurs habitudes sont celles de nos Crapauds communs d'Europe, à cela près que, lors de la ponte, le mâle, cramponné sur le dos de la femelle, y étend les œufs à mesure que celle-ci les pond et les y féconde en même temps ; la peau de la mère venant alors à se tuméfier, forme autour de ces œufs un alvéole où le Tétard se développe et subit toutes ses métamorphoses. Ce genre très-singulier d'incubation a long-temps occupé les naturalistes et donné lieu aux plus étranges hypothèses.

99. Genre LV. — Crapaud, *Bufo*.

Laurenti avait indiqué la séparation des Crapauds et des Grenouilles, mais M. Cu-

vier ne l'avait admise que comme formant de simples sections, parce que les caractères sur lesquels se fondait le genre dont il est question n'étaient pas très-bien choisis. Ceux que nous adopterons consistent non-seulement dans la dimension des pattes de derrière, qui sont les plus courtes parmi les Anoures, mais dans la langue, qui est plus libre que chez les Grenouilles, ainsi que dans les pustules dont tout le corps est chargé, et dont deux très-considérables, appelées parotides, sont situées sur les côtés du cou derrière les yeux. Ce dernier caractère est le plus décisif; les doigts de la main sont unis, plats et inégaux. Les Crapauds ont d'ailleurs un aspect hideux, avec des couleurs tristes ou mal assorties; leurs allures sont ignobles, tandis que les Grenouilles et les Rainettes sont ordinairement sveltes et parées de teintes agréables. Des mœurs sauvages et abjectes, jointes à une repoussante laideur, semblent justifier l'espèce de réprobation dans laquelle ils vivent cachés. On les regarde comme venimeux; on raconte dans les campagnes une multitude de fables sur la propriété qu'ils ont de jeter les hommes

et les animaux dans la stupéfaction par l'effet de leur regard et de leur souffle. Les misérables faiseurs de dupes qui s'adonnent chez les villageois aux pratiques superstitieuses qualifiées de magie, le font entrer dans leurs conjurations ou dans leurs remèdes. Le Crapaud joue toujours un certain rôle dans les histoires de sorciers, et l'on se rappelle cet infortuné Vannini qui fut brûlé vif par arrêt d'un parlement, parce qu'on avait trouvé chez lui un Crapaud renfermé dans un bocal de verre. Cependant, tout dégoûtans qu'ils sont, ces animaux sont loin d'être aussi malfaisans qu'on le suppose communément; mais ils font suinter de leurs pustules une humeur visqueuse, blanchâtre, fétide et d'une extrême âcreté, qui peut être nuisible dans certains cas. Leur haleine est infecte, et leur urine, lancée dans les yeux, peut y causer une irritation fort douloureuse. Ils se nourrissent de Lombrics, de Chenilles, de Limaces, de petits Coléoptères, de Papillons, et même des Abeilles mortes qui sont rejetées des ruches. A leur tour ils deviennent la proie des Couleuvres, des Brochets et des Anguilles. Parmi les Oiseaux,

les Hérons, les Cigognes et les Buses leur font une chasse cruelle. On prétend que les Loups et les Renards ne les dédaignent pas; nous avons peine à croire qu'aucun Mammifère puisse les manger; il suffit de voir un Chien mordre un Crapaud, et, la gueule enflammée, l'abandonner avec des cris arrachés par la douleur, pour juger que la matière âcre qui suinte des pustules de l'ignoble proie est un moyen de défense certain contre tout être dont les lèvres, la langue et le palais sont les parties destinées aux perceptions du goût, l'un des sens les plus délicats. On connaît une quarantaine d'espèces de Crapauds que, pour faciliter l'étude, on a réparties dans trois sous-genres.

* Ceux dont les doigts des pieds sont totalement libres et dépourvus de membranes comme aux mains. L'Europe en compte quatre espèces : 1° le Calamite, ou Crapaud des joncs (*Encycl.* pl. 4, fig. 6, copiée de Roësel), *Bufo Calamita* Laurenti, *Rana Bufo* β L. Gmel. *Hist. nat.* XIII, t. 1, p. 1047. Si la vivacité et la variété des couleurs pouvaient déguiser la laideur ou l'abjection des formes, on pourrait dire du Calamite qu'il est le plus

beau des Crapauds; il n'a que deux pouces de longueur; il est assez commun dans toutes les parties tempérées de l'Europe. L'humeur qui transsude de sa surface répand une odeur qui tient sensiblement de celle de la poudre à canon. Il s'introduit jusque dans les maisons à la campagne, et se plaît surtout parmi les graminées, dans les pelouses sèches. 2° Le Rayon vert, *Bufo variabilis* (Gmel., *loc. cit.*, p. 1051; Daud., pl. 28, fig. 2), espèce assez commune en Allemagne, moins lourde et moins laide que ses congénères, et qui jouit presque autant que les Caméléons de la faculté de changer de couleur. 3° L'Epineux, *Bufo spinosus*, découvert par Bosc, et l'un des plus gros, puisque son corps atteint jusqu'à cinq pouces de longueur. On ne connaît ni son mode d'accouplement, ni sa ponte, ni son Tétard. Fuyant le jour, il habite ordinairement dans la terre meuble, dont les laboureurs le délogent fréquemment avec leur charrue. Cette espèce a été jusqu'ici fort superficiellement observée. 4° L'Accoucheur, *Bufo obtetricans* Laurenti; *Rana Bufo δ* Gmel., *loc. cit.*, p. 1047, si bien figuré dans l'atlas du *Dictionnaire des scien-*

ces naturelles. Ce Crapaud, qui est, comme le Rayon vert, d'assez petite taille, ressemble au Pipa de l'Europe, par la manière singulière dont il aide sa femelle à se délivrer de ses œufs, qu'il s'attache sur le dos par pelottes assez considérables, au moyen d'un filet glutineux dont ces œufs sont munis. Ainsi chargé de sa progéniture, le Crapaud accoucheur se rapproche des eaux qu'il avait jusqu'alors soigneusement évitées. Il y entre lorsque les Tétards sont prêts à éclore, afin que ceux-ci puissent s'y développer. Il prend les plus grandes précautions pour les mettre à l'abri de tout accident, et, contre l'ordre habituel de la nature, il veille sur une famille dont la mère ne s'inquiète jamais. On compte encore une douzaine de Crapauds exotiques dans le sous-genre qui vient de nous occuper.

** Ceux dont les pieds sont palmés ou munis de membranes, tandis que les doigts des mains demeurent libres. Dix-sept à dix-huit espèces tant européennes qu'exotiques composent ce sous-genre, dans lequel nous mentionnerons comme se trouvant en France, et particulièrement aux environs de Paris;

1° Le Crapaud commun, *Bufo vulgaris*, qui, tout commun qu'il est, n'a jamais été bien figuré; la moins mauvaise représentation qu'on en ait est dans Roësel (*Ran. nostr.*, pl. 20). Celle de l'*Encyclopédie* (pl. 6, fig. 1) est vicieuse, n'indiquant que trois doigts non palmés aux pieds de derrière. Ce Crapaud, type du genre, est aussi le plus hideux de tous, et celui qui, se présentant le plus ordinairement sous les pas de l'homme, ne nécessite pas qu'on le décrive pour être reconnu. La manière dont il se gonfle quand on le tourmente vient de ce que sa peau n'est point attachée à son corps : elle n'y est fixée que par le bord des mâchoires, les articulations et la ligne dorsale; l'animal y est contenu comme dans un sac, et lorsqu'il se sent surpris, loin de chercher son salut dans une fuite que sa lourdeur rendrait inutile, il ne semble l'attendre que du mépris qu'il inspire; il s'arrête aussitôt, se boursouffle, et se forme de l'air dont il sait s'environner, comme un matelas sur lequel les coups qu'on lui porte viennent s'amortir. Il a la vie très-dure; on l'assomme, on l'écrase, on le laisse pour mort, qu'au bout d'un

certain temps il peut revenir à lui et trouver encore assez de force pour se réfugier dans quelque trou, où sa guérison ne tarde guère à s'opérer. Il fait souvent entendre un bruit qui ressemble un peu à la voix d'un Homme irrité ou à l'aboiement d'un Chien. La durée de sa vie est, dit-on, de quinze ans; il peut se reproduire au bout de quatre. L'époque de ses amours, si élégamment décrite par le poète Delille, a lieu vers le mois d'avril; l'accouplement se fait ordinairement dans l'eau, à moins que le mâle, en saisissant la femelle sur la terre, ne s'attache à elle en se cramponnant sur son dos; alors celle-ci, le portant de la sorte, se rend dans la mare voisine pour y déposer ses œufs qui sont disposés en cordons et fécondés à mesure qu'ils sortent : ces cordons ont quelquefois quarante pieds de longueur. Pendant qu'ils sont émis on voit plusieurs mâles jaloux, s'approcher du couple uni, chercher à renverser le mâle favorisé qu'a choisi la femelle, et celui qui y parvient s'empare de la place; si aucun n'y réussit, tous prennent le parti de se grouper autour de l'issue par où se succèdent les œufs afin d'y

épancher leur liqueur spermatique; et comme la plupart des Crapauds ont la même habitude et viennent ainsi joindre leur fécondation autour des femelles en ponte, de là probablement les variétés considérables qu'on observe dans une famille où les métis doivent être très-communs. Les Têtards sont petits et tout noirs. On en trouve d'innombrables quantités dans les moindres flaques d'eau, et même dans les ornières de nos Landes où, jusqu'aux Hirondelles, des milliers d'ennemis s'en nourrissent. L'évaporation en fait d'ailleurs périr un fort grand nombre. Daudin a été certainement induit en erreur quand il a soutenu, contre l'opinion reçue, que le Crapaud commun déposait ses œufs dans les sources souterraines : ce fait peut être vrai pour le Crapaud épineux seulement. L'espèce qui vient de nous occuper est l'une des plus grandes : on en trouve des individus qui ont jusqu'à six et même sept pouces de long. C'est de cet animal principalement qu'on a dit qu'il pouvait vivre entièrement privé du contact de l'air; on prétend en avoir trouvé dans le cœur des blocs de pierre, où l'on ne concevait pas

comment ils avaient pu être incrustés. Des expériences bien faites et même poussées jusqu'à la minutie, ont prouvé la fausseté de ces opinions; nous avons nous-mêmes fait périr assez promptement tous les Batraciens en les enduisant de suif, ce qui prouve qu'ils absorbaient un air nécessaire par les pores que nous bouchions. Cependant il n'est pas moins vrai de dire que les Crapauds sont de tous les animaux ceux qui ont le moins besoin d'air et qui se passent le plus long-temps de son renouvellement.

2° Le Crapaud puant ou pluvial, *Bufo bombinus* Daud., ou Crapaud à ventre jaune de Cuvier, Crapaud couleur de feu de l'*Encyclopédie* (pl. 6, fig. 5, 6), et de Roësel (*Ran. nostr.*, pl. 22 et 23). Celui-ci, qui n'a guère que deux pouces de long, n'a presque rien de la laideur des autres Crapauds; il a au contraire quelque chose des formes plus sveltes des Grenouilles, mais ses pattes postérieures sont toujours moins longues et des pustules couvrent son corps. Il est grisâtre ou brunâtre en dessus, d'un jaune orangé assez vif en dessous, avec des taches ou marbrures d'un bleu souvent très-beau. On le

trouve fréquemment dans les mares, se jouant à la surface de l'eau parmi les plantes aquatiques. Quand on le surprend à terre, s'il sent l'inutilité de ses efforts pour regagner sa retraite aquatique, il s'arrête en se recourbant le plus qu'il peut, c'est-à-dire en rapprochant autant que possible sa tête de sa partie postérieure et en creusant ainsi son dos pour renfler son abdomen. Roësel a fort bien figuré cette posture, qui rappelle celle que prennent sur la voie publique les petits bateleurs dans ceux de leurs tours de force qu'ils appellent marcher sur le ventre.

3° Le Crapaud brun, *Bufo cinereus* Laurenti (*Encycl.* pl. 6, fig. 6, fig. 3); *Rana bombina* Gmel. (*Syst. nat.*, XIII, t. 1, p. 1048); Roësel (pl. 17, 19). Il fait le passage aux Grenouilles et saute à peu près comme elles; il se tient habituellement dans l'eau; son dos est varié de brun et de blanc comme de l'écaille de tabatières; son œil brillant et saillant présente cette particularité que la pupille y est verticale au lieu d'être horizontale. Quand on le tourmente, il répand une forte odeur d'ail. Le Tétard n'a qu'une ouverture branchiale du côté gauche, et ici

la nature procède dans la soustraction ou l'addition des branchies, comme elle fait pour les pattes qui sont ajoutées ou retirées par paires seulement chez les genres intermédiaires des Sauriens aux Ophidiens, ou des Pneumobranches à ces derniers et aux Batraciens, c'est-à-dire dans les genres Hystérope, Chirote et Sirène. Ce Tétard est le plus gros de ceux de l'Europe, et devient souvent si considérable à l'instant où les pattes lui poussent, que dans certains cantons on le confond avec les Goujons dans les fritures. Ce Tétard donne dans nos climats une idée du *Rana paradoxa* (voy. n° 102), puisque, lorsqu'il devient totalement Crapaud en perdant sa queue, on dirait qu'il diminue d'abord.

4° Le Crapaud brun, *Bufo cinereus* (Daudin, pl. 25, fig. 1), est assez semblable à la première espèce, mais il est de moitié au moins plus petit; il vit par troupes dans les prairies sablonneuses des lieux montagneux, et s'introduit assez fréquemment dans les rez-de-chaussée humides des maisons de campagne.

*** Ceux où les doigts des mains sont

palmés ou demi-palmés comme ceux des pieds. Le *Bufo panamensis* de Daudin, *Arunco* de Molina, qui se trouve au Chili, et le *Bufo spimpes* de Schneider, rapporté de la Nouvelle-Hollande, forment ce sous-genre, auquel Daudin rapporte un *Bufo Roeselii*, qui nous paraît être un double emploi du Crapaud commun. En effet, il n'y a pas de Crapaud commun dans Roësel, quoiqu'on l'y indique comme synonyme de l'espèce douteuse. Aucune figure dans Roësel ne représente de Crapaud qui ait les pieds antérieurs palmés ou semi-palmés. Toutes ont les doigts de devant parfaitement libres. On dit que ce Crapaud de Roësel est fort commun dans les mares d'Auteuil près de Paris; qu'on en fait en ce lieu une pêche fort abondante et lucrative durant la nuit ; qu'après l'avoir pris on l'écorche par la moitié, et qu'on porte dans les marchés ses cuisses qui s'y vendent avec celles des Grenouilles. Nous n'avons pas vu pêcher de ces Crapauds; mais nous avons fréquemment vu en plusieurs endroits, non-seulement le *Bufo vulgaris* et le *Bufo fuscus*, mais beaucoup d'autres Batraciens qui leur ressemblaient

et qui nous paraissaient être des métis de divers Crapauds et Grenouilles, tués et préparés pour être vendus à Paris et servis sur les meilleures tables. Les marchands qui font à la Halle cette sorte de trafic ont soin de tenir de véritables Grenouilles vivantes dans des paniers ou dans des baquets, et ils les tuent sous les yeux des acheteurs quand ceux-ci l'exigent; mais pour peu qu'on préfère les cuisses tout écorchées et proprement étalées sur l'établi, il est probable qu'on achète des cuisses de Crapauds. Comme il n'en résulte aucun inconvénient, et que jamais personne n'en a éprouvé le moindre mal, il est bien clair que la chair des Crapauds n'est pas malsaine, et que l'odeur désagréable que répandent plusieurs de ces Reptiles; provient uniquement de l'humeur qui suinte de la peau, lorsqu'on ôte cette peau, que nous avons dit être non adhérente au corps, celui-ci demeure sans odeur ni mauvais goût. Adanson rapporte qu'en certains pays on est si loin d'éprouver cette horreur que nous inspirent les Crapauds, qu'au Sénégal, par exemple, où l'on a remarqué que ces animaux étaient

toujours frais, les nègres les prennent et se les appliquent sur le front durant les grandes châleurs, pour se procurer une sensation agréable.

100. Quand les pattes de derrière *sont plus longues que le corps*, il existe *des pelottes visqueuses à l'extrémité des doigts*, chez les Rainettes 101; ou *les doigts sont dépourvus de pelottes*, chez les Grenouilles 102.

101. Genre LVI. — Rainette, *Rana.*

Ce sont les plus élégans des Batraciens: autant les Crapauds sont lourds, autant les Rainettes sont légères; aussi les voit-on sauter de branches en branches sur les arbres où elles habitent ordinairement, lorsqu'elles ne s'y tapissent point au revers des feuilles à l'aide des pelottes visqueuses que la nature plaça sous leurs doigts; c'est là qu'à l'abri de la trop forte ardeur du jour, cachées à la vue de leurs nombreux ennemis, elles guettent leur proie, qui consite en Moucherons, Phalènes et autres Insectes. On en compte environ une trentaine d'espèces, tant indigènes qu'exotiques, dont la peau, dé-

pourvue de pustules, est généralement unie, et chez qui le charme des nuances est joint à l'élégance des formes. La plupart sont vertes, ce qui leur donne un moyen de plus d'échapper, entre les branchages, à la rapacité des Oiseaux voraces, et des Couleuvres qui en sont très-friandes. A l'approche de l'hiver, elles se retirent au fond des eaux où elles prirent naissance, et n'en sortent qu'aux beaux jours. Leur coassement a quelque analogie avec celui des Grenouilles, elles le font entendre sur la cime des arbres à la fin des jours d'été : il consiste dans la répétition continuelle des syllabes *corac, corac, corac,* qui forme le concert aérien le plus monotone qu'il soit possible d'imaginer. Le mâle a sous la gorge une poche qui se gonfle lorsqu'il crie. Les pattes des Rainettes, étant les plus longues, et les plus propres au saut, sont fort effilées, et conséquemment les plus maigres; aussi ne les recherche-t-on point pour les manger.

On peut, ainsi qu'on l'a fait pour les Crapauds, diviser les Rainettes en trois sous-genres.

* Celles qui ont les doigts libres et dé-

pourvus de membranes à tous les pieds; de ce nombre est l'espèce la plus connue en Europe, la Rainette verte par excellence, *Rana arborea* L. (Gmel. *Syst. nat.* XIII, t. 1, p. 1054; Roësel, *Ran. nostr.*, pl. 9, 11; *Encycl. méth.*, pl. 4, fig. 5; *Hyla vulgaris*, *Icon.*, pl. 51); elle est petite, arrondie, fort jolie, du plus beau vert en dessus, blanche ou jaunâtre en dessous, avec deux taches noires en manière de moustaches, aux deux côtés de la tête; ses yeux sont couleur d'or. On se divertit quelquefois à en élever, pour en faire des baromètres vivans, dans des vases de verre à demi pleins d'eau, où plonge une petite échelle le long de laquelle la Rainette s'élève ou s'enfonce, selon que le temps doit être beau ou mauvais.

** Où les pieds seulement sont palmés, les doigts des mains demeurant libres. La Rainette flûteuse, *Hyla Tibiatrix* (*Encycl.*, pl. 5, fig. 2), et la Rainette orangée, *Rana aurantiaca* (*Encycl.*, pl. 5, fig. 3), espèces américaines, appartiennent à cette division.

*** Où les doigts des pieds et ceux des mains sont palmés, c'est-à-dire réunis par des membranes. Nous avons fait connaître et

figurer dans notre Dictionnaire classique d'histoire naturelle, sous le nom d'*Hyla Gaimardi,* une belle espèce brésilienne de Rainette, qui appartient à ce sous-genre, dans lequel on doit aussi comprendre la Grenouille patte d'Oie de l'Encyclopédie méthodique (pl. 3, fig. 1), qui est une Rainette fort grande de la Caroline, appelée *Rana maxima* par Laurenti.

M. de Lacépède rapporte, d'après son maître M. de Buffon, qu'il existe en Amérique une *Rainette à tapir*, qu'on écrase sur la peau des perroquets plumés, pour leur faire pousser des plumes rouges; le moindre examen critique ne permet pas d'adopter un tel conte digne de Pline.

102. Genre LVII. — Grenouille, *Rana.*

Il est inutile de dire que les grenouilles, dépourvues de parotides et de pustules, ont les pattes plus longues que les Crapauds; des dents aux mâchoires qui les distinguent des Pipas; et qu'elles n'ont point de pelotes sous les doigts, comme les Rainettes. L'on n'est pas arrivé à la dernière dichotomie de

notre méthode sans connaître les caractères du genre par lequel nous allons en terminer l'exposition. Il est encore inutile de décrire des animaux que tout le monde connaît, il suffira d'entretenir le lecteur des particularités qui, dans leur histoire, pourraient être ignorées.

On sait combien les Grenouilles ont la vie dure. Nous en avons vu non-seulement ne pas mourir après l'extraction du cœur et de tous les organes internes; mais nous avons réitéré avec succès une expérience faite par Bertholomi; elle consiste à couper net la tête d'un mâle accouplé, qui n'en continue pas moins à féconder après cette opération, et pendant plusieurs heures, la femelle qu'il tient embrassée. A peine le printemps vient-il réchauffer, sous la vase, les Grenouilles qui s'y étaient enfoncées, qu'une distention noirâtre et papilleuse se manifeste à la base des pouces dans le mâle, dont le ventre se gonfle peu après; en cet état il recherche une femelle, la rencontre, s'élance sur son dos, et passant ses pattes antérieures sous ses aisselles, l'embrasse étroitement, au point que joignant ses doigts, et les passant

les uns dans les autres, comme le fait un homme en prière, il ne les peut plus disjoindre tant que dure la distention du pouce dont il vient d'être parlé. Dans cette situation les individus des deux sexes vivent et nagent ensemble de huit à quinze jours, et jusqu'à vingt; on dit même que certains couples prolongent leur union jusqu'à un mois. Si l'on coupe les pouces au mâle, il est réduit à lâcher prise; ainsi, dans les amours de ce Reptile, un doigt semble jouer un rôle plus important que la tête. Ce fait, constaté par Roësel, est devenu la source de l'erreur où tombèrent des naturalistes allemands, qui voulaient que ce fût par les pouces que la fécondation s'opérât, et que le sperme, sortant de la dilatation qu'on y voit au temps du rut, pénétrât dans la poitrine de la femelle, pour se rendre aux ovaires par des canaux mystérieux!... Ce n'est pas le seul conte absurde auquel l'histoire des Grenouilles ait donné lieu. Ce crédule Pline, avons-nous dit ailleurs, dont les loquaces imitateurs ont voulu faire un grand naturaliste, ne nous assure-t-il pas que ces animaux se fondent tous les six mois en une

sorte de limon pour se reformer et renaître au fond des mares chaque printemps. Sur l'autorité du compilateur romain, des érudits ont adopté de si ridicules fables ; et l'on ne saurait citer un seul passage de ce Pline tant vanté qui n'ait donné lieu à quelque erreur plus ou moins grossière du même genre. L'accouplement n'a lieu qu'une fois par an, quoi qu'en dise Aristote ; il en résulte six cents à mille et même à treize cents œufs fécondés, et il faut une pareille fécondité pour que les Grenouilles se perpétuent, car elles ont, dès avant leur naissance, bien des ennemis à redouter. Elles vivent au reste très-long-temps, et sont aptes à la reproduction dès leur seconde année.

Leur chair est aujourd'hui recherchée sur les meilleures tables, si ce n'est aux bords de la Tamise, où les Anglais nous appellent avec mépris mangeurs de Grenouilles, parce qu'on ne se doute pas dans la Grande-Bretagne qu'une chose puisse être bonne, dès qu'elle n'est point appréciée au pays de la bière, de la houille et du spleen. Les anciens étaient à cet égard comme les Anglais, ils ne mangeaient pas de Grenouilles, mais ils leur

supposaient de grandes vertus médicinales. Dioscoride en recommande la chair cuite dans du sel et de l'huile contre le venin des Serpens; il voulait qu'on en avalât le cœur tous les matins, en guise de pilule, pour guérir les maladies invétérées. On ordonnait leur foie calciné au four, entre deux plats, ou sur une feuille d'or, contre l'épilepsie; on appliquait leur corps coupé en deux sur les reins de l'hydropique, etc., etc. Il faut convenir, malgré la meilleure volonté qu'on peut avoir d'admirer ces bons anciens, que leurs naturalistes et que leurs médecins avaient de singulières idées.

On connaît une vingtaine d'espèces de Grenouilles au moins, entre lesquelles les suivantes sont européennes.

La Grenouille commune, *Rana esculenta* L. (Gmel. *Syst. nat.*, XIII, t. 1, p. 1053; *Encycl.* pl. 2, fig. 1; Roësel, *Ran. nost.*, pl. 13 et 14). C'est celle qu'on voit si communément, dans les soirées d'été, aux environs de Paris, se jouer à la surface de l'eau, entre les herbes et sur les feuilles du Nymphéa et des Potamos, ou durant la plus grande chaleur du jour, s'accroupir au rivage, la tête

dressée et immobile, savourer, pour ainsi dire, les rayons du soleil. Elle se nourrit uniquement de choses vivantes, et n'avale rien que des mouvemens ne l'aient avertie que la proie n'est pas morte. Sa voracité est telle, qu'elle se laisse prendre à tout ce qui remue, et qui ressemble à de la chair. En écrivant ces lignes, disions-nous dans un article du Dictionnaire classique, nous nous souvenons qu'il suffit d'un pétale de rose ou de coquelicot fixé à l'extrémité d'un hameçon qu'on fait tournoyer autour de la Grenouille, pour la décider à mordre. Ce fut l'un des amusemens de notre enfance au lieu natal, où les fossés du vieux château et les lagunes de la lande étaient remplis de Grenouilles; elles y faisaient entendre, dans les soirées de la belle saison, les incommodes concerts de la discordance desquels Aristophane prétendit donner une idée par son *bréke, kekex, coax, coax*. Voltaire s'est beaucoup moqué d'un poète français qui reproduisit dans ses vers le langage des Grenouilles d'après le poète grec, mais il n'a pas dit où son antagoniste en avait trouvé la pittoresque orthographie. Il paraît que les

Grenouilles peuvent être gelées sans mourir. Le voyageur Héarn rapporte qu'il en trouva dans son excursion sur les bords de l'Océan arctique, qui étaient tellement durcies par le froid qu'on leur pouvait casser les pattes comme si elles eussent été de petits bâtons; prudemment dégelées, elles reviennent à la vie. Les anciens prétendaient que les Grenouilles de la Cyrénaïque étaient muettes quand cette province se peupla, et qu'elles ne se firent entendre que lorsqu'on y eut transporté des Grenouilles du continent d'Europe, qui leur enseignèrent à coasser. Pline ajoute à cette tradition, qui date au moins du temps d'Aristote, que de son temps les Grenouilles de Serpha dans l'Archipel étaient encore muettes. Tournefort, dont le témoignage vaut bien celui du Bomare romain, assure qu'aujourd'hui les Grenouilles des Cyclades ne sont pas plus muettes que les autres. La Grenouille commune varie beaucoup par sa taille et par ses teintes, mais le fond en est toujours vert, les taches noires, et le dessous blanc. Nous avons fait représenter (*Icon.*, pl. 50) le squelette de la Grenouille commune, comme type de celui des Anoures, afin

qu'on en puisse faire la comparaison avec celui des Chéloniens, des Sauriens et des Ophidiens précédemment représentés (pl. 1, pl. 11 et pl. 40, fig. 2).

La Grenouille rousse (*Encycl.*, pl. 2, fig. 2, *Rana temporaria* L. Gmel., *loc. cit.*, pl. 1053). Cette espèce, dont les formes élégantes et sveltes sont celles de la précédente, est d'une couleur rousse feuille-morte, avec des taches noires aux cuisses, et deux autres particulièrement aux côtés de la bouche en figure de moustaches. Elle se trouve fréquemment dans les bois, et n'est pas aussi criarde que les autres.

La Grenouille ponctuée, *Rana punctata*. Cette petite et jolie espèce a été découverte dans les environs de Paris; elle y est assez rare; le fond de sa couleur est grisâtre, relevé de taches vertes plus foncées vers le centre; comme les Agames, les Caméléons et le Crapaud rayon vert, elle change de couleur quand on l'irrite, ou quand elle éprouve de l'effroi.

La Grenouille plissée, *Rana plicata*, est aussi une petite espèce, brune en dessus,

grise en dessous, qui a quatre gros points bruns sur la poitrine entre les bras.

La Grenouille alpine, *Rana alpina*, de Laurenti, que cet erpétologiste trouva dans ses herborisations au Schneberg, en Autriche, et que nous avons retrouvée dans toutes les lisières des bois, et dans les prairies fraîches des lieux montagneux, est toute noire et de moyenne taille.

La Grenouille de Bosc, *Rana Bosci* N. C'est notre savant ami M. Bosc qui a récemment rapporté cette espèce nouvelle des marais de la Camargue, à l'embouchure du Rhône. Elle y est aussi commune que la Grenouille verte, qu'elle remplace même dans certains fossés; elle en a de plus la taille et les formes, seulement elle est un peu plus robuste dans toutes ses parties. Le dessus est d'un brun noir très-foncé, avec deux lignes longitudinales sur le dos, plus noires encore; le dessous est blanchâtre, piqueté de noir. Sa voix nous a paru être plus forte.

Parmi les Grenouilles exotiques, nous ne saurions nous dispenser de citer les deux espèces suivantes qui ont acquis une certaine

célébrité par les récits de divers voyageurs.

La Grenouille mugissante, (*Encycl. méth.*, pl. 3, fig. 4, *Rana pipiens* L., Gmel., *loc. cit.*, p. 1062). On a comparé sa voix au mugissement du Taureau ; elle est en effet d'un volume prodigieux et effrayante, surtout quand la Grenouille se fait entendre du fond de l'eau ; la plus grande de toute, elle n'a pas moins de dix-huit pouces de l'extrémité du museau à celle des pattes ; elle est très-agile, fait des sauts de deux ou trois toises, se laisse attraper fort difficilement, est fort vorace, dépeuple de petits Poissons et autres Reptiles les marais où elle établit sa domination par couples solitaires. Elle n'abandonne jamais les eaux que durant la nuit, où elle va chasser les mollusques et les vers assez loin dans les terres. On la trouve à la Caroline. On assure qu'elle peut avaler un jeune Canard.

La Grenouille Jakie, *Rana paradoxa* (Gmel., *loc. cit.*, p. 1055 ; *Icon.*, pl. 52), dont Laurenti avait fait un Protée, *Proteus raninus*, et Linné un Lézard, dans la sixième édition de son *Systema naturæ*. Cette espèce est assez commune à Surinam, où Mᵉˡˡᵉ Sibile

de Mérian la dessina, en accréditant l'idée que cette espèce se métamorphosait en Poisson. Cette erreur venait de ce qu'acquérant toute la grosseur où elle peut atteindre sous la forme de Tétard, celui-ci n'a pas moins de trois ou quatre pouces de long, une queue très-robuste, et des formes parfaitement arrêtées quand les pattes commencent à lui pousser. On crut que ces pattes croissantes étaient au contraire celles d'une Grenouille qui s'obliterait, parce que, lorsque la queue du Tétard vient à tomber, la Grenouille, privée d'une partie si considérable d'elle-même, en devient plus petite dans son état parfait qu'elle ne l'était pour ainsi dire dans son enfance. Adulte, la Jakie n'a plus guère que deux pouces. Ce fait très-remarquable, et bien constaté, prouve que cette grenouille forme un passage aux Tritons (n° 94), qui semblent n'être que des Tétards permanens d'espèces, où le développement s'est arrêté à l'état rudimentaire. Le Tétard de la Jakie est un très-bon manger, et sa chair ressemble, dit-on, à celle de la Lamproie pour la saveur et pour la consistance.

BIOGRAPHIE

DES NATURALISTES LES PLUS CÉLÈBRES

QUI ONT ÉCRIT SUR L'ERPÉTOLOGIE.

Dans l'introduction historique de cet ouvrage, nous avons cité les divers auteurs qui ont publié sur les Reptiles quelques écrits spéciaux, en nous étendant plus particulièrement sur ceux qui firent faire quelques progrès à la science; la tâche qui nous reste à remplir s'en trouve ainsi considérablement simplifiée, et se réduit aux indications qui peuvent le mieux faire apprécier les travaux de nos prédécesseurs.

ALDROVANDE (Ulysse), noble bolonais, né en 1525, et mort dans sa patrie en 1605, fort considéré, et devenu aveugle à force d'avoir lu. Ce fut un érudit qui traita de toutes les parties de l'histoire des animaux, et qui consacra un livre aux Reptiles et aux Serpens. L'époque où ce savant écrivait était celle de la crédulité; aussi tous les contes de l'antiquité furent admis dans la vaste compilation d'Aldrovande, qui a, dans des planches passables, gravées en bois, figuré des Hydres et des Dragons imaginaires confusément avec des espèces réelles.

On ne cite plus guère cet auteur, dont le comte de Buffon faisait pourtant grand cas.

BARTON (Benjamin-Smith), naturaliste américain, mort en 1816, professeur à Philadelphie. On a de lui un *Mémoire concernant la faculté de fasciner attribuée au Serpent à sonnettes*, 1 vol. in-8°, 1796; une *Notice sur la Sirène lacertine et une autre espèce du même genre*, brochure in-8°; un *Mémoire sur le Reptile appelé Alligator ou Hollbender aux États Unis*, brochure in-8°. Cet Alligator n'est qu'une espèce de Salamandre, le *Gigantea* (*voy.* p. 233).

BONNATERRE (l'abbé), de Tulles, où il fut professeur d'histoire naturelle. Il fut chargé dans l'Encyclopédie par ordre de matières, de la rédaction des illustrations jointes aux planches de cette importante collection; on lui doit celle des Poissons et des Reptiles, qu'il divisa en *Erpétologie* et *Ophiologie*. Les figures assez nombreuses qu'il a fait copier dans les différens ouvrages de ses prédécesseurs, eussent pu être choisies avec plus de discernement; son travail n'en est pas moins utile à consulter.

BOSC (Louis-Augustin-Guillaume), de l'Institut, de l'Académie des sciences, professeur de culture au Muséum d'histoire naturelle, que la mort vient d'enlever à ses nombreux amis, à la famille la plus intéressante, et au culte des sciences, durant l'impression du présent essai (le

10 juillet 1828); auteur d'une multitude d'écrits utiles sur toutes les branches de l'histoire naturelle; il composa les articles d'Erpétologie dans le *Dictionnaire d'histoire naturelle*, dit de Déterville, et il les enrichit d'une multitude d'observations nouvelles qui lui étaient propres.

BRUKMANN (François-Ernest), auteur d'un petit ouvrage intitulé *Serpentes et Viperæ sylvæ Hercyniæ.*

CATESBY (Marc), né en 1680, mort en 1749, voyagea dans l'Amérique septentrionale, et publia une histoire naturelle de la Caroline, des Florides et des îles de Bahama, en deux grands volumes *in-folio*, où sont représentés, outre un grand nombre d'objets appartenant à toutes les parties de l'histoire naturelle, une certaine quantité de Reptiles et Serpens passablement coloriés. Bonnaterre en a fait copier la plupart.

DAUBENTON (Louis-Jean-Marie), collaborateur de Buffon, né à Montbéliard en 1716, et mort à Paris en 1800, professeur au Muséum et membre de l'Institut. Il est auteur du *Dictionnaire des Reptiles* dans l'Encyclopédie méthodique, où, l'on doit l'avouer, cette partie est l'une des plus faiblement traitées.

DAUDIN (François-Marie), mort à Paris en 1804. Cet auteur exact et scrupuleux s'était d'abord occupé des Oiseaux sans beaucoup de suc-

cès. Son *Histoire naturelle des Reptiles* fonda sa réputation, que n'eût pas beaucoup servie son médiocre *traité d'Ornithologie*.

FAUJAS DE SAINT-FOND, né à Montélimard en 1741, mort en 1828, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Il ne s'occupa qu'accessoirement des Reptiles dans son *Histoire de la montagne de Saint-Pierre de Maëstricht*, où il a donné de belles figures et une médiocre dissertation sur les Crocodiles, parmi lesquels il rangeait le Reptile fossile que l'on a depuis reconnu former le genre Mososaure (*V.* p. 50).

FEUILLÉE (le père), minime, né en 1660, mort en 1732, astronome voyageur, qui, dans le journal de ses observations faites en diverses parties de l'Amérique, a décrit quelques objets d'histoire naturelle, parmi lesquels certains Reptiles du Pérou.

GESNER (Conrad), médecin, né à Zurick en 1516, et mort en 1565, l'un des plus savans homme de son siècle; auteur d'une *Histoire des Animaux* en 3 volumes *in-folio*, à laquelle est joint un Traité des Serpens. Cet ouvrage, par ordre alphabétique, est une excellente compilation de tout ce que les anciens avaient dit, enrichie d'observations utiles, et de nombreuses figures en bois, la plupart assez bonnes.

GMELIN (Jean Frédéric), né à Tubingen en 1748, et mort professeur de chimie à Gottingen;

auteur d'une XIIIe édition du *Systema naturæ* de Linné, où les Reptiles occupent une part du tome premier. « Son travail, dit M. Cuvier, indigeste et dénué de critique et de connaissance des choses, est cependant nécessaire, comme la seule table un peu complète de ce qui a été fait jusqu'en 1790. »

GRONOVIUS (Laurent-Théodore). Ce savant a, dans le second volume de son *Musée ichtyologique*, publié à Leyde en 1756, *in-folio*, donné une Histoire des amphibies conservés dans son musée.

HASSELQUIST (Frédéric), né en 1722, disciple de Linné, mort en 1752 pendant un voyage au Levant, entrepris par amour pour l'histoire naturelle, et dans lequel il s'est occupé de quelques Reptiles mal connus jusqu'à lui. C'est Linné qui publia la relation d'Hasselquist à Stockholm. On en a donné une traduction française en un volume in-12, Paris, 1769.

HOST (Nicolas). Ce médecin de Vienne, plus connu par de beaux travaux sur les graminées, a publié quelques notices intitulées *Amphibiologica*, dans la collection de Jacquin, t. 4, p. 349.

KLEIN (Jacques-Théodore). Cet auteur, qui semble n'avoir écrit que pour se déclarer le malheureux antagoniste de Linné, publia un *Tentamen herpetologiæ* (Gottingue, in-4°,

1755), où les Serpens sont confondus avec les Vers, et qu'on ne consulte plus aujourd'hui; il a aussi traité sommairement des Quadrupèdes ovipares, dans un livre médiocre intitulé *Quadrupedum dispositio brevisque historia naturalisi.* Lepsick, in-4°, avec planche, 1751.

LACÉPÈDE (Bernard-Germain, etc., DE) de l'Institut, de l'Académie des sciences, né à Agen en 1756, et mort professeur au Muséum d'histoire naturelle en 1825; l'homme le plus poli de son temps. Accueilli avec distinction par le comte de Buffon, lorsqu'il vint, dans sa jeunesse, à Paris, interroger sur la carrière où sa plume se devait exercer, celui dont il s'était proclamé l'admirateur, M. de Lacépède, qui n'avait encore écrit que sur la musique, et dont les essais en physique n'avaient pas été heureux, se fit l'historien des Reptiles qu'il appelait Quadrupèdes ovipares et Serpens.

LAURENTI (Joseph-Nicolas), né à Vienne vers le commencement du siècle dernier, y fit paraître, en 1768, son *Specimen medicum, exhibens systema Reptilium emendatum,* in-8°. On dit que cette thèse fut l'ouvrage du chimiste Wimbert. Quoi qu'il en soit, c'est de cet essai que doit dater l'Erpétologie considérée comme science à part; nous avons conséquemment (*voy.* p. 8) fait connaître les bases de la classification qui s'y trouve exposée.

LINNÉ (Charles), le prince des naturalistes,

né en 1707, mort en 1778. Il traita des Reptiles avec la même supériorité que toutes les autres branches de la science; et les genres dans lesquels ils furent distribués par lui sont en quelque sorte toujours conservés, après avoir été élevés au rang de classes, d'ordres ou de familles, comme les meilleures coupes naturelles qu'il fût possible d'imaginer. Ce législateur des sciences naturelles a de plus donné quelques figures de Reptiles dans celui de ses ouvrages qui est intitulé *Museum Adolphi Frederici regis.* 1 vol. *in-folio.* Stockholm, 1757.

MATHIOLE (Pierre-André), médecin célèbre, né à Sienne en 1500, et mort en 1577. Ses Commentaires sur Dioscoride établirent sa réputation. Il y est question de quelques espèces de Reptiles des plus vulgaires, grossièrement figurés en bois.

MÉRIAN (mademoiselle Marie-Sibile de), née en 1647 en Allemagne, établie en Hollande, où elle devint madame Graf, et morte en 1717. Elle dessinait et peignait fort bien. Dans un voyage qu'elle fit à Surinam, elle employa son talent à saisir les traits des plus curieuses productions naturelles des pays où elle se trouvait transportée; plusieurs Serpens et Reptiles, entre autres le Pipa (*voy.* p. 240) et la Jakie (*voy.* p. 267, et pl. 50 de notre *Iconographie*), ont été figurés pour la première fois par elle. Ses ouvrages,

in-folio, remarquables par la beauté des planches, ne parurent qu'après sa mort, à Amsterdam et à la Haye, de 1726 à 1730.

OLIVIER (Antoine-Guillaume), né à Draguignan en 1756, entomologiste célèbre, mort, membre de l'Institut, en 1814, a, dans son *Voyage dans l'empire Ottoman, l'Égypte et la Perse* (3 vol. in-4°, avec figure. Paris, 1807), fait connaître divers animaux, entre autres le *Boa turcica*, qui est devenu le type du genre Erix (*voy.* p. 176).

RAI (Jean). Ce savant anglais, qui naquit en 1628, et mourut en 1707, s'occupa des Reptiles dans son *Synopsis methodica animalium Quadrupedum et Serpentum;* ouvrage fort remarquable pour l'époque par l'esprit de méthode qui y règne, et qui fut celui de Linné.

RONDELET. Cet ichtyologiste a parlé des Tortues dans son Histoire des Poissons; la figure qu'il donna du Luth, *Chelonia Lyra* (*voy.* p. 89 et pl. 4), est très-bonne.

RUSSEL (Patrice), médecin au Bengale, a donné en anglais un bel ouvrage *in-folio*, dont les *Serpens de la côte de Coromandel* font le sujet; il est accompagné d'un supplément, imprimé à Londres, et orné de magnifiques planches.

ROESEL (Auguste-Jean), de Nuremberg, l'un des premiers iconographes d'histoire naturelle, a publié, *in-folio* (1758), un magnifique ouvra-

ge intitulé *Historia naturalis Ranarum nostratium*, qui laisse peu à désirer. Cet observateur exact et infatigable avait, dit-on, composé un travail semblable sur les Salamandres et Tritons; mais il n'a pas été publié, et l'on ne sait ce qu'est devenu un si précieux manuscrit.

RUYSCH (Henri), fils du célèbre anatomiste de ce nom, compilateur et auteur d'un assez médiocre ouvrage intitulé *Theatrum animalium*, en 2 vol. *in-folio*, où l'histoire des Reptiles est traitée sans critique, d'après les données vagues qu'on en avait alors.

SCHEUCHZER (Jean-Jacques), médecin, théologien, naturaliste de Zurich, auteur de la *Physique sacrée* (4 vol. *in-folio*, 1732), celui qui crut que l'empreinte d'un Reptile fossile, probablement du genre Triton, était le squelette d'un patriarche contemporain de Noé (*voy.* p. 54 et 223). Son livre singulier est précieux par le grand nombre de belles figures de Serpens qu'il y a fait graver.

SCHNEIDER (Jean-Gottlob), professeur d'histoire naturelle à Francfort sur l'Oder, puis à Breslaw, savant auteur de plusieurs excellens ouvrages, entre lesquels nous citerons comme des titres à la reconnaissance de tous les erpétologistes : *Amphibiorum physiologiæ* 1797, deux cahiers in-4°; *Historia Amphibiorum naturalis et litterariæ*, deux fascicules publiés à

Iéna en 1799 et 1801; et l'*Histoire générale des Tortues* en allemand, 1 vol. in-8°. Leipsic, 1783.

SCHOEPF (Jean-David), médecin d'Anspach, né en 1752, auteur d'une *Histoire des Tortues* accompagnée de figures. Erlang, in-4°, avec figures enluminées, 1792.

SEBA (Albert), très-riche apothicaire d'Amsterdam; né en 1665, et mort en 1736. Il fit le plus noble usage de sa fortune, et profita de ses vastes relations commerciales pour réunir l'un des plus beaux musées qu'ait jamais possédés un particulier. Plus zélé qu'instruit, il publia un catalogue de ses trésors en quatre immenses volumes in-folio, où sont représentés tous les objets qu'il avait réunis; les planches en sont magnifiques, souvent excellentes, mais accompagnées d'un texte latin et français peu estimé, dans lequel la partie des plantes et des animaux est très-souvent mal indiquée. On est néanmoins dans la nécessité de le citer souvent. M. Guérin, jeune naturaliste très-distingué, qui joint à beaucoup de connaissances l'art de dessiner parfaitement les objets qu'il sait décrire scientifiquement, et auquel nous avons confié une partie de l'*Iconographie* du présent essai, donne en ce moment une édition de Seba qui doit être préférée à l'original, et qui sera d'un prix infiniment moins considérable.

BIBLIOGRAPHIE
ERPÉTOLOGIQUE,
OU
CATALOGUE RAISONNÉ
DES MEILLEURS OUVRAGES ÉCRITS SUR L'ERPÉTOLOGIE.

Ouvrages généraux.

HISTOIRE *naturelle des Reptiles,* par DAUDIN, 8 vol. in-8°, avec planches.—Que les erpétologistes ne peuvent se dispenser de consulter. C'est à peu près la seule partie de la détestable édition de Buffon dite de Sonnini, qu'un naturaliste puisse admettre dans sa bibliothèque. On a de Daudin une *Histoire des Rainettes, Grenouilles et Crapauds,* en 1 vol. in-8, rempli de figures enluminées.

HISTOIRE *générale et particulière des quadrupèdes ovipares et des Serpens,* par le comte de Lacépède, 2 vol. in-4°. — Cet onvrage a été analysé dans notre introduction historique. Les espèces y sont décrites d'une manière trop vague pour qu'on les y pût reconnaître, si les indi-

vidus dont il y est question ne se trouvaient conservés au Muséum d'histoire naturelle, où ils déposent de beaucoup d'inexactitudes.

ESSAI *d'une classification naturelle des Reptiles*, par M. Brongniart (Alexandre), in-8°, Paris. — Depuis l'apparition de cet important travail, et après le pas énorme qu'il avait fait faire à l'erpétologie, l'auteur a porté son attention sur d'autres branches des sciences naturelles.

HISTOIRE *du règne animal*, 4 vol. in-8°, et *des ossemens fossiles*, par M. Cuvier (George-Léopold-Dagobert), secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle, et l'un des premiers naturalistes de l'époque. Il n'a point composé de traité spécial d'erpétologie, mais ses travaux sur les Reptiles, répartis dans les ouvrages cités ici avec plusieurs de ses mémoires insérés aux *Annales du Muséum*, notamment sur les Crocodiles, sont ce que l'on possède de meilleur et de plus instructif : ce sont des matériaux précieux pour la composition d'un traité qu'on peut considérer comme manquant encore à nos bibliothèques.

ZOOLOGIE *analytique*, par M. Duméril (Constant), de l'Institut, de l'Académie des sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle. Nous en avons extrait l'analyse du mode de classification à laquelle ce savant a soumis les Reptiles.

ESSAI *de classification erpétologique*, inséré

dans le *Bulletin de la société philomatique*, par M. BLAINVILLE (Ducrotay DE). Ce professeur à la faculté des sciences, zoologiste presque universel, a, par ses travaux, jeté un grand jour sur beaucoup de parties de la science. On lui doit en outre plusieurs articles importans d'erpétologie insérés dans divers ouvrages.

HISTOIRE *naturelle des Salamandres*, in-8°, avec figures, 1800; HISTOIRE *naturelle des Reptiles*, faisant suite à l'édition de Buffon dite de Déterville, 4 vol. in-18, par M. LATREILLE (Pierre-André), de l'Académie des sciences, le premier des entomologistes. — Ce savant s'est aussi occupé d'erpétologie; nous avons indiqué son système de classification (p. 15).

DICTIONNAIRE *des sciences naturelles*, qui se publie depuis plus d'une quinzaine d'années chez le libraire Levrault, et dont l'atlas magnifique est dû au pinceau de M. Turpin; 50 volumes en ont paru.— Les articles d'erpétologie sont dus à M. CLOQUET (Hippolyte), docteur en médecine, élève très-distingué de M. Duméril.

MERREM (Blaise), savant brémois, s'était déjà fait connaître par la description de diverses espèces d'Oiseaux rares ou peu connues, et par quelques cahiers in-4° de Serpens, intitulés *Matériaux pour l'histoire naturelle des Reptiles*, et publiés en allemand vers 1790. C'est lui qui ayant depuis continué à s'occuper d'erpétologie, a don-

né à Magdebourg le nouveau système dont on trouve l'analyse au commencement de cet essai (*voy.* p. 23 et suiv.).

Ouvrages spéciaux.

RISSO, naturaliste de Nice, qui, dans un ouvrage récent sur l'*histoire naturelle de la Méditerranée et de ses bords*, esquissa l'erpétologie de la contrée qu'il habite.

OPPEL (Michel), naturaliste bavarois, qui s'est fait connaître par une classification des Reptiles, dont il a déjà été question (*voy.* p. 18), et qui se trouve insérée en deux *Mémoires*, l'un sur les *Ophidiens*, et l'autre sur les *Batraciens*, dans les Annales de notre Muséum. On a encore de lui, en allemand, les *Ordres, familles et genres des Reptiles*, publiés à Munich (in-4° 1811), à la place d'une histoire générale de ces animaux, qu'il avait fait espérer avec beaucoup de figures.

GEOFFOY SAINT-HILAIRE (Étienne), de l'Institut, de l'Académie des sciences, l'un des premiers naturalistes de l'époque. On trouve dans les *Annales du muséum d'histoire naturelle* plusieurs morceaux excellens de ce savant sur les Reptiles, notamment sur les Crocodiles de Saint-Domingue et de l'Égypte, qu'il distingua parfaitement. Dans le grand ouvrage destiné à

éterniser le souvenir de la plus mémorable des expéditions qui aient singularisé la fin du dernier siècle, c'est M Geoffroy qui a traité l'histoire de ces animaux, lesquels n'ont cessé de l'occuper depuis, principalement sous les rapports anatomiques.

HUMBOLDT (Alexandre DE), voyageur très-renommé, dont la relation, commencée il y a plus de vingt ans, n'est pas encore terminée, et se compose de divers traités la plupart dus aux collaborateurs qu'il attacha à son entreprise ; c'est parmi l'un des ouvrages d'autrui dont se composent les siens, et qui est intitulé *Observations de Zoologie et d'Anatomie comparée*, qu'on trouve un excellent mémoire erpétologique de M. Cuvier sur l'Axollotl, et autres Pneumobranches.

SCHREIBER (Charles DE), directeur du Musée impérial de Vienne, habile naturaliste que nous avons eu l'honneur de connaître personnellement dans l'hiver d'Austerlitz, et entre les ouvrages duquel on doit citer un mémoire fort curieux inséré dans les Transactions philosophiques sur le *Proteus anguinus* (*v.* p. 223 et pl. 46).

MONOGRAPHIE *sur les Mabouya, et les Trigonocéphales des Antilles*, par M. JONNES (Moreau DE), correspondant de l'Académie royale des sciences, connu par beaucoup de notices sur la fièvre jaune et sur les tremblemens de terre qu'il recueille dans les journaux d'Amérique.

SCHWEIGGER, naturaliste prussien de Kœnisberg, auteur d'un *Prodromus monographiæ Cheloniorum*, monographie la plus complète que l'on connaisse sur les Chéloniens. Il a profité de ses voyages en Europe pour décrire, dans les principaux musées, toutes les Tortues qui s'y trouvaient. Il est le fondateur du genre Chélyde (*voy.* p. 79).

On rencontre encore des mémoires plus ou moins intéressans sur divers Reptiles dans ce *Recueil de l'Académie des sciences de Paris*, dont il a paru un volume *in-quarto* pour chaque année depuis 1750 jusqu'en 1790; — dans les *Mémoires des savans étrangers* depuis 1750 jusqu'en 1786; — dans les *Annales* et les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle* depuis 1802 jusqu'à nos jours; — dans les *Annales des sciences naturelles*, excellent recueil publié par MM. Audouin, A. Brongniart et Dumas.

L'auteur du présent essai a lui-même travaillé autant qu'il en était capable, aux progrès de l'erpétologie dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, publié par une société de jeunes savans, sous sa direction, en rédigeant tous les articles qui ont rapport à cette branche de l'histoire naturelle. On y trouvera la description de plusieurs espèces nouvelles, accompagnées de figures en couleur; 16 vol. grand in-8°, compactes. Paris, 1820 et 1828.

VOCABULAIRE

OU

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

DE L'ERPÉTOLOGIE.

A

Aboma, p. 162.
Abouburs, p. 128.
Acanthophis, p. 203.
Accoucheur, p. 245.
Acontias, p. 152.— Méléagris, p. 153.
Acrochorde, Acrochorda, p. 180.
Acrochorda Javanensis, p. 181.
Agames, p. 109. —Proprement dits, p. 110.
Aligator, p. 93. — Lucius, p. 94. — Sclerops, p. 95.
Améiva, p. 102.
Ammodite, p. 213.
Amphibieus, p. 23.
Amphibies, p. 5.
Amphibia meantes, p. 219.
Amphisbène, Amphisbœna, p. 155.—Alba, p. 156. — Fuliginosa, *ibid.*
Anacondo, p. 162.
Anguiforme, p. 18.
Anguillard, p. 223.
Anguille de haies, p. 163.
ANGUIS, p. 146. — Eryx, 147.—Clivicus, *ibid.*
Anguis quadrupes, p. 138. — Bipes, p. 142.
Anguis fragilis, p. 151.— Ventralis, p. 152. — Cœcus, p. 153.— Reticulata, p. 157. — Jaculus, p. 177. — Clivicus, p. 178. —Scytale, p. 180.— Maculata, *ibid.* — Platurus, p. 187.
Anolis, p. 121. — Du Cap, p. 122.
ANOURES, p. 238.—Anoures, p. 18.
Antropolithe faux d'Œningen, p. 223.
Apodes, p. 19.
Arunco, p. 253.
Ascalabotæ, p. 25.
Aspic, p. 208 et 212.
Aspysure, p. 186.
Aveugle, p. 149.
Axollotl du Mexique, p. 226.

B

Bana maxima, p. 258.
BATRACIENS, p. 226.
Batrachia, p. 24, 27.
Basilic, Basilicus, p. 111. — A capuchon, 112.— Mistratus, *ibid.*—*Cristatus*, p. 113.
Bimane, p. 141.
Bipède, p 141.
Blanchet, p. 156.
Boa, p. 159. — Étouffeur, p. 161.—Gigas, p. 162.—Chencris. *ibid.*— Scytale, *ibid.* — Murina, *ibid.* — Hortulana, *ibid.* — Canina, *ibid.* — Meremii, 163. —Turc, 177. — Boa palpebrosa, p. 204.
Boiciningua, p. 197.
Boigacu Giboya, p. 162.
Bojobi, p. 162.
Bongare, p. 171 et 182.
Bramine, p. 178.
Brochet de terre, p. 156.
Broderie, p. 162.
Bufo, p. 241. — Calamita, p. 244. —Variabilis, p. 245. — Spinosus, *ibid.* — Obtetricans, *ibid.*—Vulgaris, p. 247.
Bombinus, p. 250. — Cinereus, p. 251 et 252.— Panamensis, p. 253. — Spinipes, p. 253. — Rœsilii, *ibid.* — Fuscus, *ibid.*

C

Caïman Aligator, p. 93.—A lunettes, p. 95.—De Cayenne, *ibid.*
Calamite, p. 244.
Calotes, p. 111.
CAMÉLÉONIENS, p. 130.
Caméléons, p. 130.
Carapace, p. 63.
Carapata, p. 124.
Caret, p. 79.
Carrosse, p. 72.
Caudiverbera, p. 109 et 129. —Ægyptiaca, p. 109.
Caudisona terrifica, p. 197.
Cecella, 138.
Céraste, p. 178 et 214.
Cérastin, p. 204.
Ceucoatl du Brésil, p. 183.
Chalcide, p. 139.
Chamæsaura, p. 141.
Champsès, p. 91.
Changeans, p. 110.
Chatoyante, p. 175.
Chélide Chelys. p. 77.
CHELONIENS, p. 62.
Chélonie, Chélonia, p. 78. — Mydas, p. 79.—Caretta, *ibid.* —Couana, p. 80. — Lyra, p. 80.
Chercea, p. 213.
Chersydre, p. 187.
Chirote, p. 140.
Cœcilie, *Cæcilia*, p. 216. — Gelatinosa, p. 217. —Lombricoïdes, p. 218.—Gracilis, p. 218. — Tentaculata, *ibid.* —Albiventris, *ibid.*
Coluber, p. 164 et 171.—Bucephalus, *ibid.* — Carinatus, *ibid.*—Natrix, p. 172. —Coronella, p. 173. —Viridiflavus, *ibid.* — Quadrilineatus, p. 174. — Esculapii, *ibid.* — Laticauda, p. 206. — Lem-

niscatus, p. 210. — Hémacate, p. 215.
Colubrin, p. 178.
Colubrins, p. 19.
Comprimé de Surinam, p. 183.
Constricteurs, p. 18.
Coralle, p. 163.
Cordile. p. 107. — du Cap, *ibid.*
Couleuvre, Coluber, p. 164 et 171. — A collier ou nageuse, p. 172. — Verte et jaune, p. 173. — Minuta, p. 203.
Crapaud, Bufo, p. 241. — Pipa, 240. — Des joncs, p. 244. — Commun, p. 247. — Epineux, p. 245. — Puant ou pluvial, p. 250. — A ventre jaune, p. 250. — Couleur de feu, *ibid.* — Brun, p. 251 et 252.
CROCODILIENS, p. 88.
Crocodile, p. 90. — De Journu, p. 91. — Vulgaire, *ibid.* — Champsès, *ibid.* — Suchus, p. 92. — Americanus, p. 95.
Crotale, Crotalus, p. 189.
Crotalus, p. 189. — Horridus, p. 197. — Drinas, p. 200. — Durissus, *ibid.* — Milliarius, p. 201.
Crotalius, p. 19.

D

Dépone, p. 162.
Devin, p 161.
Dipsade, Dipsas, p. 171.
Disteyre, p. 186.
Doubles marcheurs, p. 154.
Dragon, Draco, p. 114.
Dragones, p. 101.
Drynas, p. 200.
Durissus, p. 200.

E

Écailleux, p. 18.
Ecrite, p. 75.
Elaps, p. 209.
Elaphis, p. 174.
Emide, Emys, p. 74. — Bourbeuse, p. 75. — A charnière, p. 76. — Close, *ibid.*
Emys, p. 74. — Lutaria, p. 75.
Enfumé (l'), p. 156.
Erix, p. 176. — Turcicus, p. 177. — Jaculus, *ibid.* — Braminus, p. 178.
Erpéton, p. 176.
Erpétologie, p. 1.

F

Fausses Vipères, p. 19.
Fouette queue, p. 109 et 129. — D'Egypte, p. 109.

G

Galéotes, p. 111.
Garapata, p. 124.
Gavial, p. 89.
Gavialis Gangeticus, p. 90.
GECKOTIENS, p. 122.
Gecko, Gecko, p. 125. — Des

murailles, p. 124. —Des auteurs, p. 126.—Des maisons, p. 127.
Gecko, p. 123. — Fascicularis, p. 124.—Fimbriatus, p. 128.
Geitje, p. 126.
Goîtreux, p. 122.
Grenouilles Rana, p. 258. — Patte d'oie, *ibid.* — Commune, p. 262.—Rousse, p. 265, —Ponctuée, *ibid.* — Plissée, *ibid.* —Alpine, p. 266. — De Bosc, *ibid.* — Mugissante, p. 267. — Jackie, *ibid.*
Gronovien, p. 178.
Gulones, p. 26.

H

Haje, p. 208.
Hémachate, p. 215.
Hémydactyles, p. 126.
Hétérodermes, p. 17.
Homodermes, p. 17.
Huria, p. 170.
Hydre, p. 184.
Hydres, p. 19.
Hydrophyde, p. 184.
Hydrus, p. 184. — *Bicolor*, p. 187.—Colubrinus, p. 206.
Hyla Gaimardi, p. 258.
Hystérope, Hysteropus, p. 141. —Gronovii, p. 142.—Pallasii, *ibid.*

I

Ibiare, p. 218.
Ichtyoïde, p. 23.
Ichtyosaures, p. 81.
Iguane, Iguana, p. 119.— Tuberculosa, p. 130. —Delicatissima, p. 120.
IGUANIENS, p. 106.
Incedentia, p. 27.

J

Jacaré, p. 95.
Jauca Acanga, p. 162.
Javelot, p. 177.

K

Koscordylos, p. 108.

L

LACERTIENS, p. 96.
Lacerta Gangetica, p. 90.—Nilotica, p. 100. — Améiva, p. 102.— Occellata, p. 104.— Viridis, p. 105. — Sepium, *ibid.*—Agilis, *ibid.* — Cordilus, p. 107.—Stellio, p. 108. —Calotes, p. 121.—Scutata, *ibid.* —Superciliosa, *ibid.* — Basilicus, p. 112. — Amboinensis, p. 113.—Marmorata, p. 120.—Mauritaniæ ou Turcica, p. 124.—Rapicauda, p. 127. — Africana, p. 134. — Occidua, p. 136.— Scincus, p. 137.— Serpens. p. 138.— Tetradactyla, *ibid.* — Chalcides, *ibid.* — Anguina, p.

159.— Lombricata, p. 141. —Apus, p. 142.— Salamandra, p. 235.
Lacertoïdes, p. 33.
Lacertus maritimus, p. 94.
LANGAHA, p. 201.
Large-queue, p. 187.
LEIODERMES, p. 215.
Léioselasme, p. 186.
Lemnisque, p. 210.
Lépidopode, p. 142.
LÉZARD, *Lacerta*, p. 103.—Ver (grand), p. 104. —Vert ordinaire, p. 105. — Des Souches, *ibid.* — Gris, *ibid.*
Lisse, p. 173.
Lombric, p. 217.
Lophyres, p. 111.
Luth, p. 80.

M

Mangeurs de Chèvres, p. 162. —De Rats, *ib.*— De Chiens, *ibid.*
MARBRÉ, Polichrus, p. 120.
Matamata, p. 77.
Méantes, p. 20.
Miguel, p. 180.
Millet, p. 201.
Milliaire, p. 178.
Monitor, p. 98 et 100.
Mososaure, p. 50.
Muet, p. 200.
Murena Siren, p. 221.
Museau de brochet, p. 94.

N

Naia, p. 206.
Nudipellifères, p. 22.
Nymphe du Bengale, p. 183.

O

Ocellée, p. 213.
OPHIDIENS, p. 143.
Ophisaure, *Ophisaurus*, p. 152. — Ventralis, *ibid.*
Orné, p. 100.
Ornithocephalus, p. 177.
Ornithoïde, p. 22.
ORVET, Anguis, p. 145.—Commun, p. 151.
Ouaran du Nil, p. 100.
Oular-Caron, p. 281.
Oular-Limpié, p. 188.

P

PALÉOSAURES, p. 83.
Panthère, p. 162.
Pélamide, p. 186.
Perfolié, p. 127.
Petite-tête, p. 184.
Pholidata, p. 24.
PHYLLURE, p. 129
Pintade, p. 153.
PIPA, p. 240.
Piscivore, p. 203.
Planicaudes, p. 17.
Plastron, p. 63.
Plature, p. 206.
Platydactiles, p. 124.
PLÉSIOSAURES, p. 86.
PNEUMOBRANCHES, p. 218,

Polichrus, p. 120.
Porte-Crête, p. 113.
Prendentia, p. 27.
Prester, p. 213.
Protée, p. 222. — De la Nouvelle-Jersey, p. 225.
Proteus Scheuchzerii, p. 223. — Anguinus, *ibid.*
Proteus ranimus, p. 267.
Provençale, p. 175.
Pseudophidiens, p. 23.
Pseudosauriens, p. 23.
Pseudo-Boa, p. 182.
Ptérodactyles, p. 117.
Ptyodactyle, p. 127.
Python, p. 169.

Q

Quadrupèdes ovipares, p. 4 et 140.
Quatre-raies, p. 174.

R

Rainette, Rana, p. 255. — Verte, p. 257. — Flûteuse, *ibid.* — A Tapir, p. 258. — Esculenta, p. 262. — Temporaria, p. 265. — Punctata, *ibid.* — Plicata, *ibid.* — Alpina, p. 266. — Bosci, p. *ibid.* — Pinicus, p. 267. — Paradoxa, p. 267.
Rana, p. 255. — Pipa, p. 240. — Bufo, p. 244 et 245. — Bombina, p. 251. — Paradoxa, 252. — Arborea, p. 257. — Aurantiaca, *ibid.*
Rayon vert, p. 245.
Reptiles, p. 9.
Réseau, p. 127.
Roquets, p. 122.
Rouleaux, Tortrix, p. 179.
Ruban, p. 180.

S

Salamandre, Salamandra, p. 233. — D'eau, p. 234. — A Crête, p. 252. — Terrestre (grande), p. 235. — Noire, *ibid.* — Livide, *ibid.* — Funèbre, p. 236. — Variée, p. 237.
Sanguinolente, p. 175.
SAURIENS, p. 81.
Sauve-garde, p. 100 et 101.
SCINCOIDIENS, p. 135.
Scincoïdiens, p. 87.
Scinque, Scincus, p. 136. — Des boutiques, p. 137. — Commun, *ibid.*
Scorpion, p. 237.
Scytale, Scytalus, p. 202. — Bizonatus, p. 203.
Seps, p. 137.
SERPENT, p. 4 et 155. — A crochets isolés, p. 188. — Serpent de verre, p. 152. — D'eau, p. 172. — Bleu ou vert, p. 172. — D'Esculape, p. 174. — De rochers, p. 183. — D'eau, p. 184. — A sonnettes, p. 189. — A lunettes, p. 207. — Cornu, p. 214.
Sirène, p. 220. — Lacertine, p. 121.

Squamata, p. 24.
Squammiferes, p. 22.
Stellion, Stellio, p. 107. — Proprement dit, p. 108. —
Du Levant, *ibid.*—Spinipes, p. 109.
Hyla vulgaris, p. 257.
Suchus, p. 92.

T

Tapayes, p. 110.
Tapayaxui, p. 110.
Tarente, p. 124.
Tarentola, p. 124.
Takidromes, p. 104.
Temapara, p. 99.
Tereticauda, p. 17.
Testudo, p. 62. — Fimbriata, p. 77. — Closa, p. 76. — Scripta, p. 75. — Europea, *ibid.* — Mydas, p. 79. — Imbricata, *ibid.* — Coriacea, p. 80.
Testudinata, p. 24.
Tétard, p. 227.
Tétradactyle, p. 225.
Tétragone, p. 175.
Teuhtacotl-Zanhqui, p. 197.
Teya-guacu, p. 99.
Thécadactyle, p. 127.
Theuthlaco, p. 200.
Tokaye, p. 127.
Tortrix, p. 179.
Tortue, p. 72. — Grecque, p. 7. —Géométrique, *ibid.*
Trait, p. 177.
Trapettus, p. 110.
Trigonocéphale, p. 205.
Trionix, p. 77.
Trimésure, p. 183.
Triton, p. 231. — Parisien, p. 233.
Tupinambis, p. 98 et 100.
Turc, p. 177.
Typhilini, p. 27.
Typhlops, p. 157.
Tyrolienne, p. 175.

U

Ular-Sawa, p. 169.
URODÈLES, p. 18 et 229.
Uroplate, p. 128.

V

Varians ou *Fausses Vipères*, p. 19.
Vipère, Vipera, p. 204.—De la Louisiane, p. 201. — A tête triangulaire, p. 205. — Fer de lance, *ibid.*—Proprement dite, 210.—Commune, *ibid.* —D'Illyrie, p. 213. —Naja, p. 207.—Haje, p. 208.— Cérastes, p. 214. —Cobra, p. 208.
Vipérins, p. 19.
Vipérine, p. 175.
Vrais Serpens, p. 153.

Y

Yacaré, p. 95.

Z

Zig-Zag, p. 203.

FIN DE L'ERPÉTOLOGIE.

ERRATA.

Page 23, ligne 19, doint de dents, *lisez* point de dents.
Page 34, ligne 13, Ascolobotæ, *lisez* Ascalabotæ.
Page 35, ligne 16, selon les espèces, *lisez* selon leur espèce.
Page 72, ligne 1, *à pieds distincts*, lisez *à doigts distincts.*
Page 103, ligne 13, Cencoalt, *lisez* Cencoatl.
Page 186, ligne 20, Aspilure, *lisez* Aspysure.
Page 166, ligne 15, *Sencka,* lisez *Senecka.*

70/843

ICONOGRAPHIE

DES REPTILES

OU

COLLECTION DE FIGURES

Représentant les Reptiles qui peuvent servir de types pour chaque degré d'organisation et de formes, avec des détails anatomiques,

DESSINÉES SUR PIERRE

PAR Madame S. LAMOUROUX ET M. GUÉRIN;

accompagnée d'une explication des planches, et faisant le complement du *Traité d'Erpétologie*,

PAR M. BORY DE SAINT-VINCENT,

Membre correspondant de l'Academie des Sciences, etc.

Il n'est pas de serpent ou de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
BOILEAU, *Art poét.*

PARIS

MAIRET ET FOURNIER, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

1842.

ICONOGRAPHIE

DES

REPTILES.

EXPLICATION

DES

PLANCHES.

CHÉLONIENS.

PLANCHE Ire.

Squelette de l'Emyde bourbeuse, *Emys lutaria* (*Testudo lutaria* Gmel.). Vu par-dessous, le plastron ayant été enlevé, pour faire comprendre les détails donnés à la page 65. Un quart de grandeur naturelle environ.

PLANCHE II.

Tortue grecque, *Testudo greca* Gmel. *v.* p. 73. Du tiers de nature.

PLANCHE III, fig. 1.

Emyde écrite, *Emys scripta. v.* p. 75. Du tiers de nature.

Fig. 2.

Emyde clause, *Emys clausa* (*Testudo clausa* Gmel.). *v.* p. 76. Quart de nature.

PLANCHE IV.

Chélonie Luth, *Chelonia Lyra* (*Testudo coriacea* Gmel.). *v.* p. 89. Du vingtième de nature.

PLANCHE V.

Chélide Matamata, *Chelis Matamata* (*Testudo fimbria* Gmel.). *v.* p. 77. Du dixième environ de nature.

PLANCHE VI.

Trionyx du Nil, *Trionyx ægyptiacus* (*Testudo triunguis* Gmel.). *v.* p. 77. Du sixième ou huitième de nature.

SAURIENS.

PALÉOSAURES.

PLANCHE VII, fig. 1.

Squelette de l'ICHTHYOSAURE commun, *Ichthyosaurus communis. v.* p. 85. Du centième de nature.

Fig. 2.

Squelette du PLÉSIOSAURE, *Plesiosaurus antiquus. v.* p. 86. Du deux centième ou deux cent cinquantième de nature environ.

CROCODILIENS.

PLANCHE VIII, fig. 1.

GAVIAL du Gange, *Gavialis gangeticus* (*Lacerta gangetica* Gmel.). *v.* p. 89. D'un quatre-vingt ou centième de nature environ.

Fig. 2.

Le squelette de la tête vue de profil.

PLANCHE IX.

Le CROCODILE de Journu, *Crocodilus Jour-*

næi. Vingt fois plus petit que nature. *v.* p. 91.

Cet animal n'avait encore été figuré nulle part. Sa patrie nous demeure inconnue.

PLANCHE X.

Le Chamsès, ou Crocodile vulgaire du Nil, *Crocodilus Chamsès.* De trente à quarante fois plus petit que nature. *v.* p. 91.

PLANCHE XI.

Squelette du Chamsès ou Crocodile du Nil, servant de type à celui de l'ordre des Sauriens.

PLANCHE XII, fig. 1.

Caiman à lunettes, *Aligator Sclerops.* Vingt à trente fois environ plus petit que nature. *v.* p. 95.

Fig. 2.

Les parties antérieures au trait, pour indiquer les plaques nuchales, les cervicales, et les dorsales, dont l'arrangement et la comparaison fournissent chez les Crocodiliens adultes de bons caractères d'espèces.

LACERTIENS.

PLANCHE XIII, fig. 1.

TUPINAMBIS du Nil, ou l'OUARAN. Dix à quinze fois plus petit que nature. *v.* p. 101.

Fig. 2.

La tête un peu plus grosse, vue en dessus pour être comparée avec celle des Crocodiles, qui présentent beaucoup de rapports.

PLANCHE XIV.

Tête du MOSAUSAURE, ou grand Saurien, fossile des carrières de Maëstricht. *v.* p. 50.

PLANCHE XV, fig. 1.

La DRAGONNE (*Lacerta Dracona* Gmel.). Douze à quinze fois plus petite que nature. *v.* p. 101.

Fig. 2.

L'AMÉIVA (*Lacerta Ameiva* Gmel.). Cinq à six fois plus petit que nature. *v.* p. 102.

GECKOTIENS.

PLANCHE XVI, fig. 1.

Le GECKO des murailles, *Gecko fascicularis* (*Lacerta mauritanica* et *turcica* Gmel.). Deux fois environ plus petit que nature. *v.* p. 124.

CAMÉLÉONIENS.

Fig. 2.

Le CAMÉLÉON vulgaire, *Cameleo vulgaris* (*Lacerta africana* Gmel.). Deux ou trois fois plus petit que nature. *v.* p. 134.

IGUANIENS.

PLANCHE XVII, fig. 1.

CORDYLE du Cap, *Cordylus Capensis* (*Lacerta Cordylus* Gmel.). Tiers ou quart de grandeur naturelle. *v.* p. 107.

Fig. 2.

La tête vue en dessus, pour montrer la

disposition des plaques écailleuses qui la recouvrent.

PLANCHE XVIII, fig. 1.

Stellion du Levant, *Stellio orientalis* (*Lacerta Stellio* Gmel.). Un tiers environ de grandeur naturelle. *v.* p. 108.

Fig. 2.

La tête vue en dessus, pour montrer la disposition des écailles qui la recouvrent.

PLANCHE XIX.

Agame du port Jakson, *Agama Australasica.* D'un tiers environ de grandeur naturelle. *v.* p. 110.

PLANCHE XX.

Anolis du Cap, *Anolis Capensis.* Un tiers ou moitié environ de grandeur naturelle. *v.* p. 121.

PLANCHE XXI.

L'Iguane tuberculeuse, *Iguana tuberculosa* (*Lacerta Iguana* Gmel.). Cinquième ou

sixième de grandeur naturelle. *v.* p. 119.

PLANCHE XXII.

Basilic porte-crête, *Basilicus cristatus* (*Lacerta amboinensis* Gmel.). Cinquième ou sixième de grandeur naturelle. *v.* p. 113.

PLANCHE XXIII.

Squelette du Ptérodactyle, fossile d'Aichteidt, *Pterodactylus antiquus*. Du quart environ de grandeur naturelle. *v.* p. 117.

PLANCHE XXIV.

Dragon vulgaire, *Draco vulgaris* (*Lacerta Draco* Gmel.). Moitié environ de grandeur naturelle. *v.* p. 114.

Geckotiens.

PLANCHE XXV, fig. 1.

Phyllure de Cuvier, *Phyllurus Cuverii*. Moitié de grandeur naturelle. *v. p.* 129.

Scincoïdiens.

Fig. 2.

Scinque des boutiques, *Scincus officinalis* (*Lacerta Scincus* Gmel.). Du tiers environ de grandeur naturelle. *v.* p. 137.

PLANCHE XXVI, fig. 1.

Seps proprement dit, *Seps vulgaris* (*Lacerta Chalsides* Gmel.). Tiers de nature. *v.* p. 138.

Fig. 2.

Chalside proprement dit, *Chalsis Cespedianus*. Moitié de grandeur naturelle. *v.* p. 139.

PLANCHE XXVII, fig. 1.

Chirote mexicain ou le Cannelé, *Chirotes lombricalis*. Moitié au plus de nature. *v.* p. 140.

Fig. 2.

Histérope lépidopode, *Histeropus lepidopodus*. De moitié ou du tiers de nature. *v.* p. 142.

OPHIDIENS.

ANGUIS.

PLANCHE XXVIII, fig. 1.

L'ORVET commun, *Anguis fragilis* Gmel. De moitié ou du tiers de grandeur naturelle. Les écailles y ont été représentées un peu trop grandes. *v.* p. 151.

Fig. 2.

L'OPHISURE ventral, *Ophisurus ventralis* (*Anguis ventralis* Gmel.). Moitié de nature. *v.* p. 152.

SERPENS DOUBLES MARCHEURS.

PLANCHE XXIX, fig. 1.

L'AMPHISBÈNE enfumé, *Amphisbœna fuliginosa* Gmel. Quart de grandeur naturelle environ. *v.* p. 156.

Fig. 2.

Squelette de la tête vue en dessus et de profil.

a. Frontal proprement dit, unique.
bb. Frontaux antérieurs.
cc. Nasaux.
dd. Maxillaires.
e. Pariétal, unique.
f. Occipital, unique.
gg. Jugaux.
h. Intermaxillaire.
ii. Ptérygoïdiens internes.
k. Mâchoire inférieure.

SERPENS VRAIS.

PLANCHE XXX.

Le DEVIN ou BOA Étouffeur, *Boa Constrictor* Gmel. Vingt à trente fois plus petit que nature. *v.* p. 161.

PLANCHE XXXI.

Ostéologie de la tête du grand PYTHON de Java. — Fig. 1 en dessus. — Fig. 2, en dessous. *v.* p. 169.
aa. Frontaux proprement dits.
bb. Frontaux antérieurs.
cc. Frontaux postérieurs.

dd Surorbitaires.
e. Pariétal, unique.
ff. Mastoïdiens.
g. Occipital supérieur.
ii. Caisses.
kk. Ptérygoïdiens externes.
ll. Ptérygoïdiens internes.
mm. Palatins.
n. Sphénoïde.
o. Vomer.
p. Intermaxillaire.
qq. Maxillaires.
rr. Cornets inférieurs.
ss. Nasaux.
t. Occipital inférieur.
uu. Étrier de l'oreille.
vv. Articulaire de la mâchoire inférieure.

Dans la figure 2 la mâchoire inférieure a été supprimée, pour qu'elle ne cachât aucun détail.

PLANCHE XXXII.

L'Erpéton tentaculé, *Erpeton tentaculatus.*
Moitié ou tiers de nature. *v.* p. 176.

PLANCHE XXXIII.

L'Acrochorde de Java, *Acrochorda Java-*

nensis (*Anguis* Gmel.). Douze ou quinzième de nature. *v.* p. 180.

PLANCHE XXXIV.

Ostéologie de la tête du Crotale Boiquira, *Crotalus horridus* Gmel. *v.* p. 197, fig. 1 de profil, fig. 2 en dessus.

aa. Frontaux proprement dits.
bb. Frontaux antérieurs.
cc. Frontaux postérieurs.
d. Pariétal, unique.
ee. Mastoïdiens.
ff. Caisses.
gg. Ptérygoïdiens externes.
h. Intermaxillaire.
ii. Maxillaires.
kk. Nasaux.
ll. Les crochets à venin.
mm. Dentaire de la mâchoire inférieure.
nn. Articulaire de la mâchoire inférieure.
oo. Ptérygoïdiens internes.

PLANCHE XXXV, fig. 1.

Le Crotale Drynas, *Crotalus Drynas* Gmel. Huit à dix fois environ plus petit que na-

ture. On y distingue que des grandes plaques entières règnent jusqu'au-dessous de la queue. *v.* p. 200.

Fig. 2.

Les grelots de la queue, moitié de nature.

PLANCHE XXXVI.

Langaha de Madagascar, *Langaha Madagascariensis*. Quatre ou cinq fois plus petit que nature. *v.* p. 201.

a. Grandes plaques ventrales.

b. Plaques ovales qui font le tour du corselet, comme des anneaux.

c. Extrémité de la queue qui, dépourvue de plaques ou d'anneaux, est couverte de petites écailles, comme le dessus du corps.

PLANCHE XXXVII.

Pélamide large-queue, *Pelamis laticauda* (*Anguis Platurus* Gmel.). Cinq à six fois plus petite que nature. *v.* p. 186.

PLANCHE XXXVIII, fig. 1.

Vipère Naja, *Vipera Naja* (*Coluber Naja*

Gmel.). Quatre ou cinq fois plus petite que nature. *v.* p. 27.

Fig. 2.

La tête vue en dessus pour montrer ses plaques écailleuses et la proportion du renflement du cou.

PLANCHE XXXIX.

La Vipère commune, *Vipera Berus* (*Coluber* Gmel.). Pour montrer les plaques ventrales entières, et les demi-plaques sous la queue, qui, avec les crochets à venin, constituent le genre Vipère. *v.* p. 210. On retrouve la disposition de plaques entières et de demi-plaques dans les couleuvres proprement dites.

PLANCHE XL, fig. 1.

La gueule de la Vipère commune, pour montrer en

a Les crochets à venin isolés ;

b Les dents de la gorge ;

c Celles de la mâchoire inférieure, avec la langue bifide que le vulgaire prend pour un dard venimeux ;

d Le fourreau de la langue.

Fig. 2.

Squelette de la Vipère commune, qui peut être considéré comme type de celui des vrais Serpens.

PLANCHE XLI, fig. 1.

Le Céraste ou Serpent cornu, *Vipera Cerastes* (*Coluber* Gmel.). Tiers environ de grandeur naturelle. *v.* p. 214.

Fig. 2.

La tête de face, environ réduite de moitié.

PLANCHE XLII, fig. 1.

Le Typhlops Réseau, *Typhlops reticulata* (*Anguis* Gmel.) Du quart de grandeur naturelle. *V.* p. 157.

Fig. 2.

Le Miguel, du genre Rouleau, *Tortrix maculata* (*Anguis* Gmel.). Moitié de nature. *v.* p. 179.

LÉIODERMES.

PLANCHE XLIII, fig. 1.

Le VISQUEUX, du genre CÆCILIE, *Cæcilia gelatinosa* Gmel. Du tiers de nature. *v.* p. 217.

Fig. 2.

Squelette de la tête en dessus.

Fig. 3.

Squelette de la tête vue de profil.
aa Intermaxillaires et nazaux réunis.
bb Maxillaires recouvrant l'orbite et percés d'un petit trou pour l'œil.
c Frontal, unique.
dd Frontaux antérieurs.
ee Pariétaux.
ff Occipital supérieur.
gg Frontaux postérieurs.

PNEUMOBRANCHES.

PLANCHE XLIV, fig. 1.

SIRÈNE Lacertine, *Sirena Lacertina* (*Mu-*

rena Sirena Gmel.). Du quart ou du cinquième de grandeur naturelle. *v.* p. 221.

Fig. 2.

La bouche vue de face est ouverte pour montrer la disposition des dents.

PLANCHE XLV, fig. 1.

Le Protée Anguillar, *Proteus anguinus*. De moitié ou du tiers de grandeur naturelle. *v.* p. 223.

Fig. 2.

Tête d'un des plus grands individus vue par-dessous.

PLANCHE XLVI, fig. 1.

Empreinte du célèbre Reptile fossile d'OEningen, prise par Scheuchzer pour un Antropolithe, et que M. Cuvier a reconnu être un débris appartenant à quelque espèce du genre Protée. Réduit au huitième environ de grandeur naturelle. *v.* p. 223.

Fig. 2.

Squelette d'une tête de Salamandre de

grandeur naturelle, pour montrer l'analogie que présente le Protée de Scheuchzer avec les Urodèles.

BATRACIENS.

URODÈLES.

PLANCHE XLVII.

Le TRITON à queue plate, vulgairement Salamandre aquatique à crêtes, *Triton palustris* Laurenti (*Lacerta* Gmel.). *v.* p. 231.

Fig. 1.

Le mâle, où les crêtes deviennent plus grandes et varient au temps des amours.

Fig. 2.

La femelle, qui en est en tout temps dépourvue.

PLANCHE XLVIII.

La grande SALAMANDRE terrestre commune, *Salamandra maculosa* Laurenti (*Lacerta salamandra* Gmel.). Moitié environ de nature. *v.* p. 235.

ANOURES.

PLANCHE XLIX.

Le PIPA, *Pipa Surinamensis* (*Rana Pipa* Gmel.). Un peu moins du tiers de nature. *v.* p. 240.

PLANCHE L.

Tétard de la GRENOUILLE Jakie de Surinam, *Rana paradoxa* Gmel. Quand les pattes lui poussent, et que la queue ne tardera point à tomber. A peu près de grandeur naturelle. *v.* p. 267.

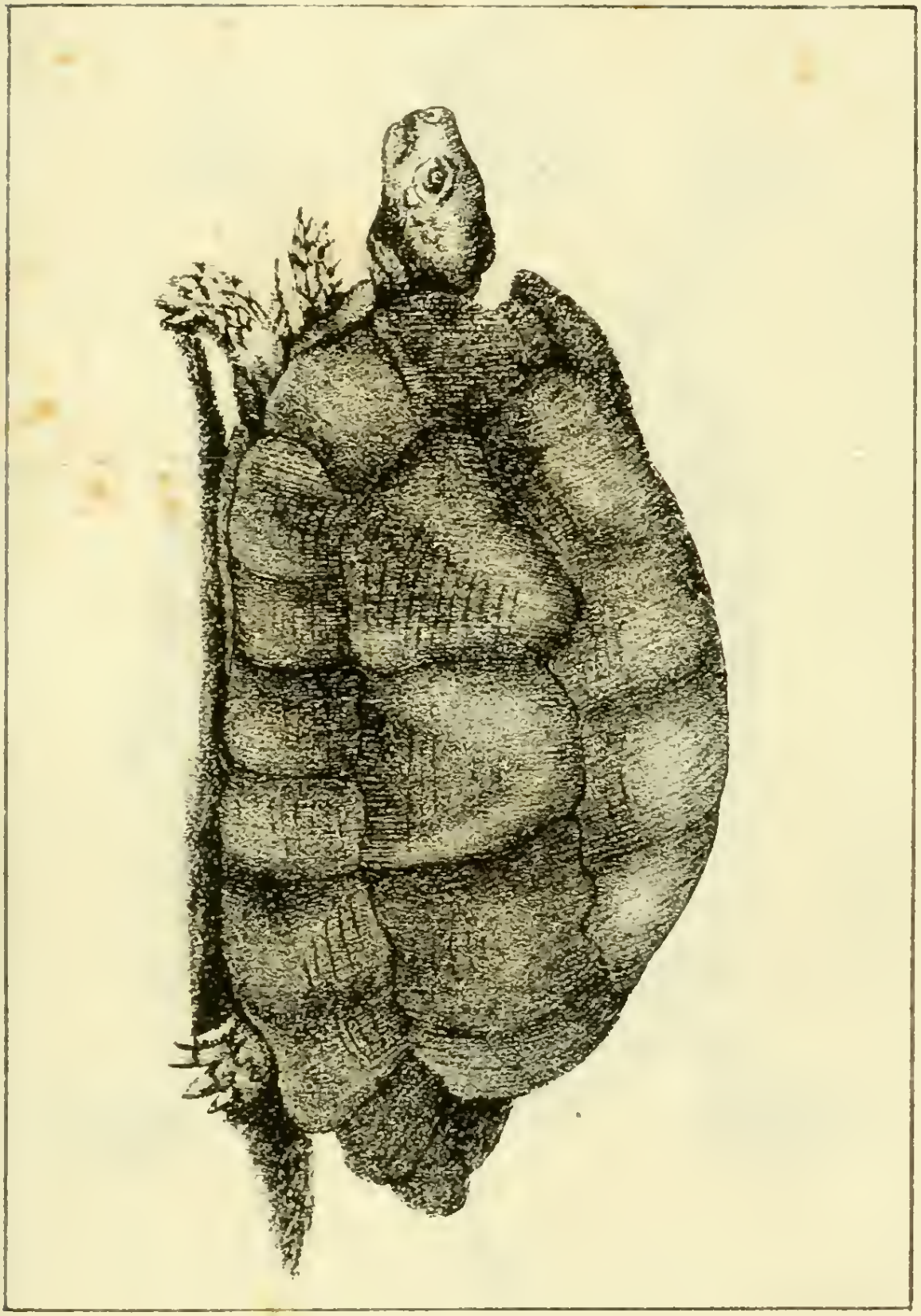
PLANCHE LI.

Squelette de la GRENOUILLE verte commune, *Rana esculenta* Gmel., type de celui des Batraciens Anoures, où ne se voient pas de côtes, quoiqu'il y existe un sternum. *v.* p. 262.

PLANCHE LII.

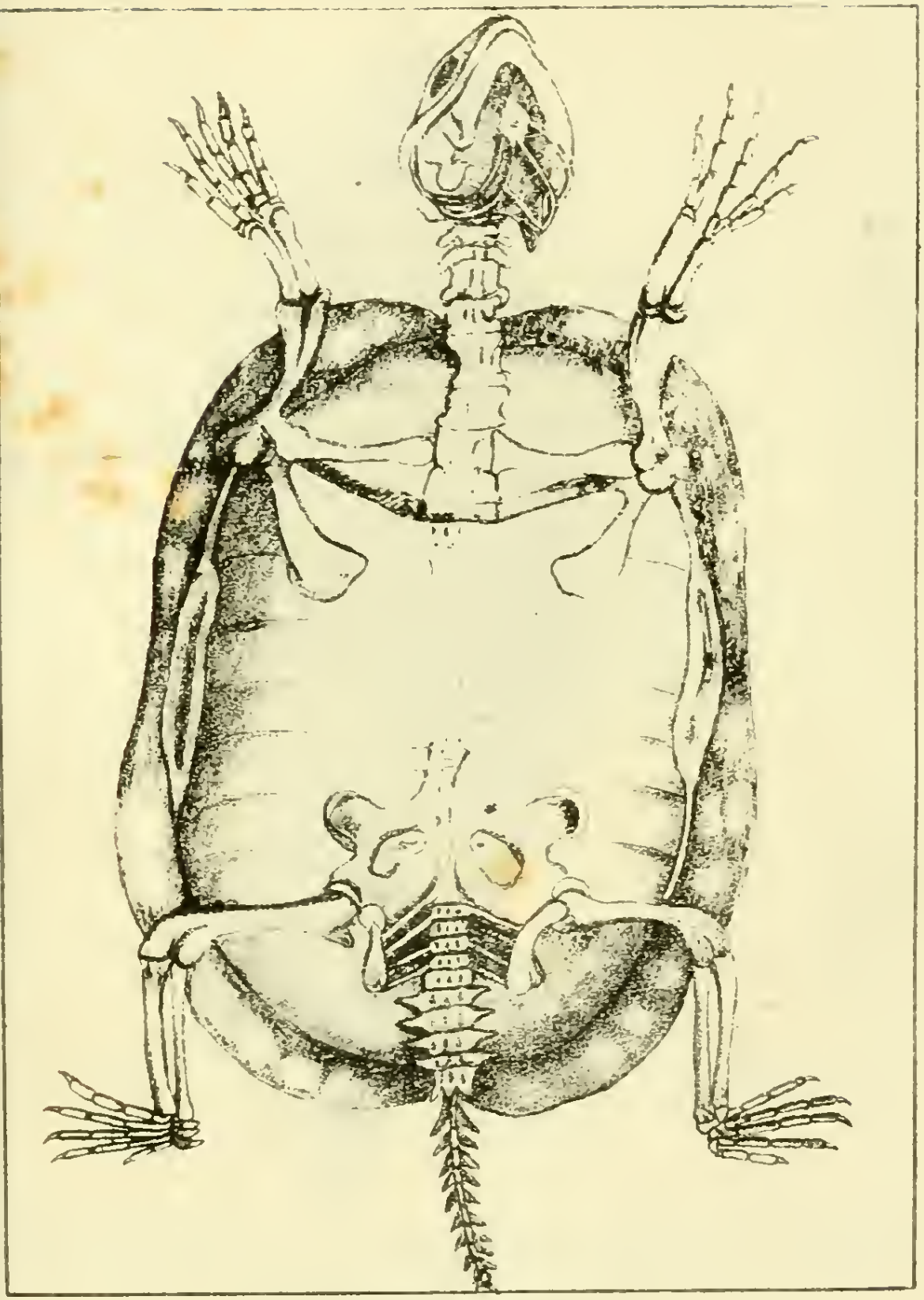
RAINETTE verte mâle et femelle durant l'accouplement, *Hyla viridis* (*Rana arborea* Gmel.). Grandeur naturelle. *v.* p. 257.

FIN DE L'ICONOGRAPHIE DES REPTILES.



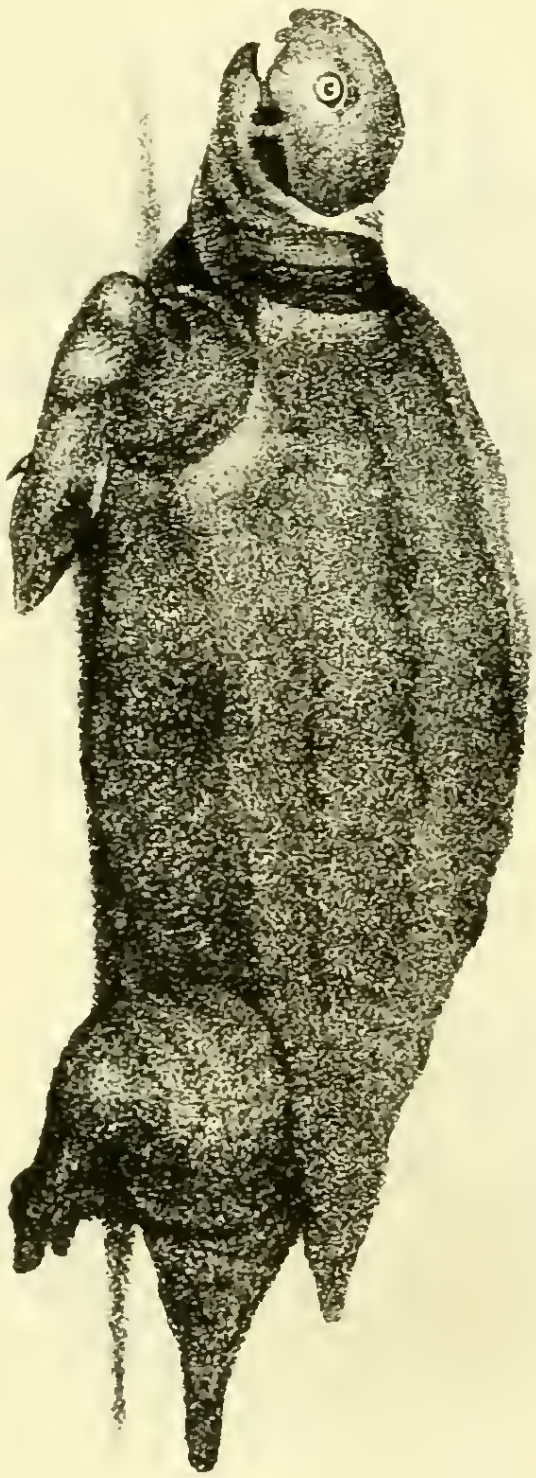
Tortue grecque

MCZ Library
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA



Squelette de Tortue

MIT
LIBRARIES
CAMBRIDGE, MA USA



Chélonie luth.

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE MA USA

Fig. 1

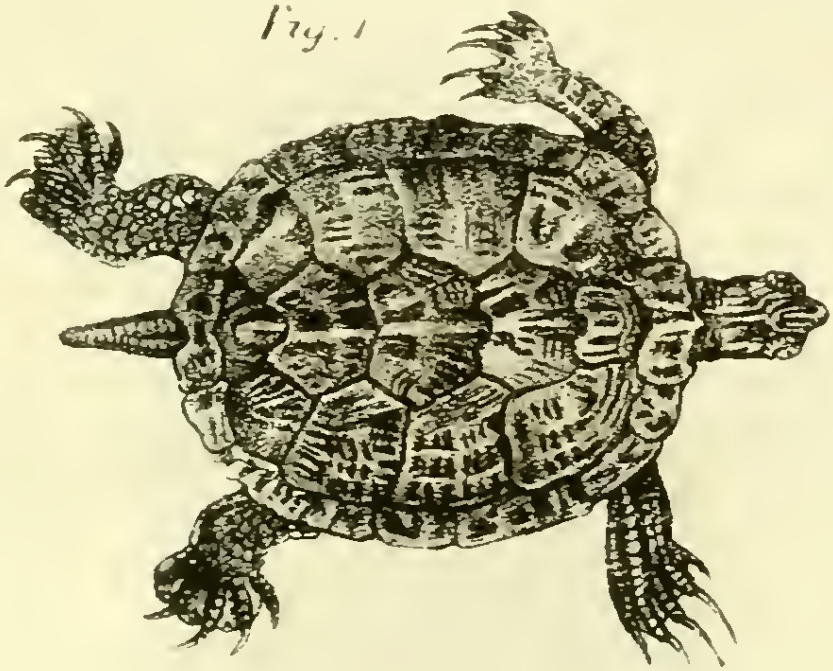


Fig 2

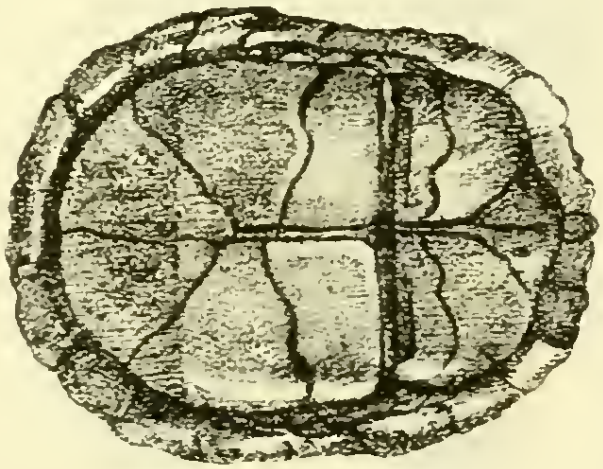
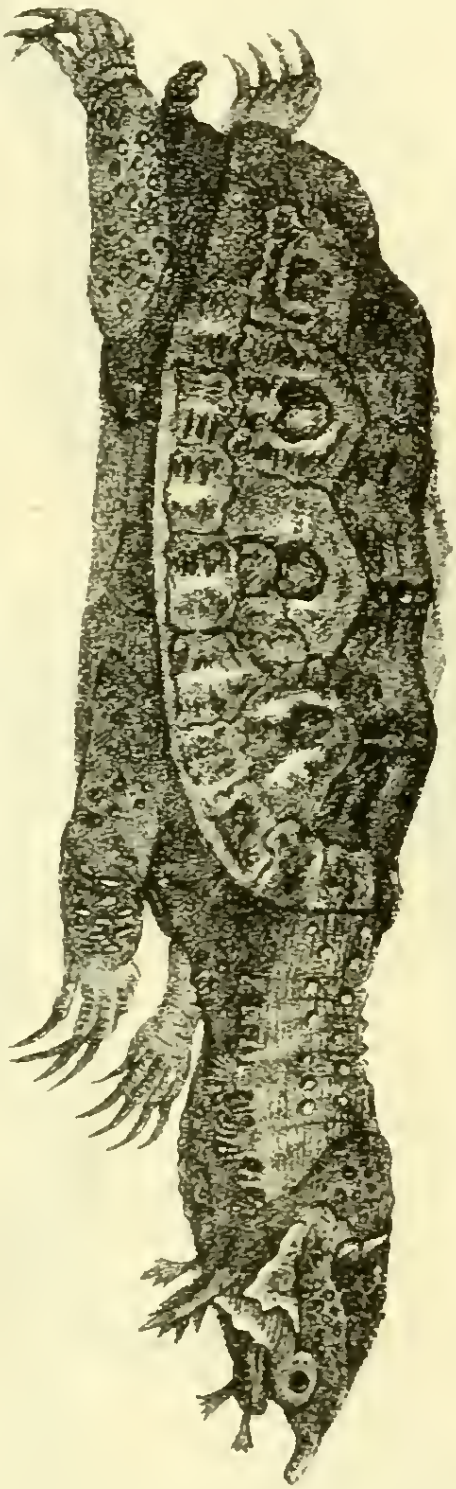


Fig 1 Emyde écrite *Fig. 2.* Emyde clause

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA

Trionyx du Nil.

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA



Chelide Matamata

MCZ LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE MA USA

Gavial du Gange.

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA

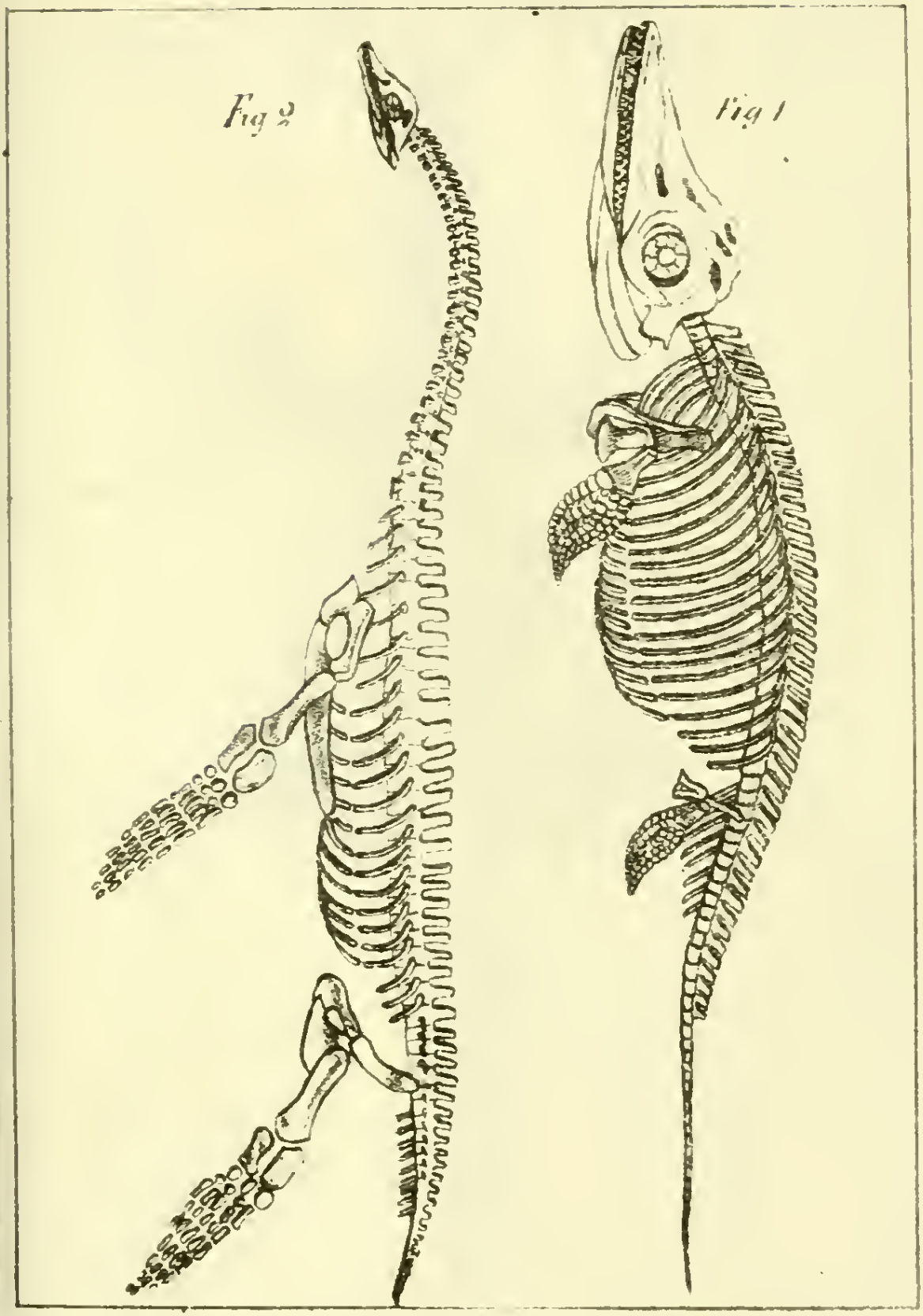
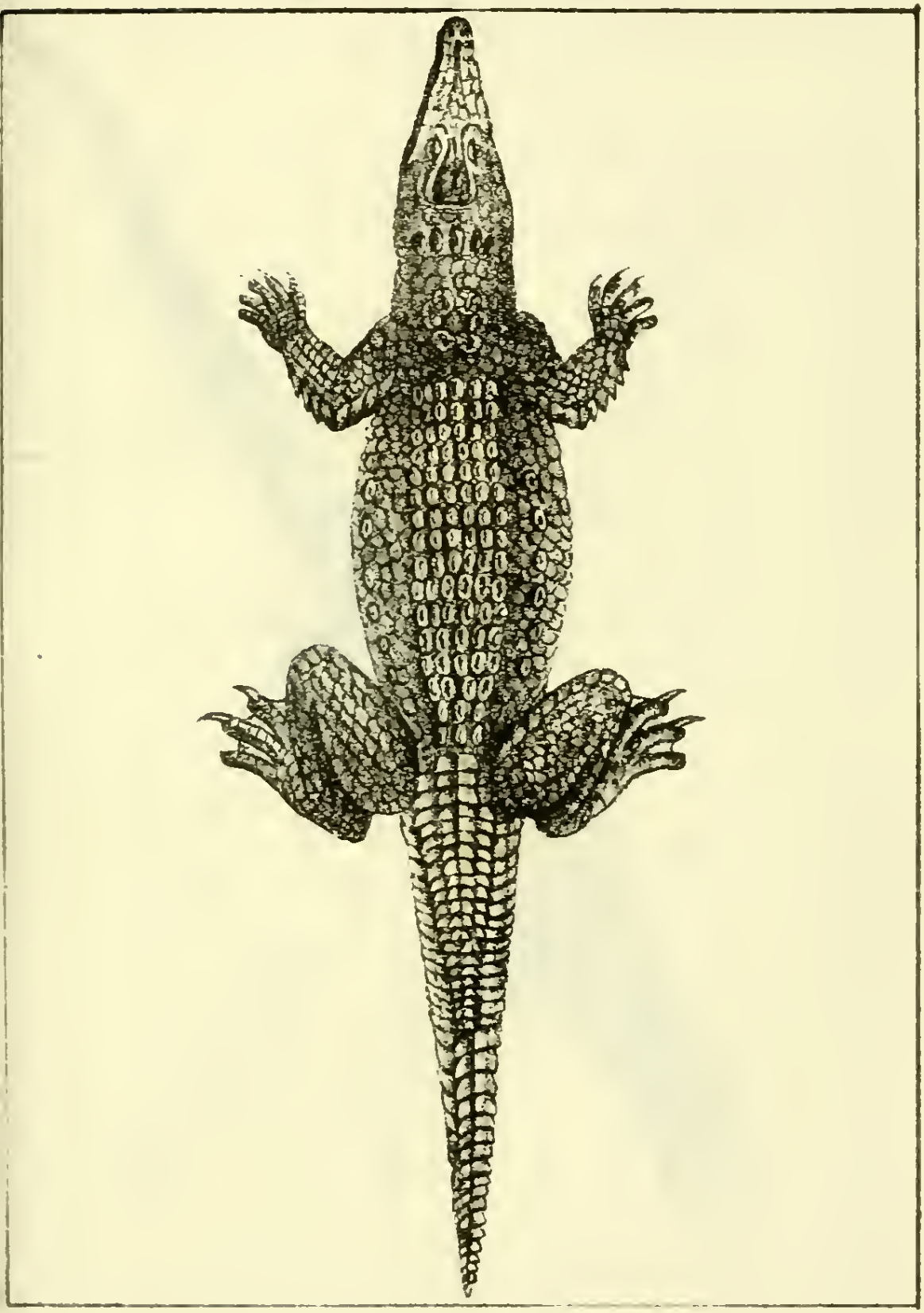
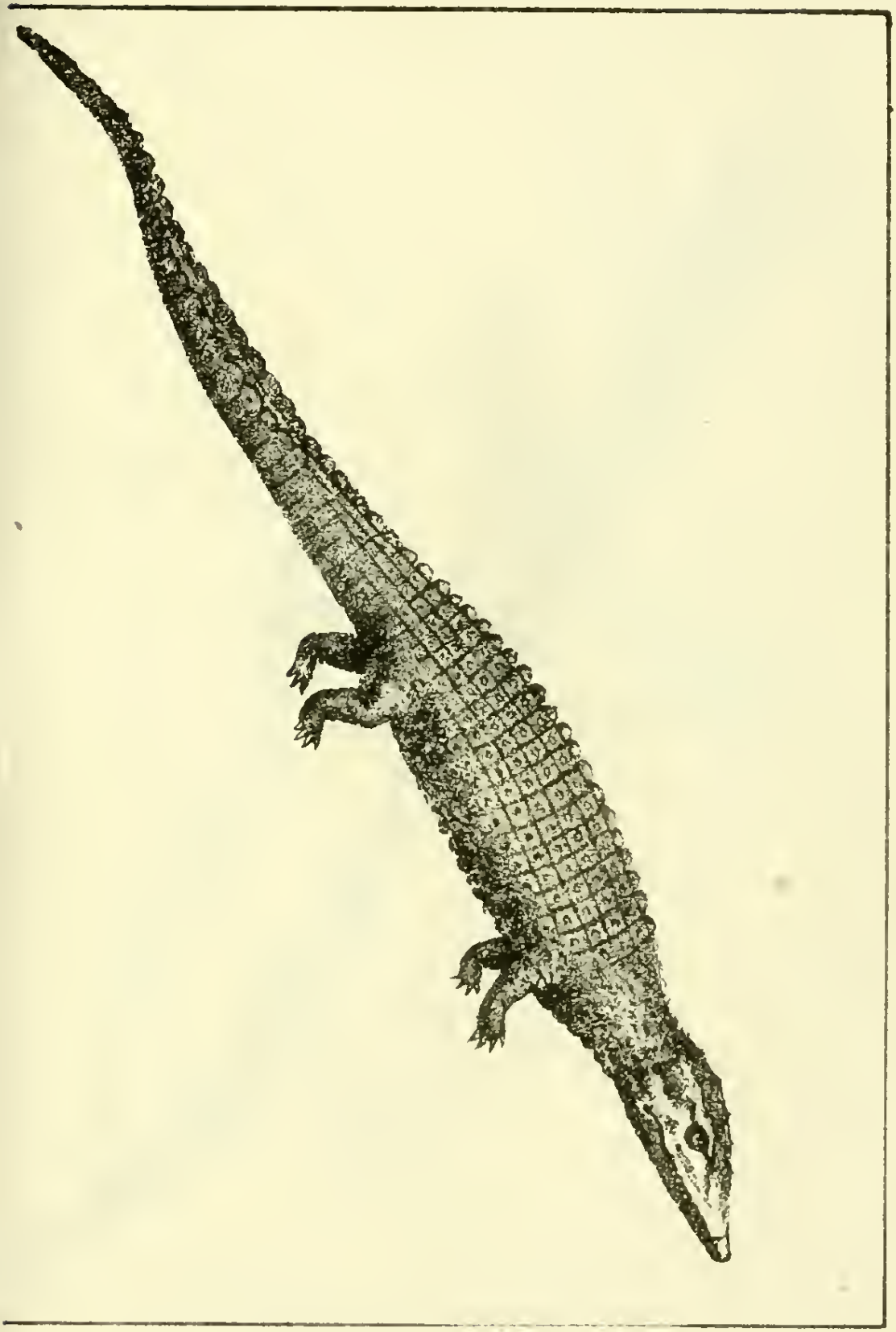


Fig 1 Ichthyosaure. *Fig 2.* Plésiosaure.

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE MA USA



Crocodile de Journu

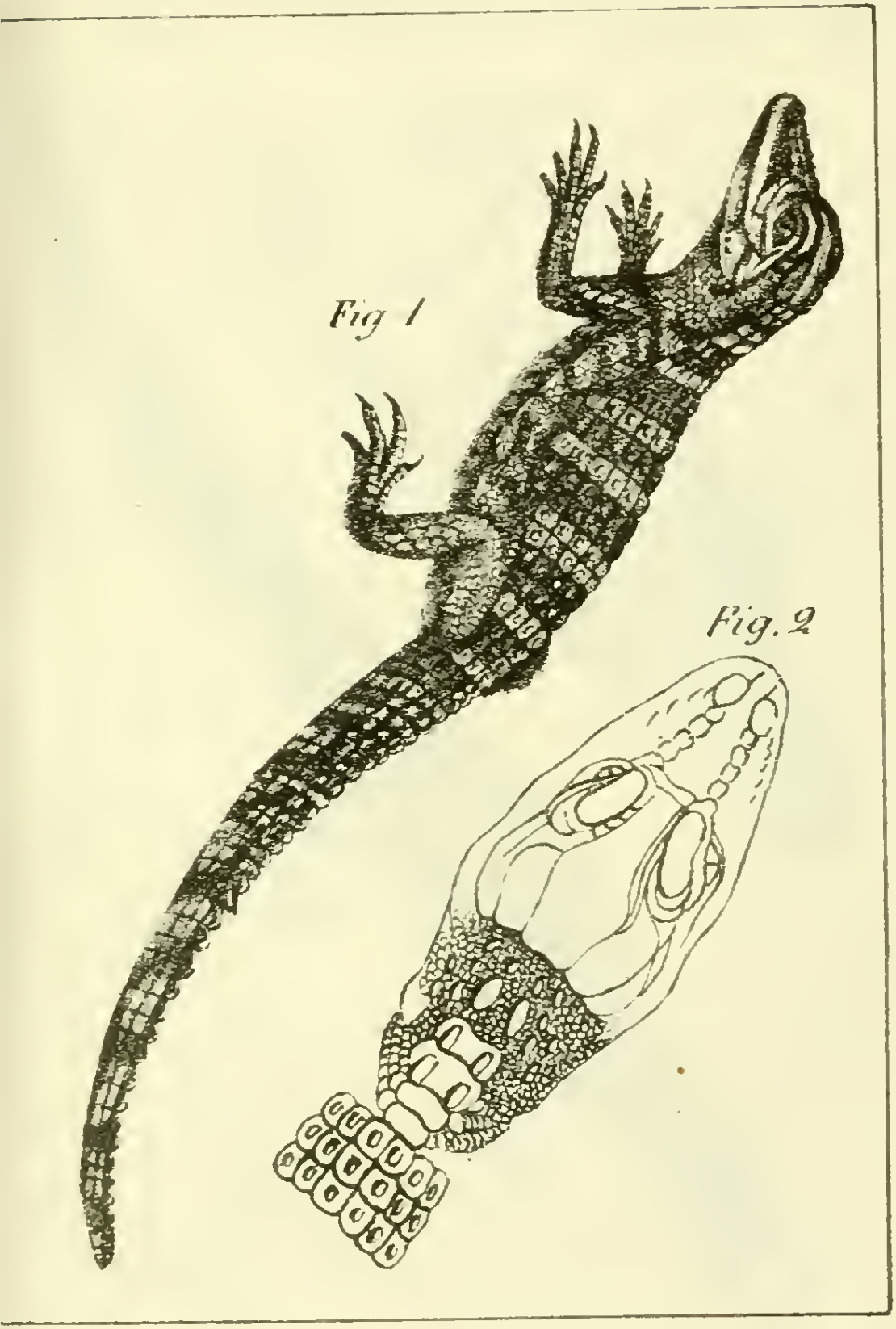


Crocodile Chamsès.

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE MA USA

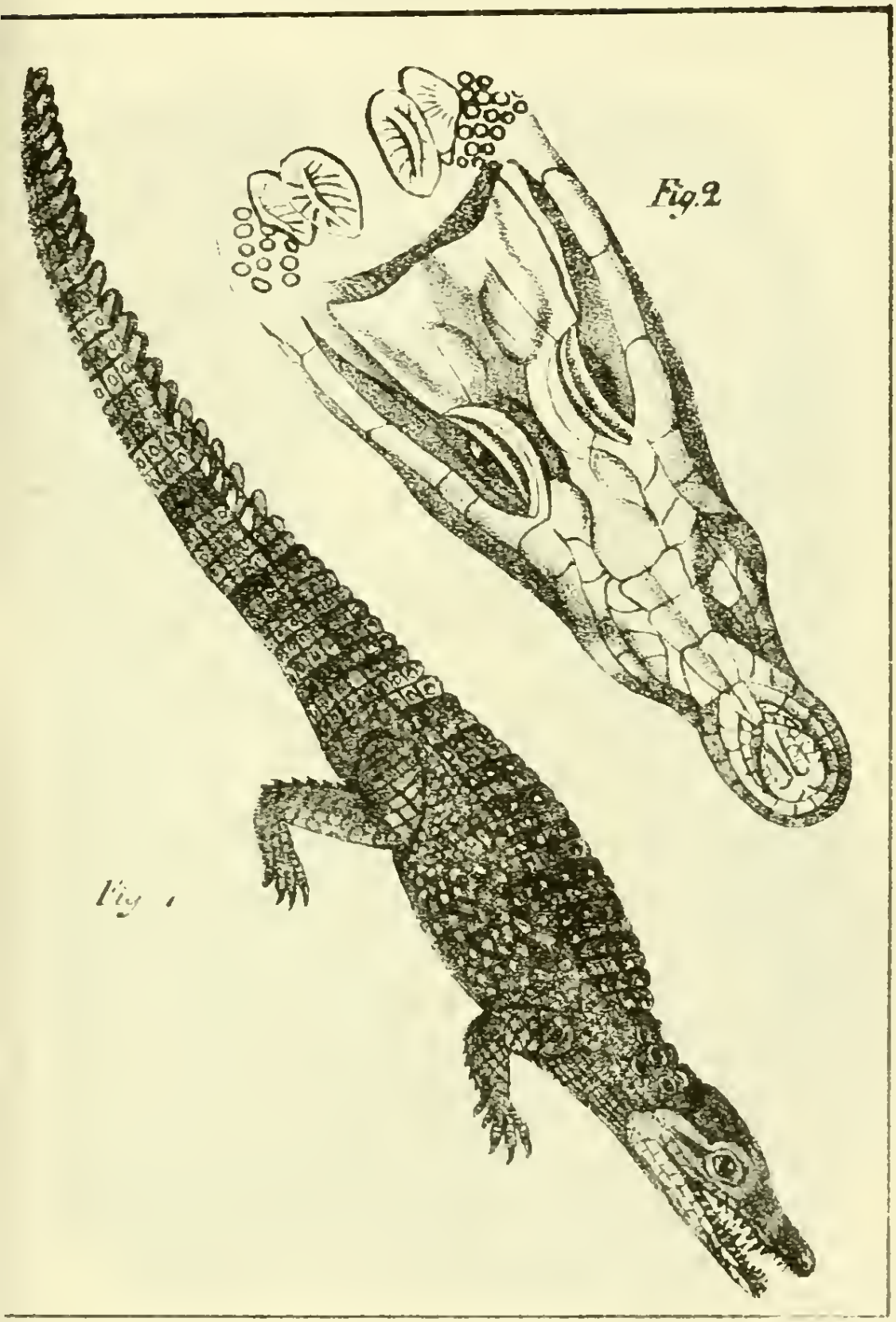
Squelette de Chamses

MCZ
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA



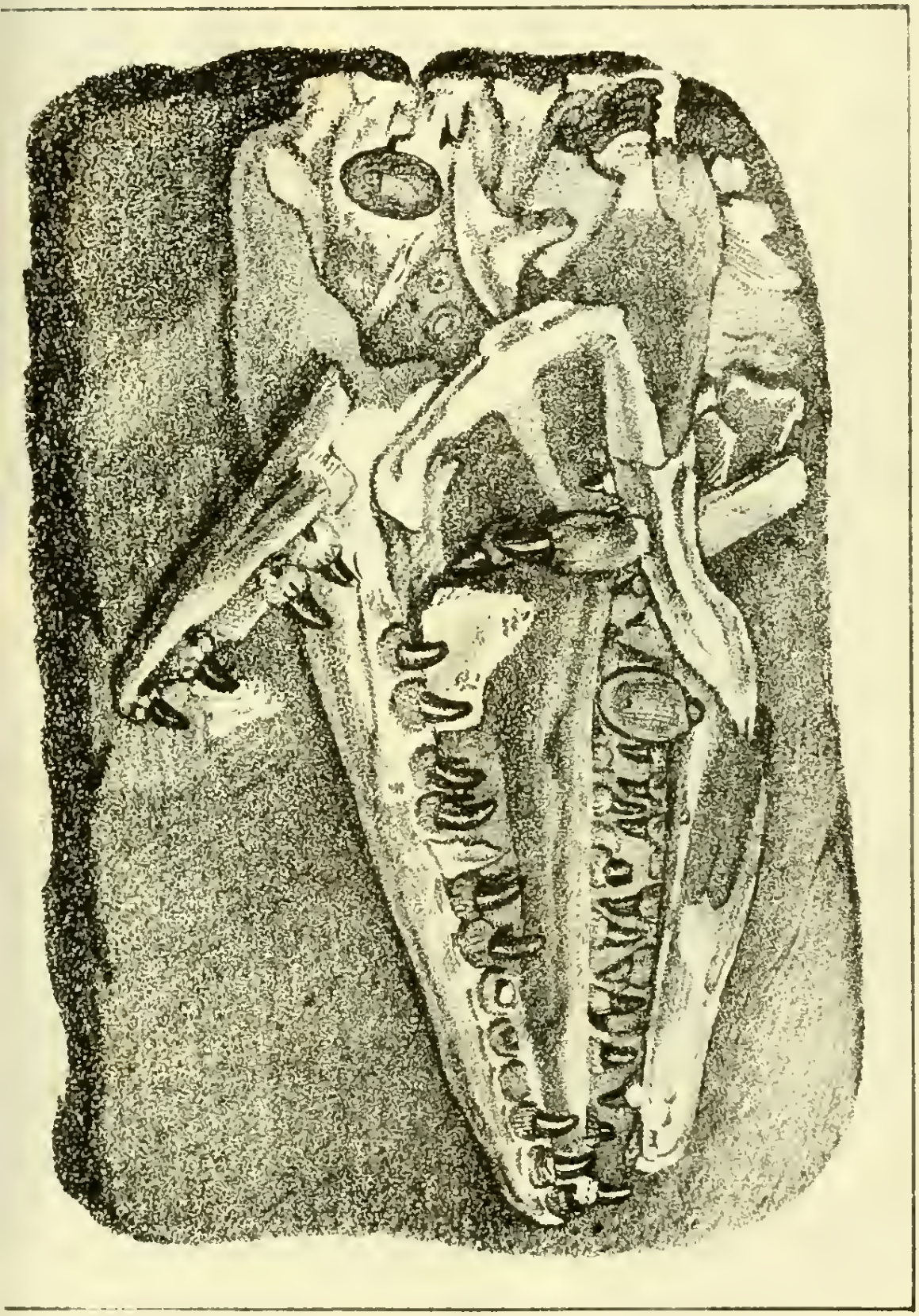
Caïman a lunettes.

HARVARD
UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASS. U.S.A.



Tupinaculées du Nil

MCZ LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA



Mososaure.

CAMBRIDGE MASS. U.S.A.

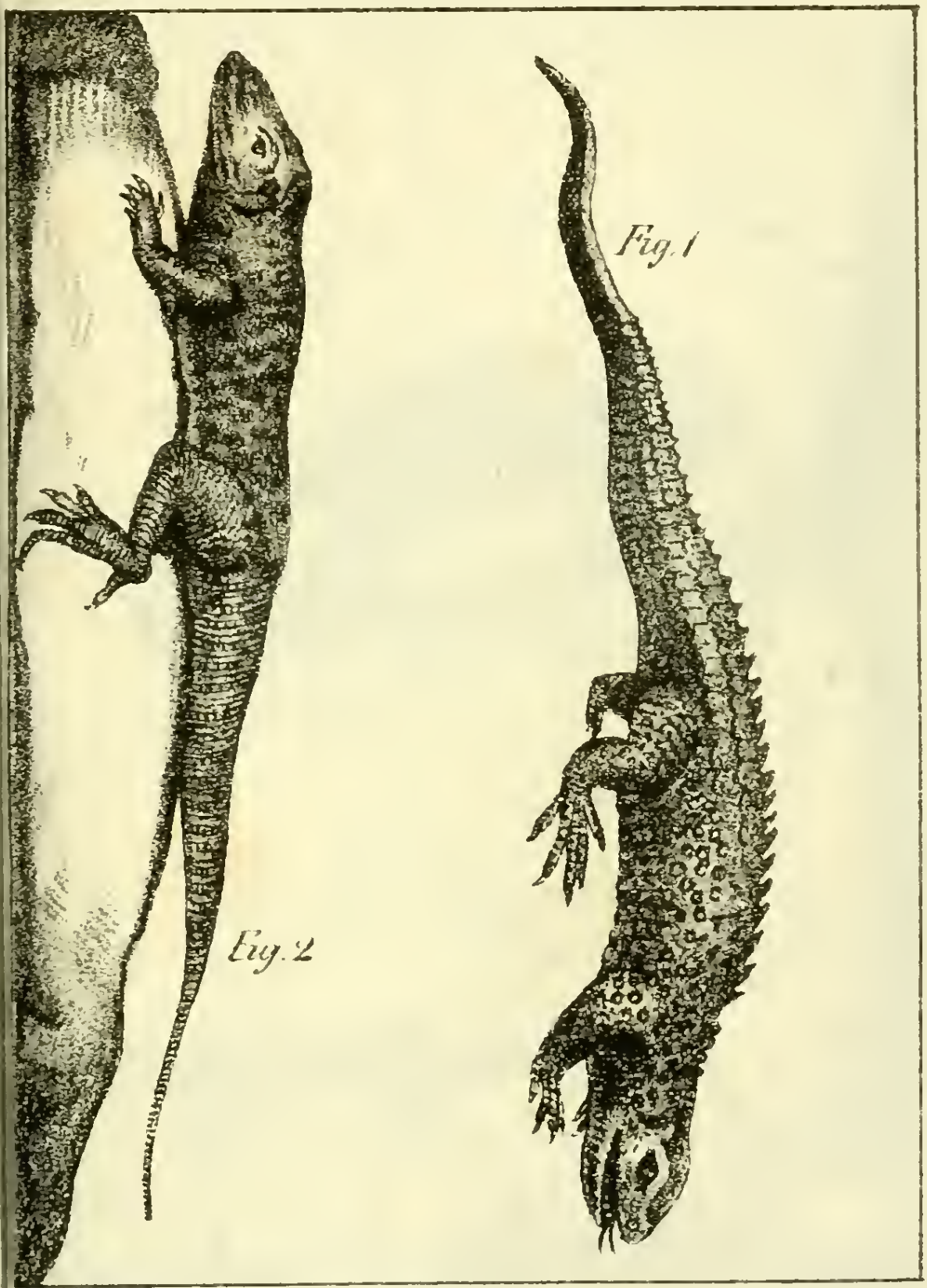


Fig 1. Dragonne. *Fig 2* Ameiva

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA

Fig 2

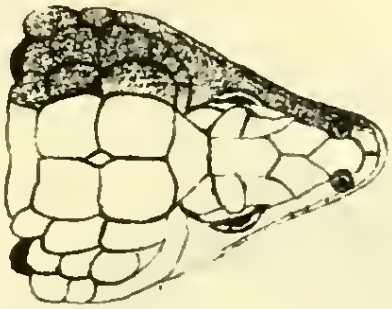
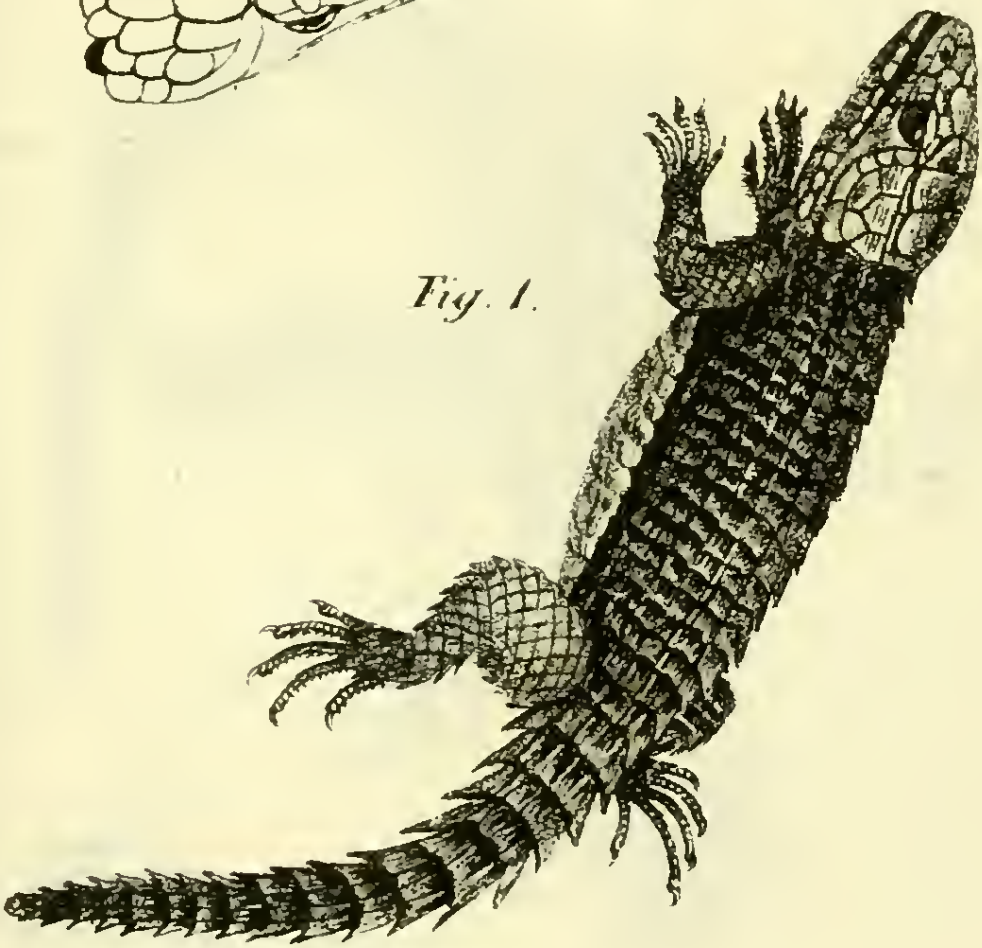


Fig. 1.

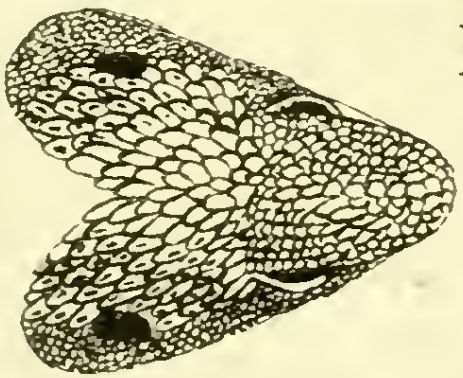


Cordyle du Cap

MCZ LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA, USA

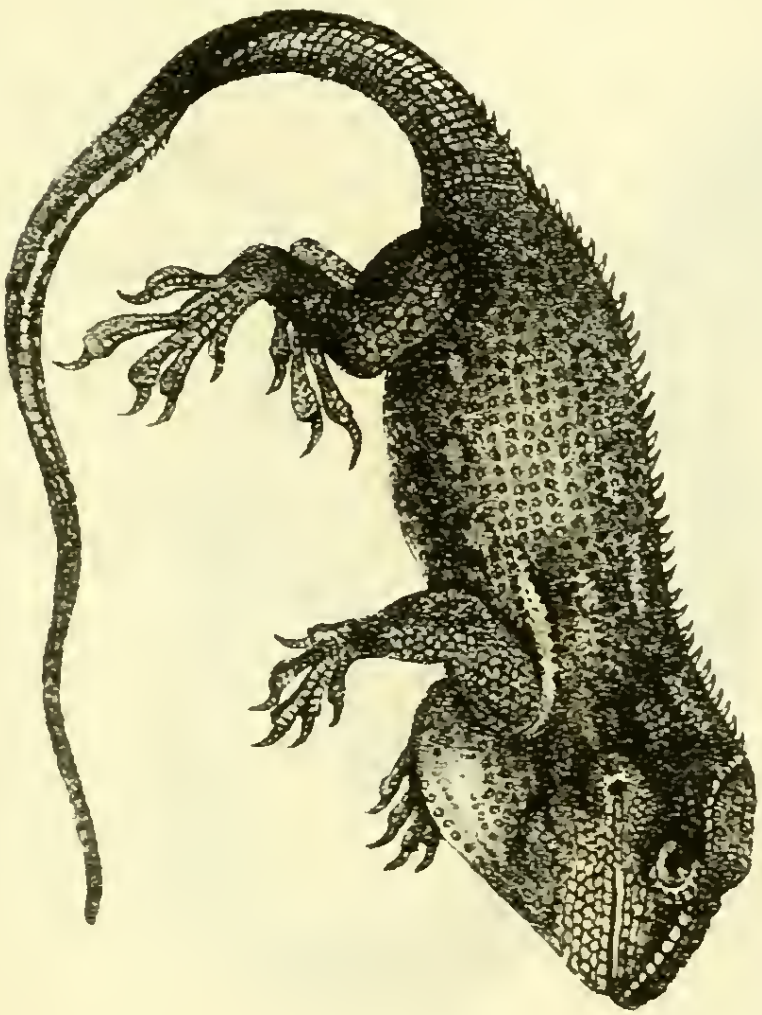
Fig. 1.

Fig. 2.



Stellion du Levant

MCZ LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE MA USA



Agame du Port Jackson.

MCZ LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE MA USA

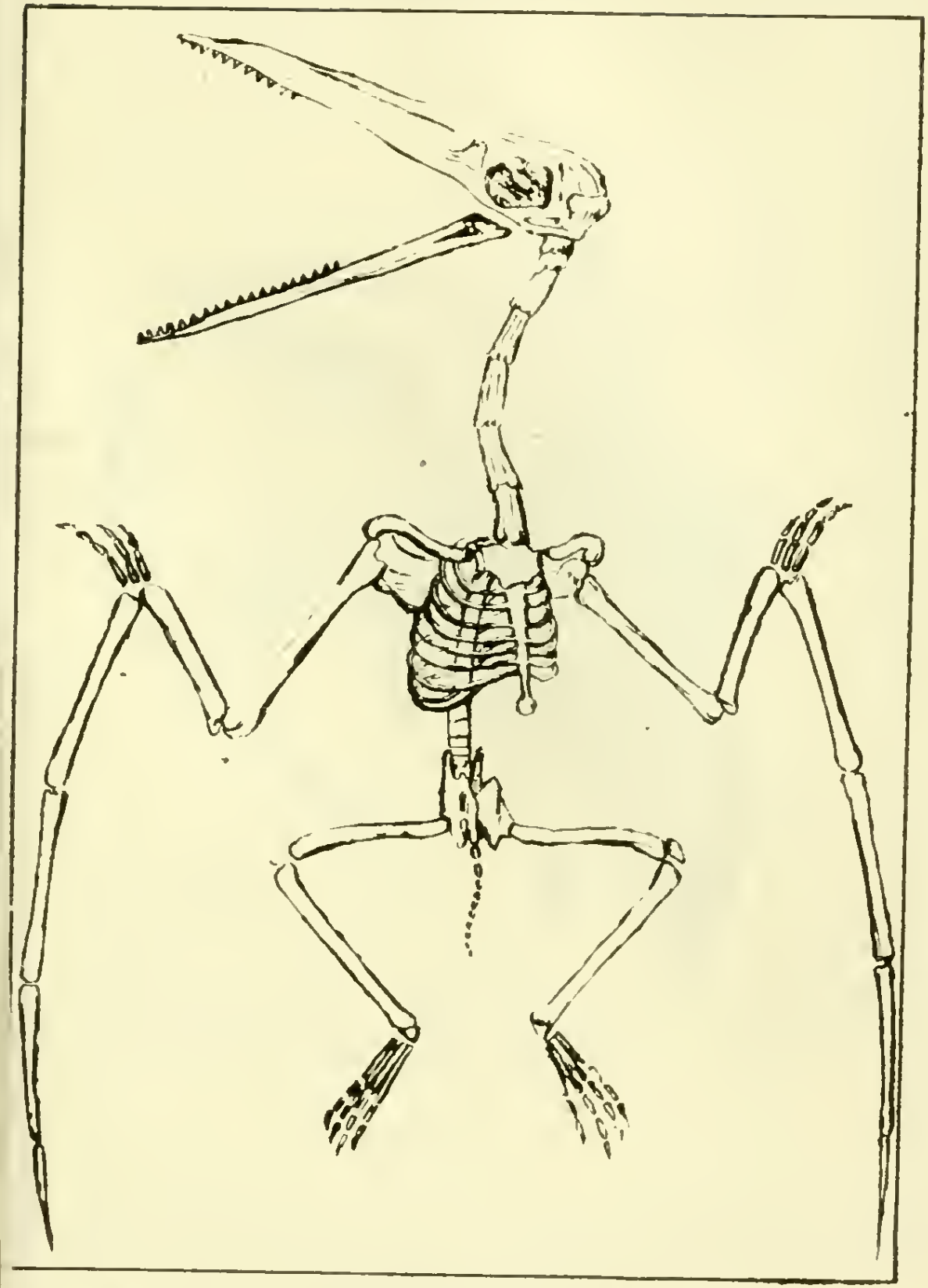
Anolis du Cap.

MCZ Library
Museum of Comparative Zoology
Cambridge, MA 02138

Iguane.

Basilic.

MCZ
HA
CA



Ptérodactyle.

MCZ LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA

Dragon.

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA

Fig. 2

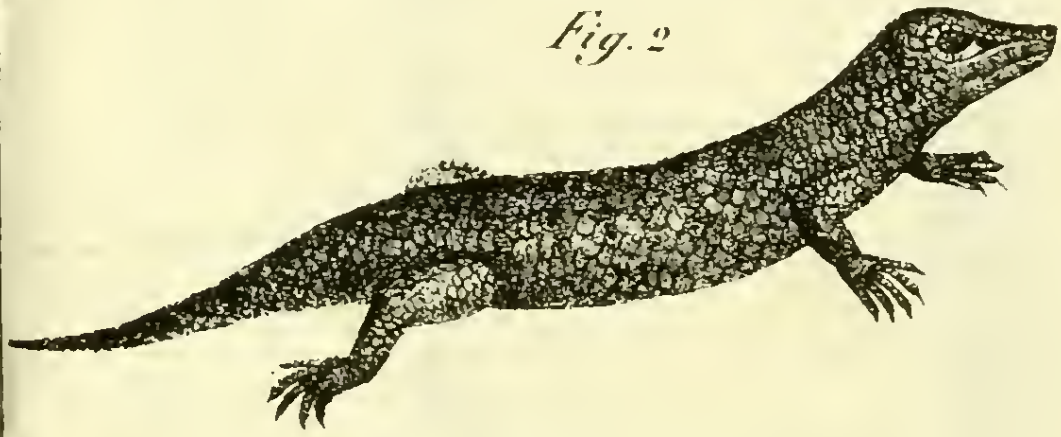


Fig. 1.

Fig. 1. Phyllure de Cuvier.
Fig. 2 Scinque des Boutiques.

Princeton University
Gest Oriental Library

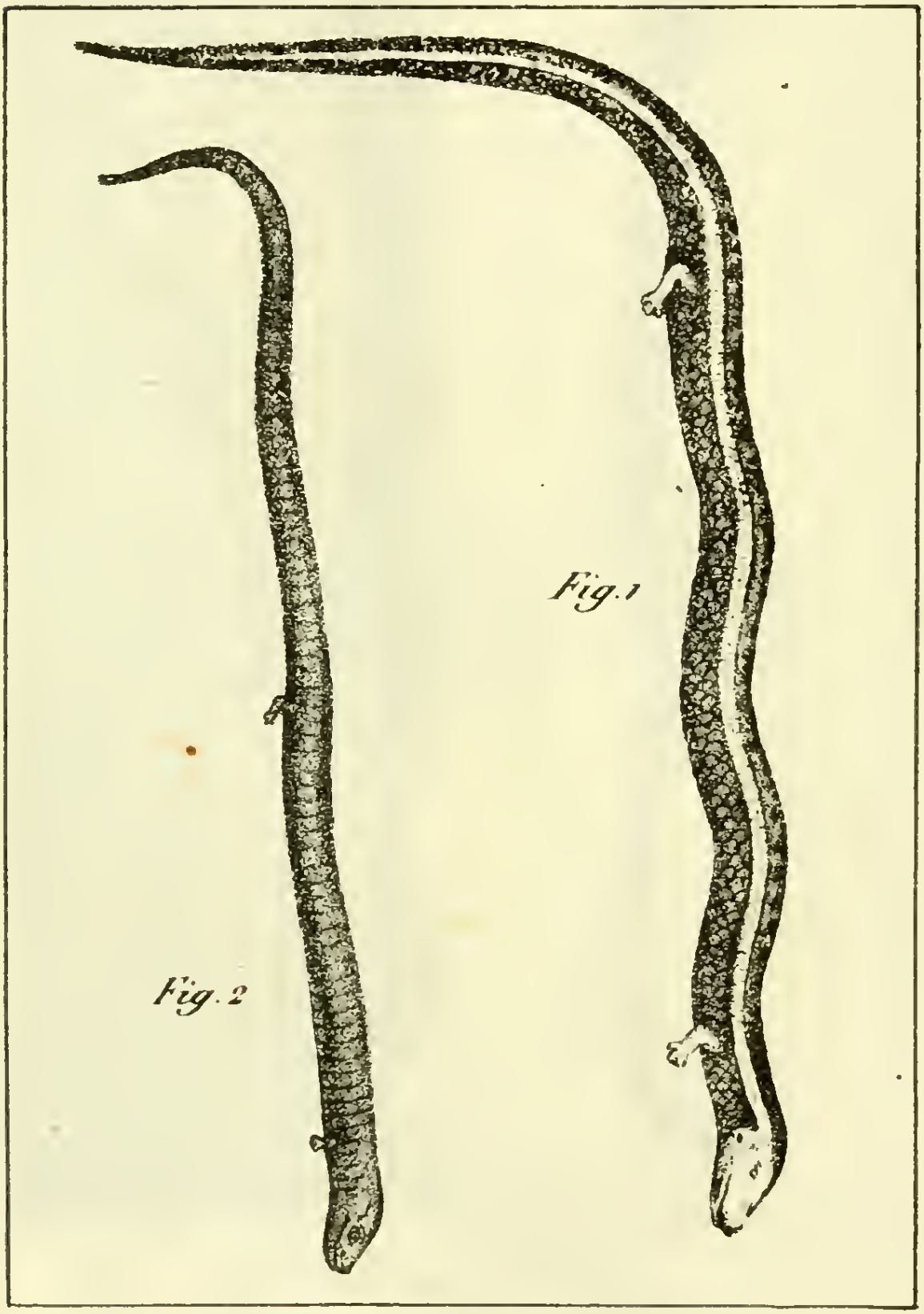


Fig. 1. Le Seps
Fig. 2 Le Chalcide.

MC
HA TY
C A

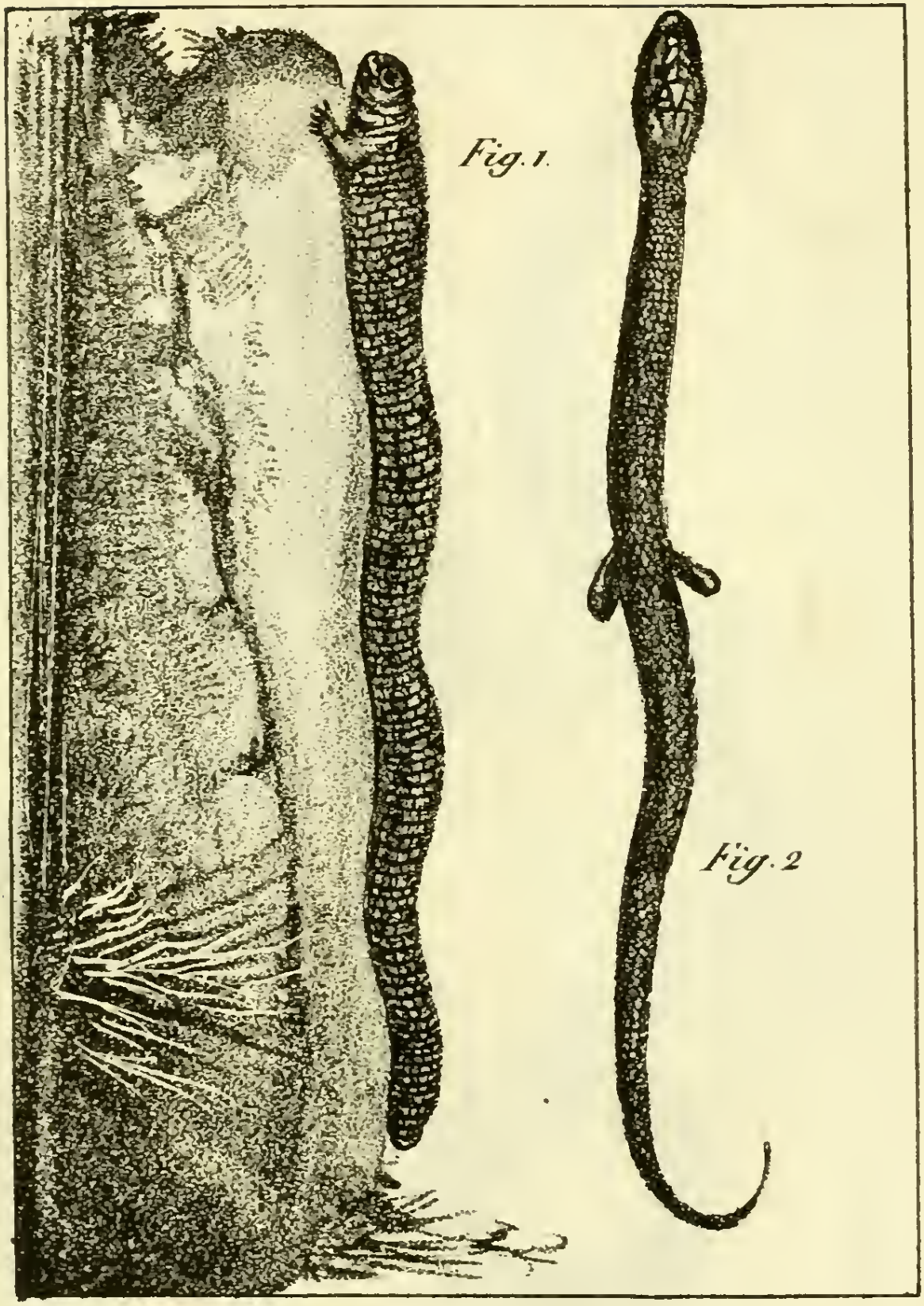


Fig. 1 Chirote mexicain.
Fig. 2 Hysterope Lépidopode.

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA

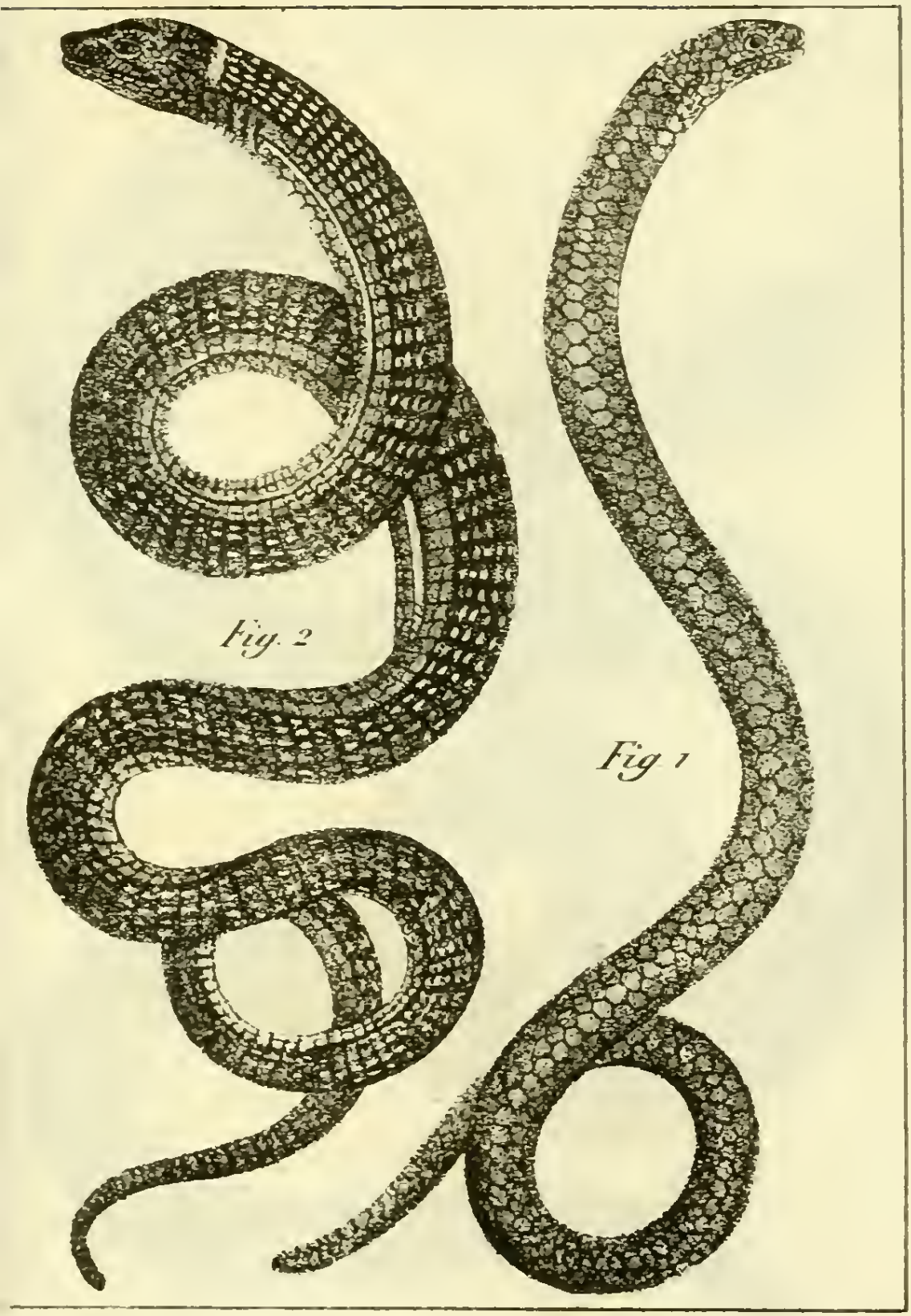
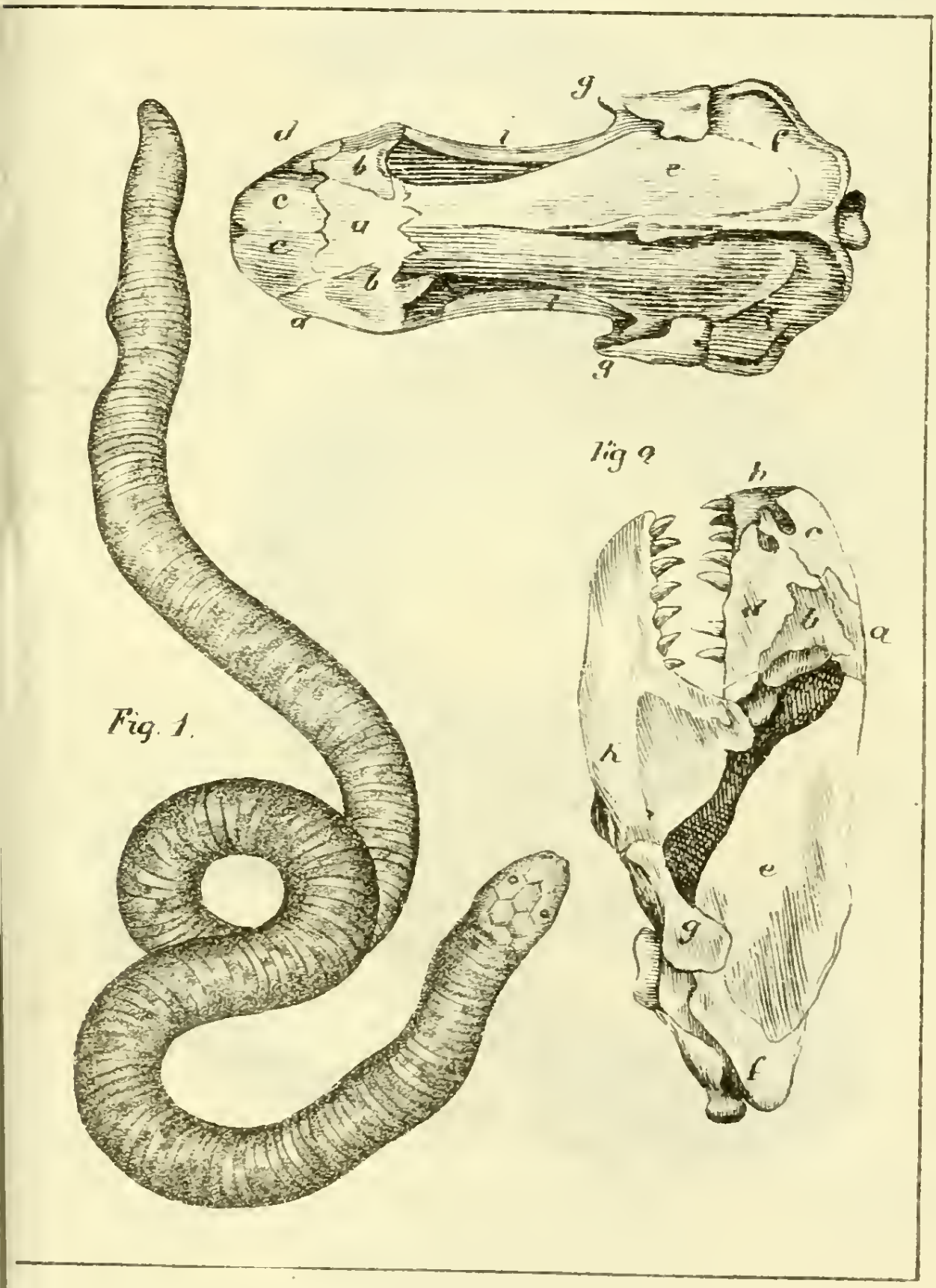


fig. 1 Orvet commun.
fig 2. Ophisaure ventral.

MCZ LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA

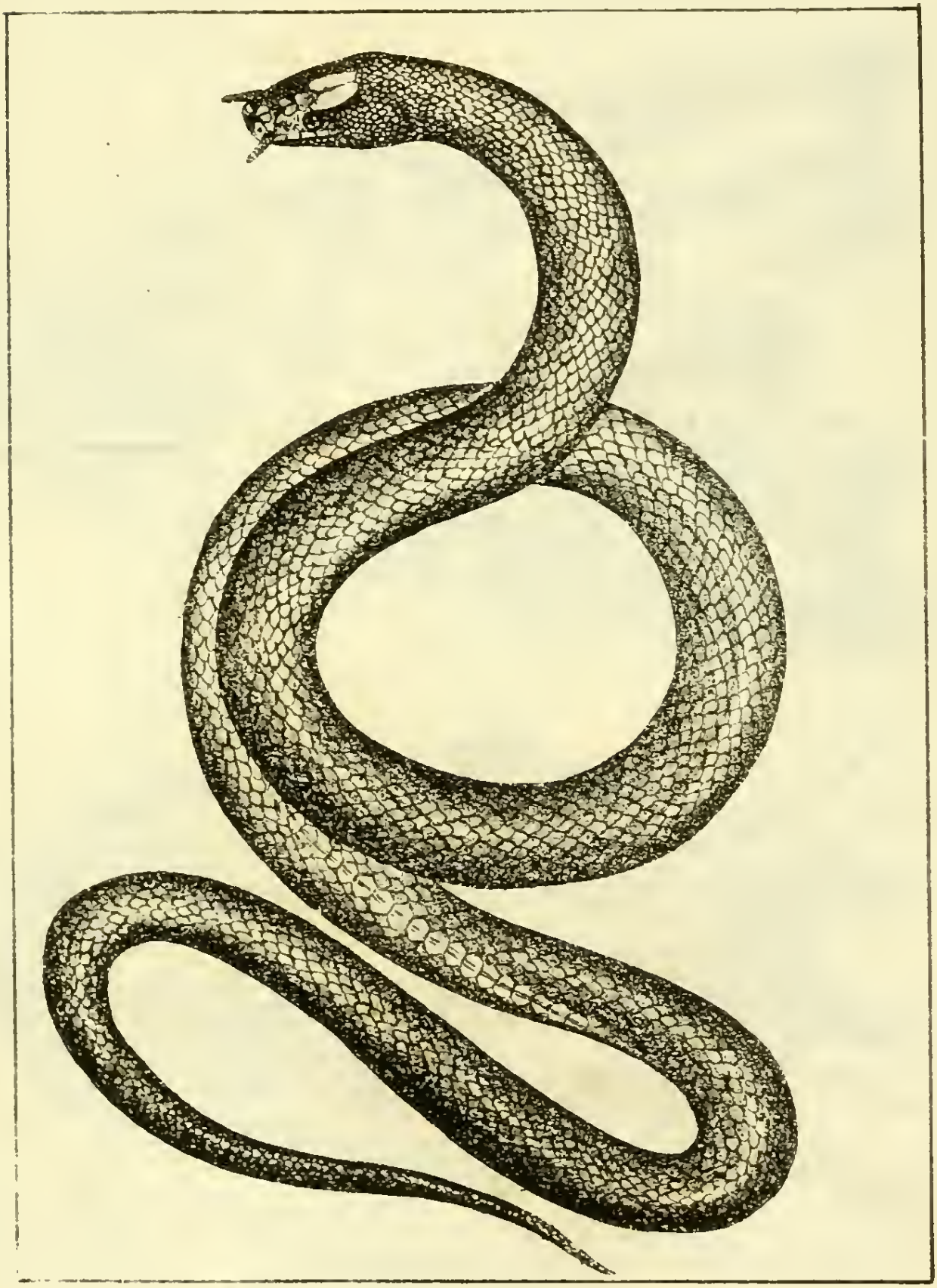
Devin ou Boa etouffeur.

MCZ LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA



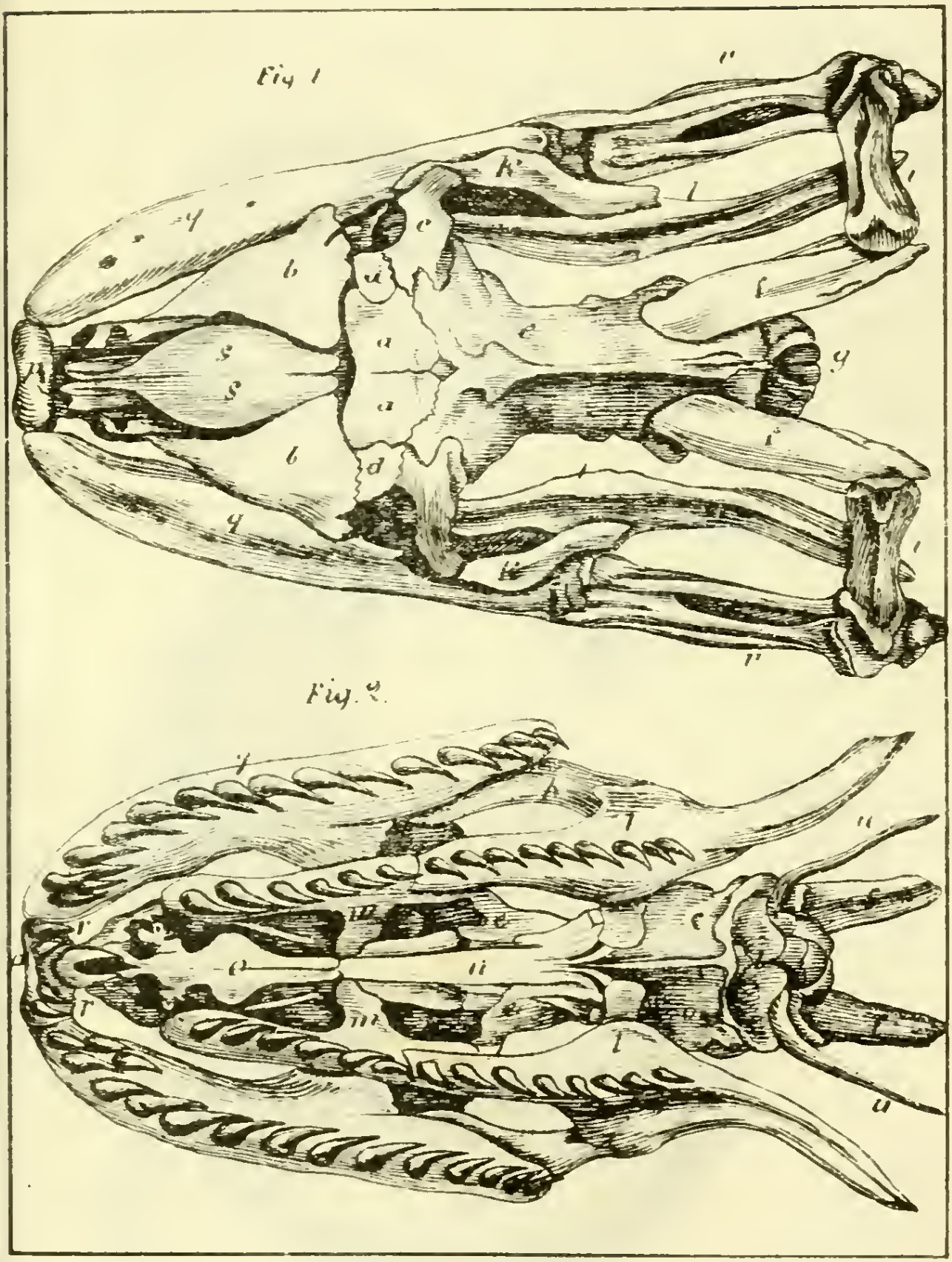
Amphisbène enfumé.

MCZ Library
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA



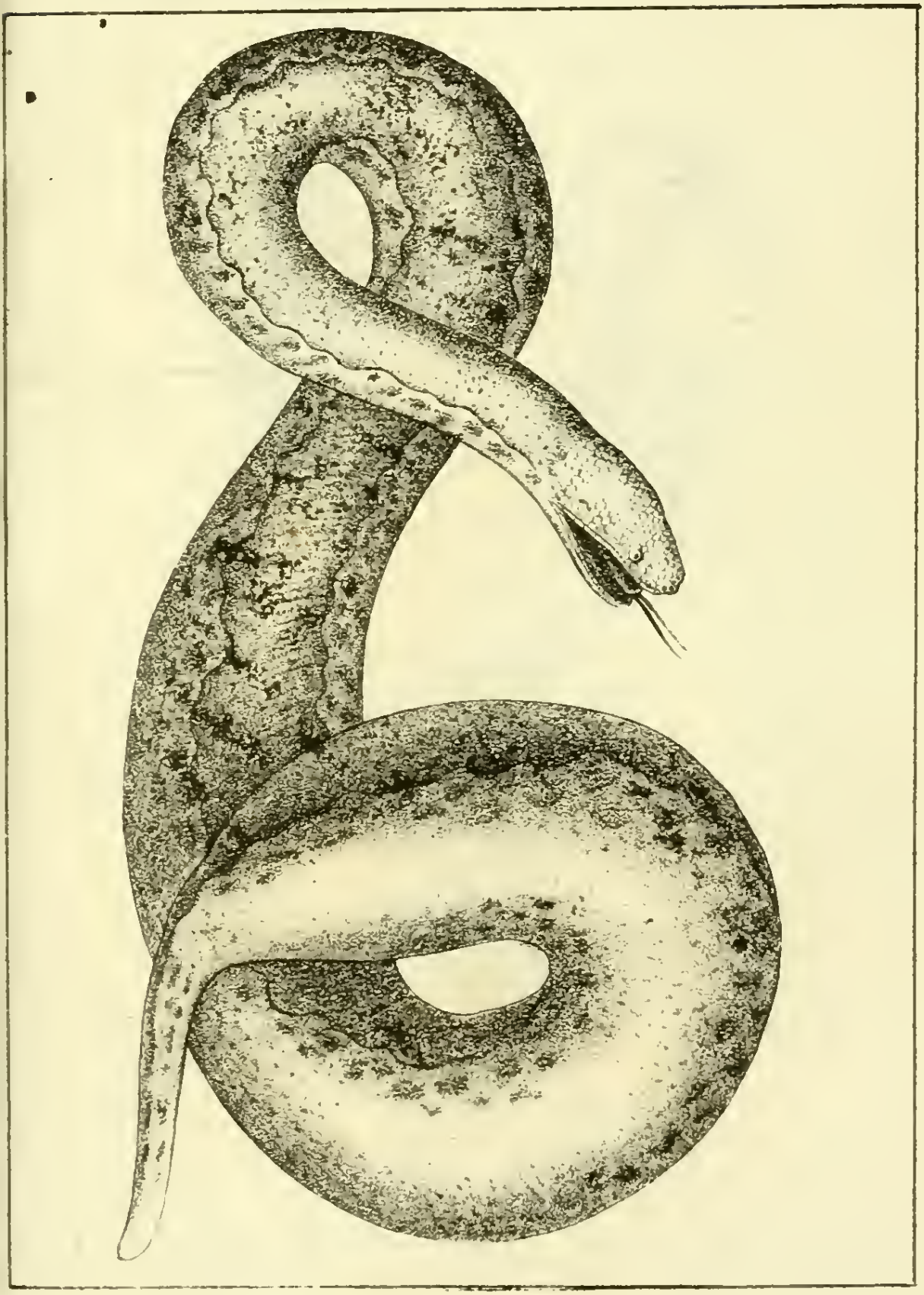
Erpéton tentaculé.

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE MA USA



Tête du grand Python.

MCZ
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE MA USA



Acrochorde.

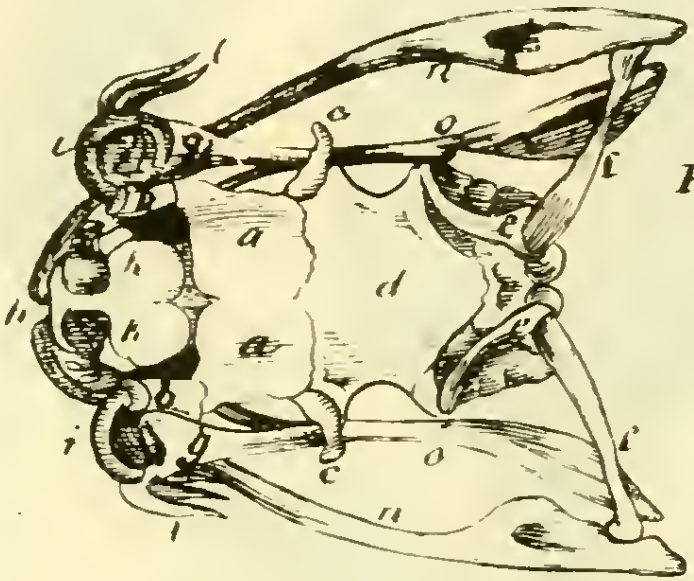


Fig. 2.

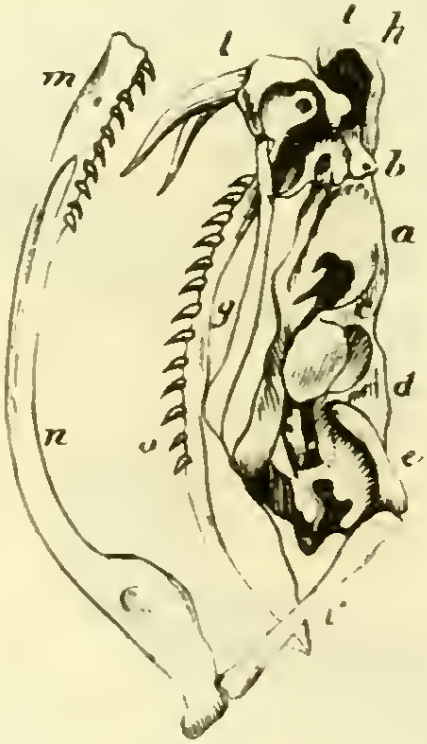


Fig. 1.

Tête du Crotale Boiguira

HA
CAMBRIDGE MA USA

Fig 1.

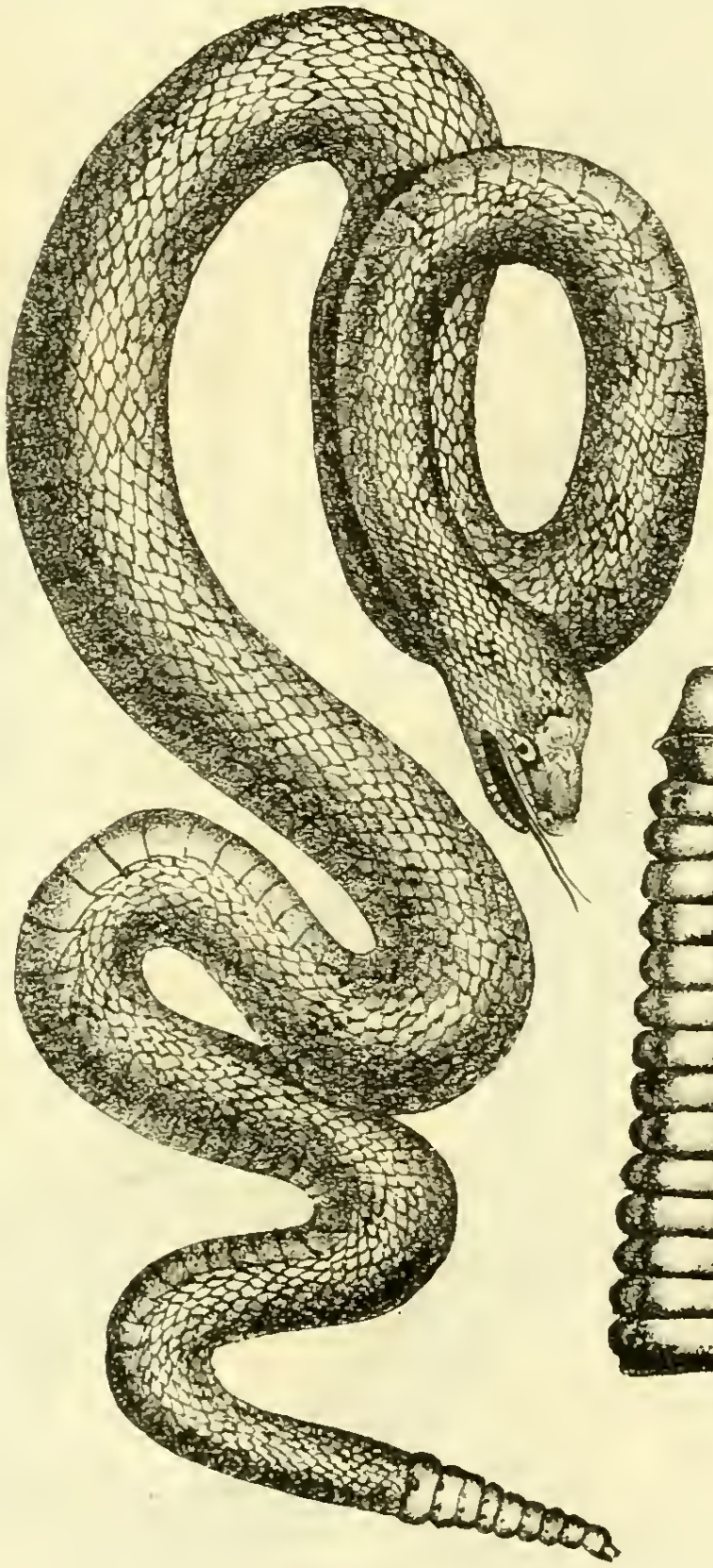
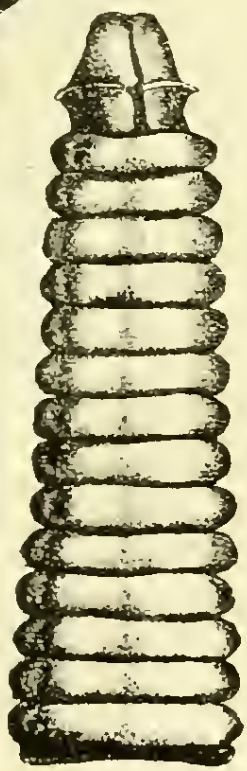
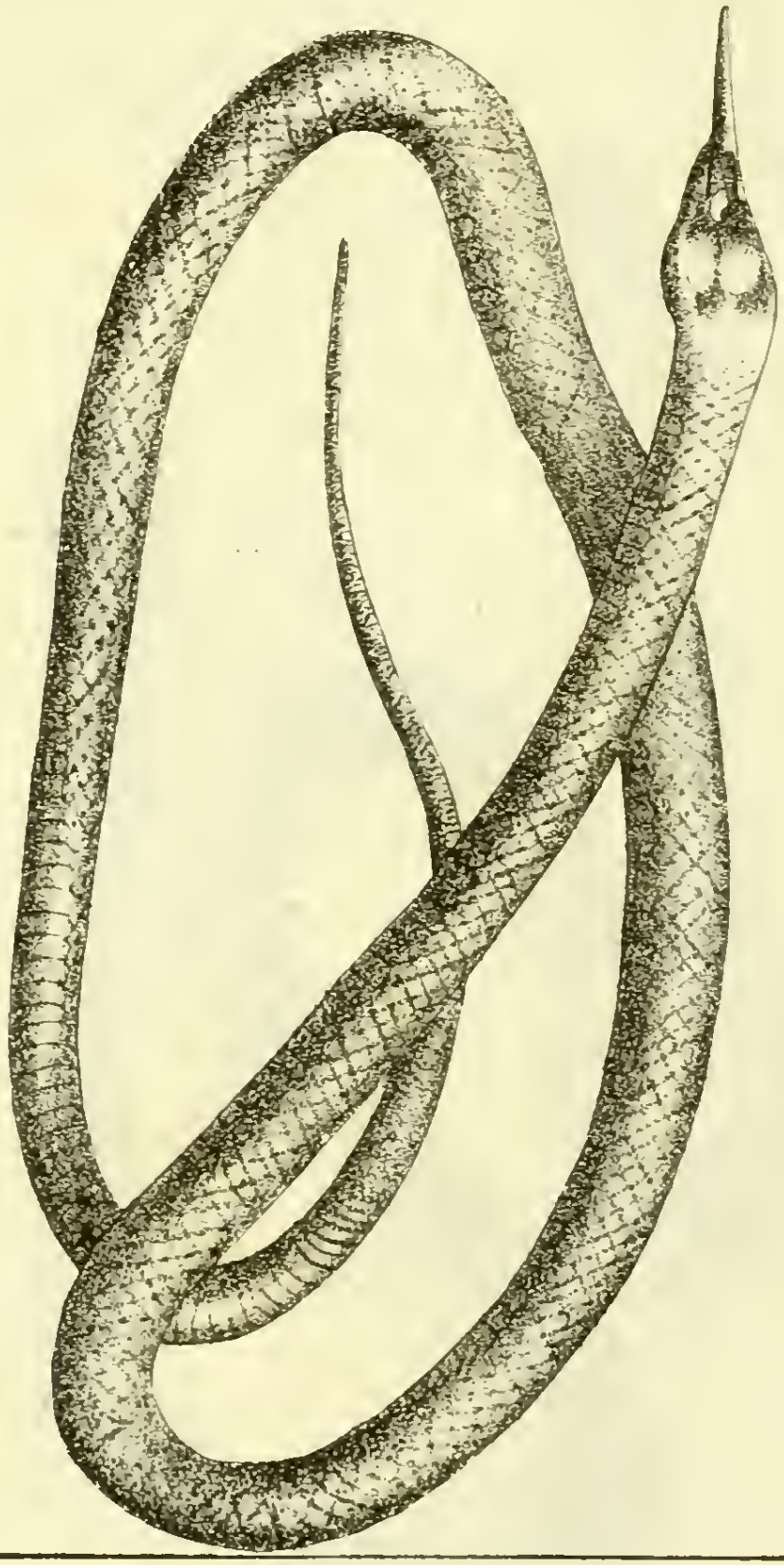


Fig 2



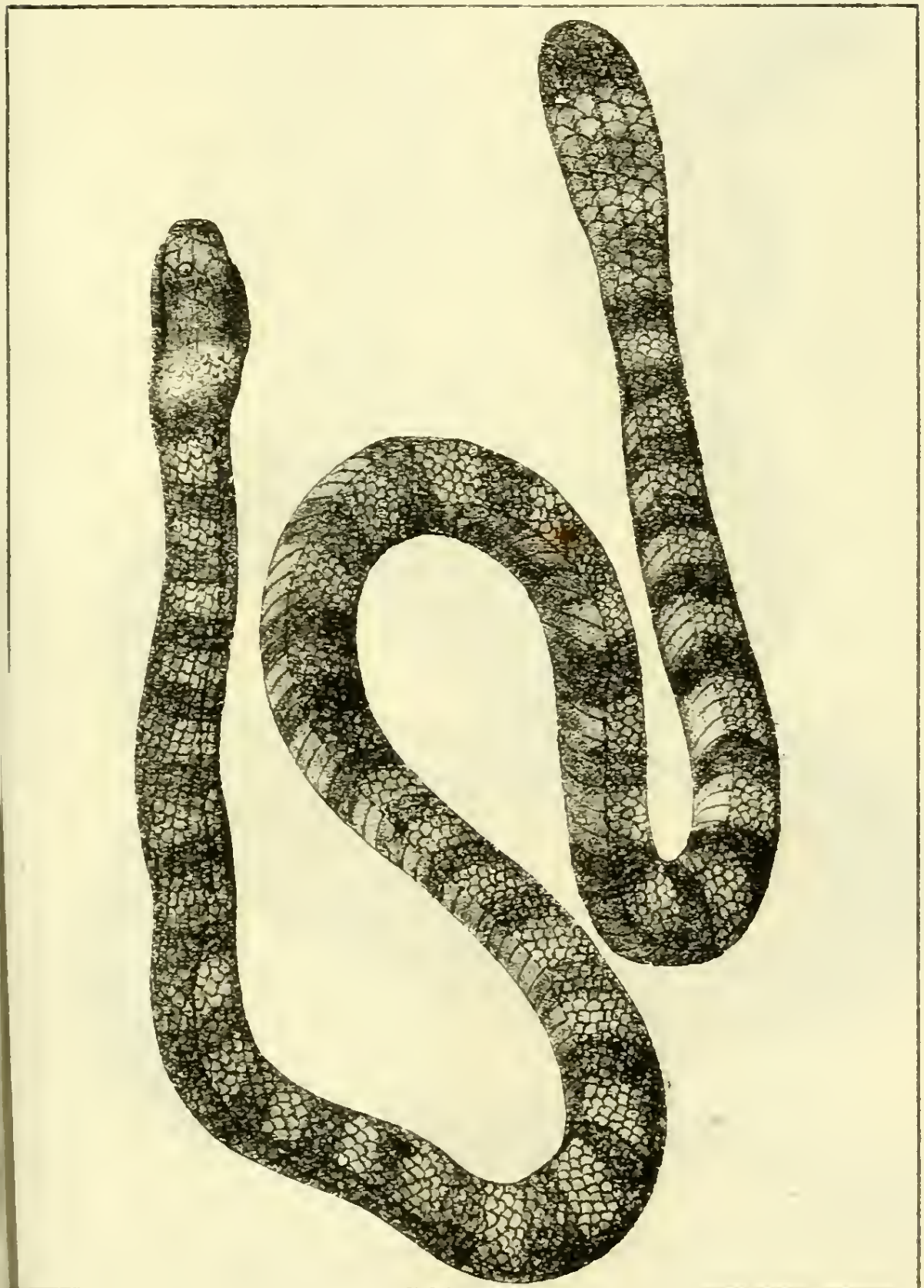
Crotale Drymas ou Serpent à sonettes.

UNIVERSITY.
CAMBRIDGE, MA USA



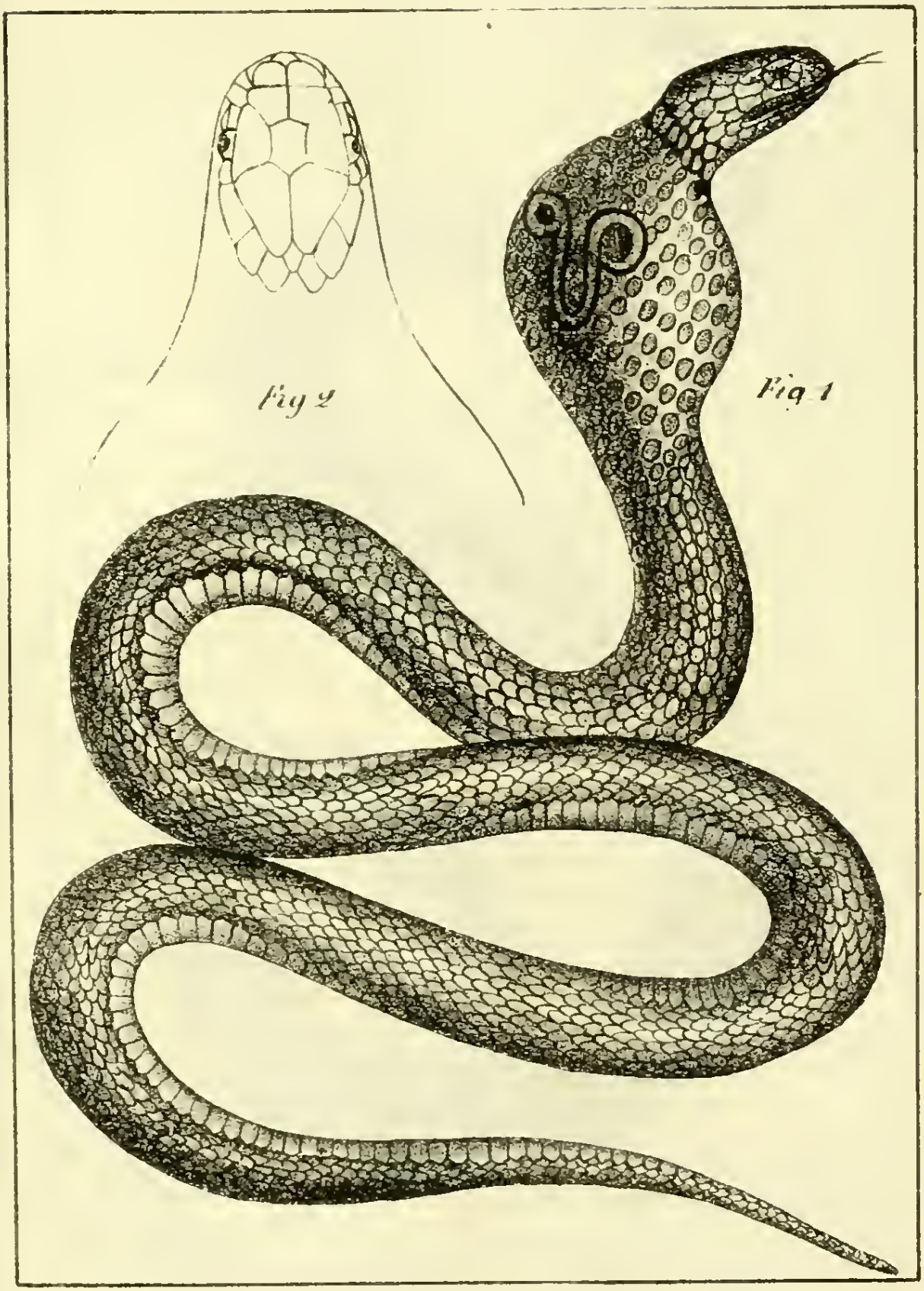
Langaha.

UNIVERSITY
USA



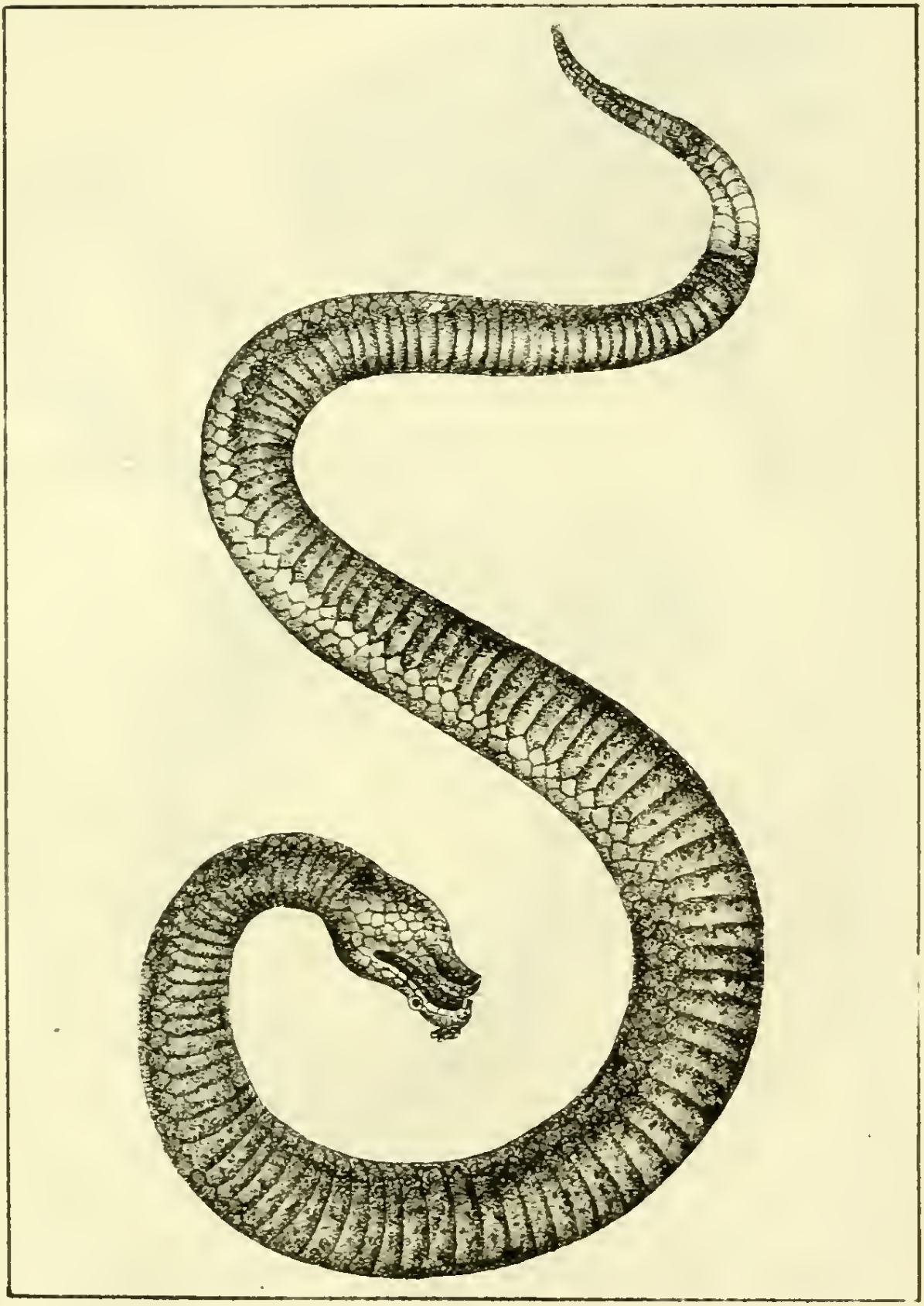
Pélamide.

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE MA USA



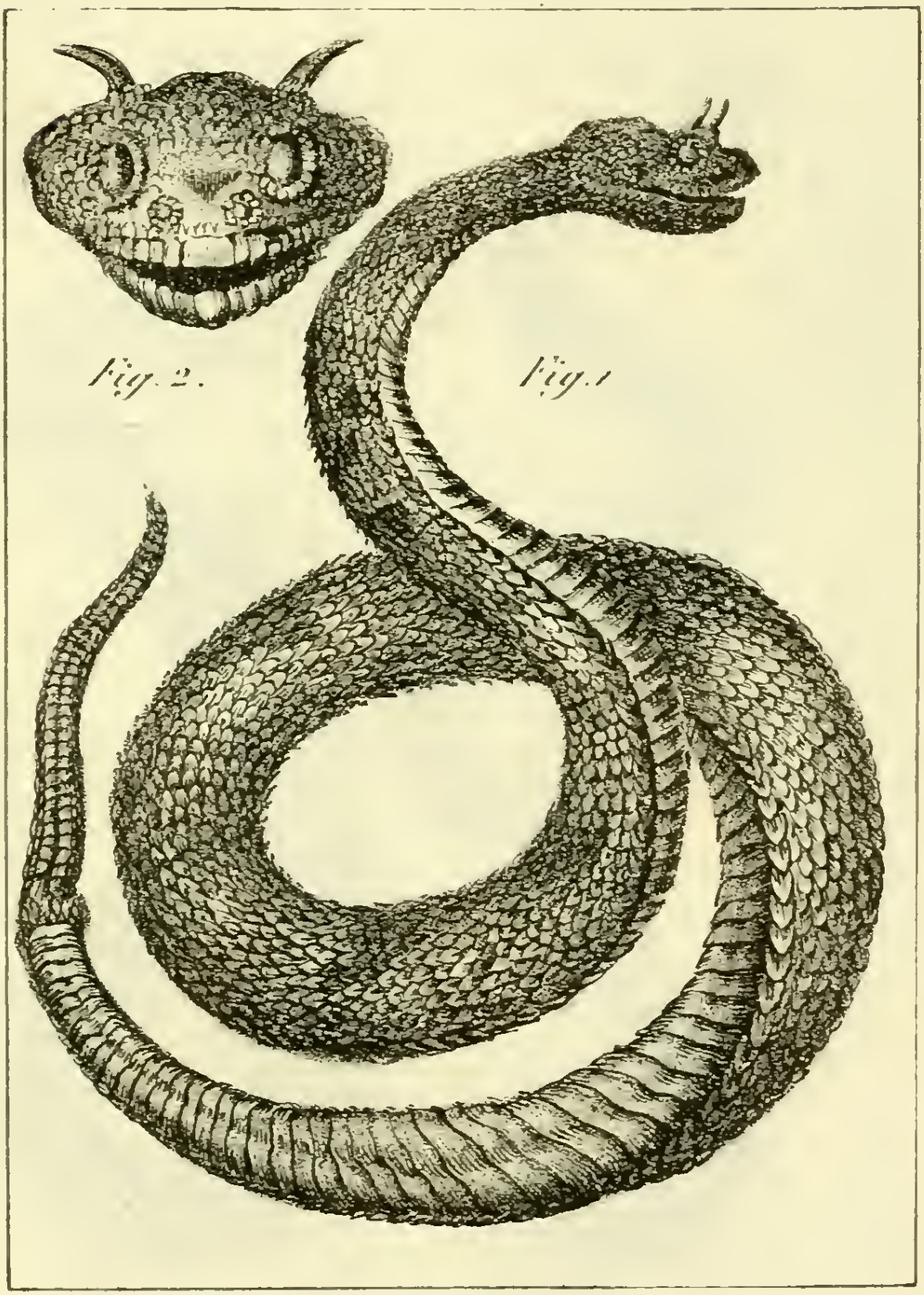
Naja ou Serpent à Lunettes

MCZ LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA



Vipère commune *vue par dessous*

MCZ
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASS. U.S.A.



Le Ceraste ou Serpent cornu.

SERPENS DOUBLES MARCHEURS et VRAIS SERPENS *(sans crochet)* PL. XLII.

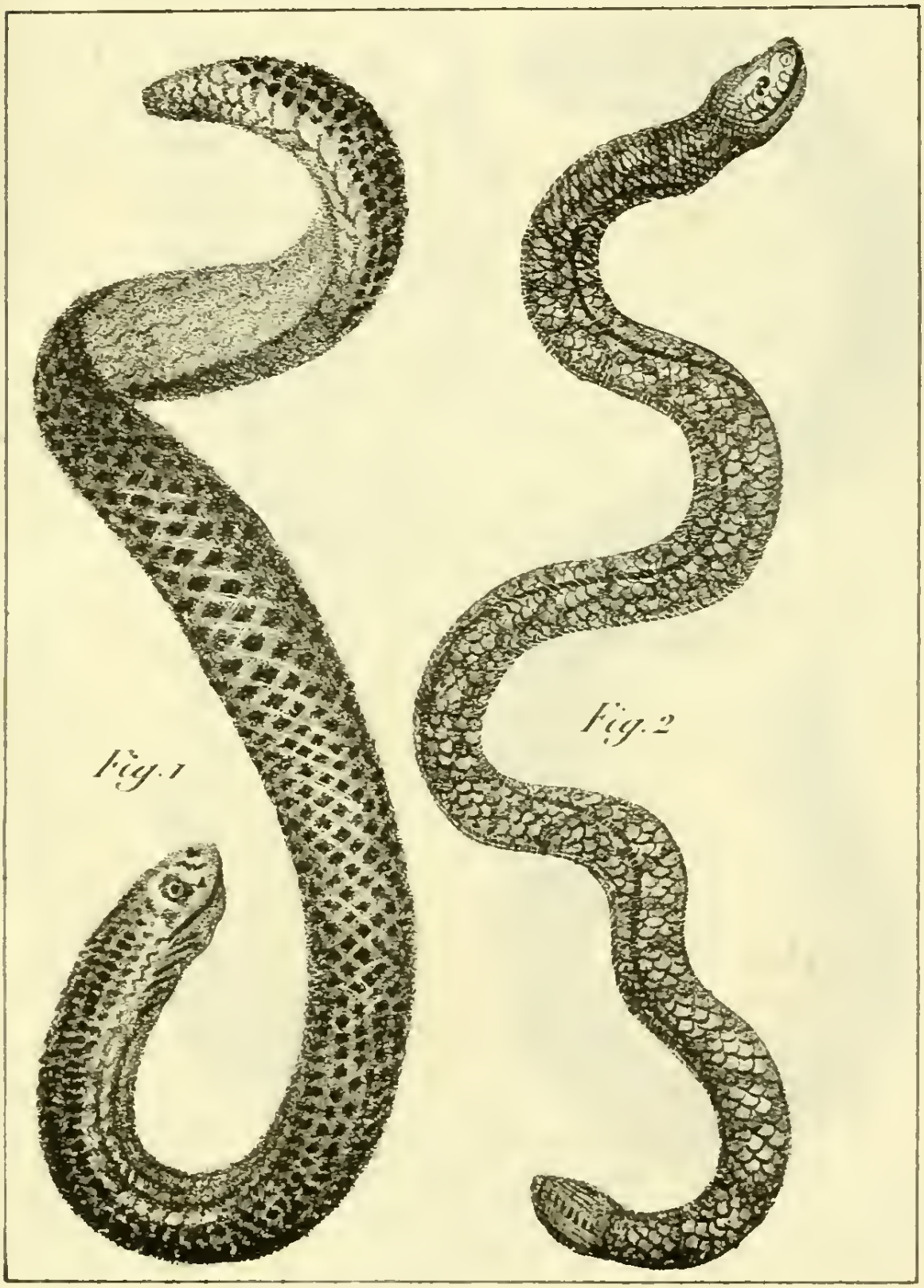


fig. 1 Typhlops Rézeau.
fig. 2 Le Micuel.

[illegible]
RA[illegible]
CA[illegible]

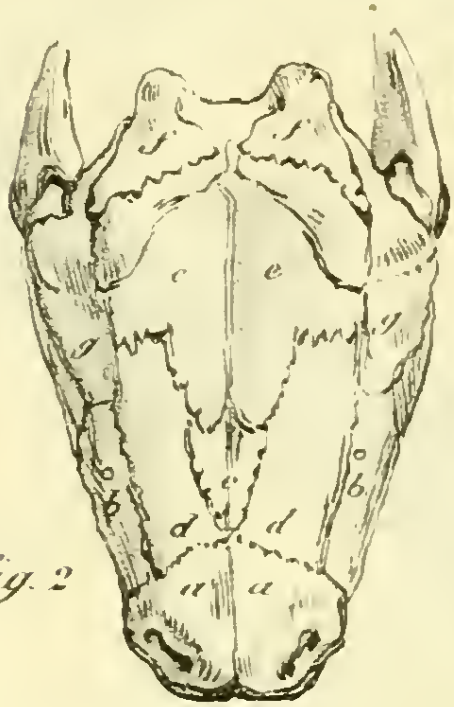


Fig. 2

Fig. 1.

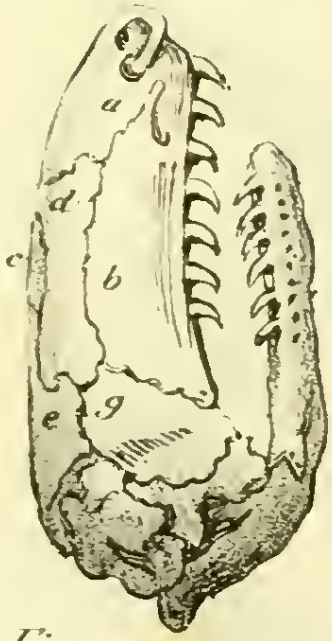


Fig. 3

Fig. 1. Le Visqueux.

Fig. 2 et 3. Squelette d'une tête de Coecilie

ITY,
MA USA

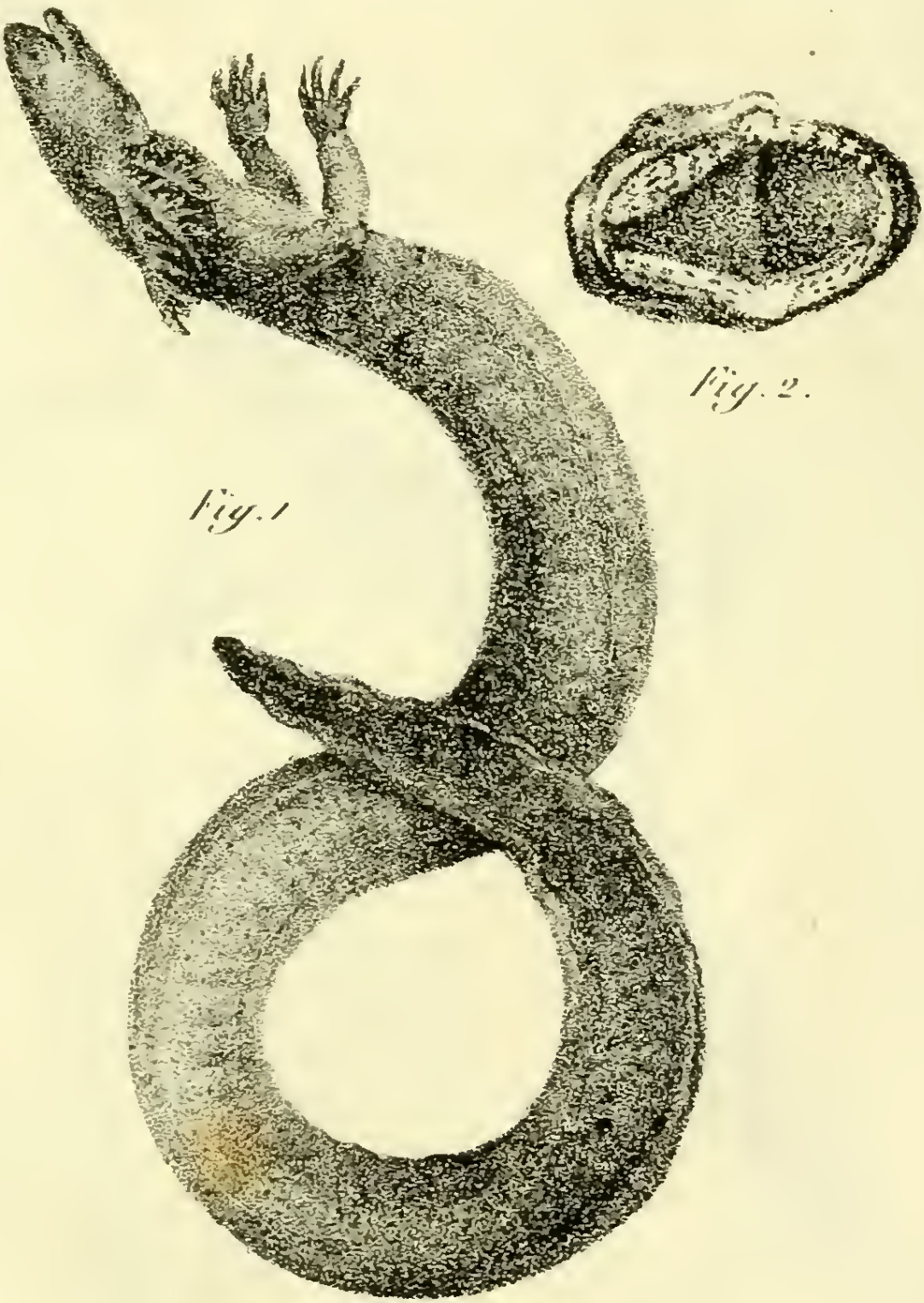
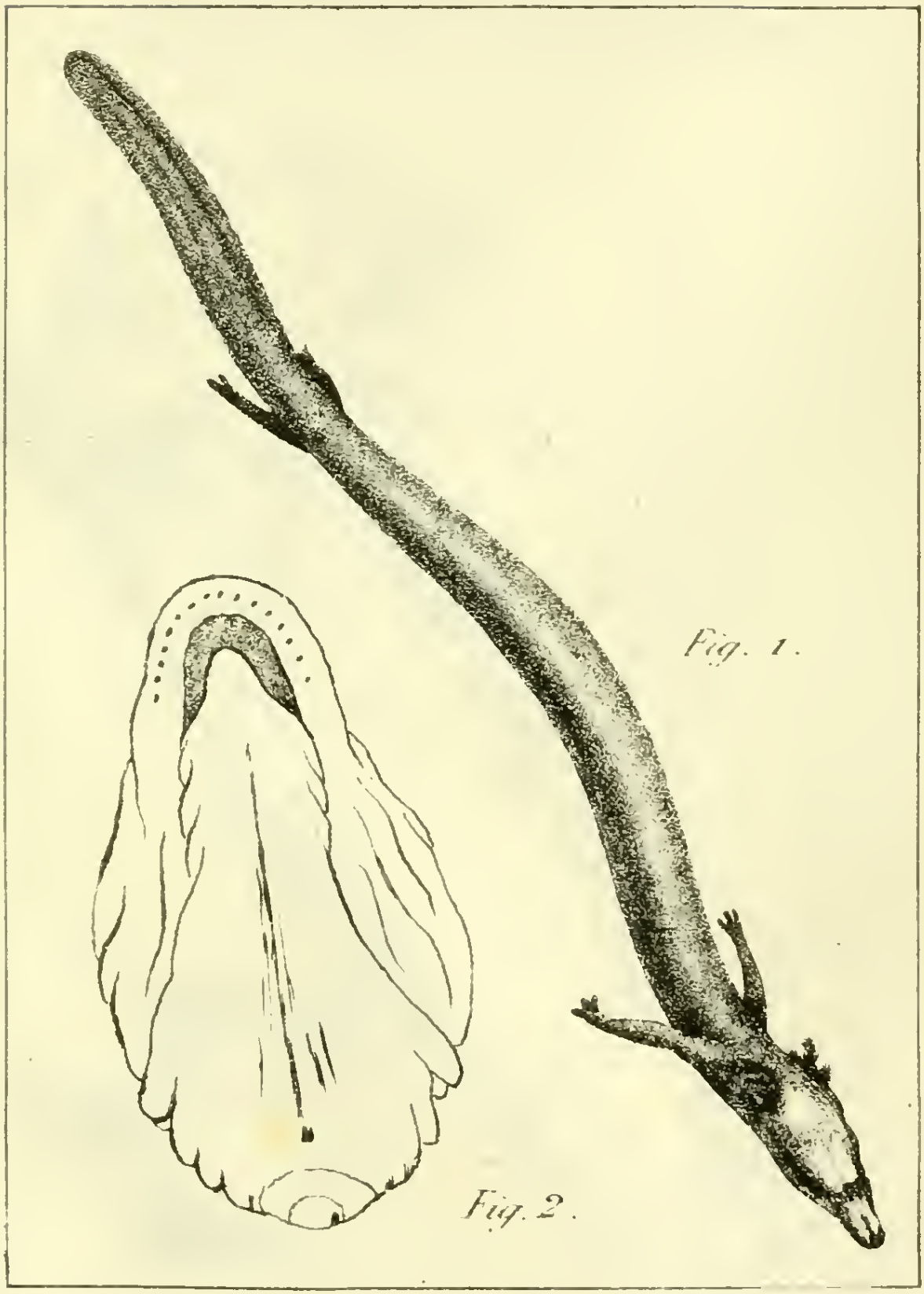


fig. 2.

fig. 1

La Sirene Lacertine.

M.C.Z. LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASS. U.S.A.



Protée Anguillard.

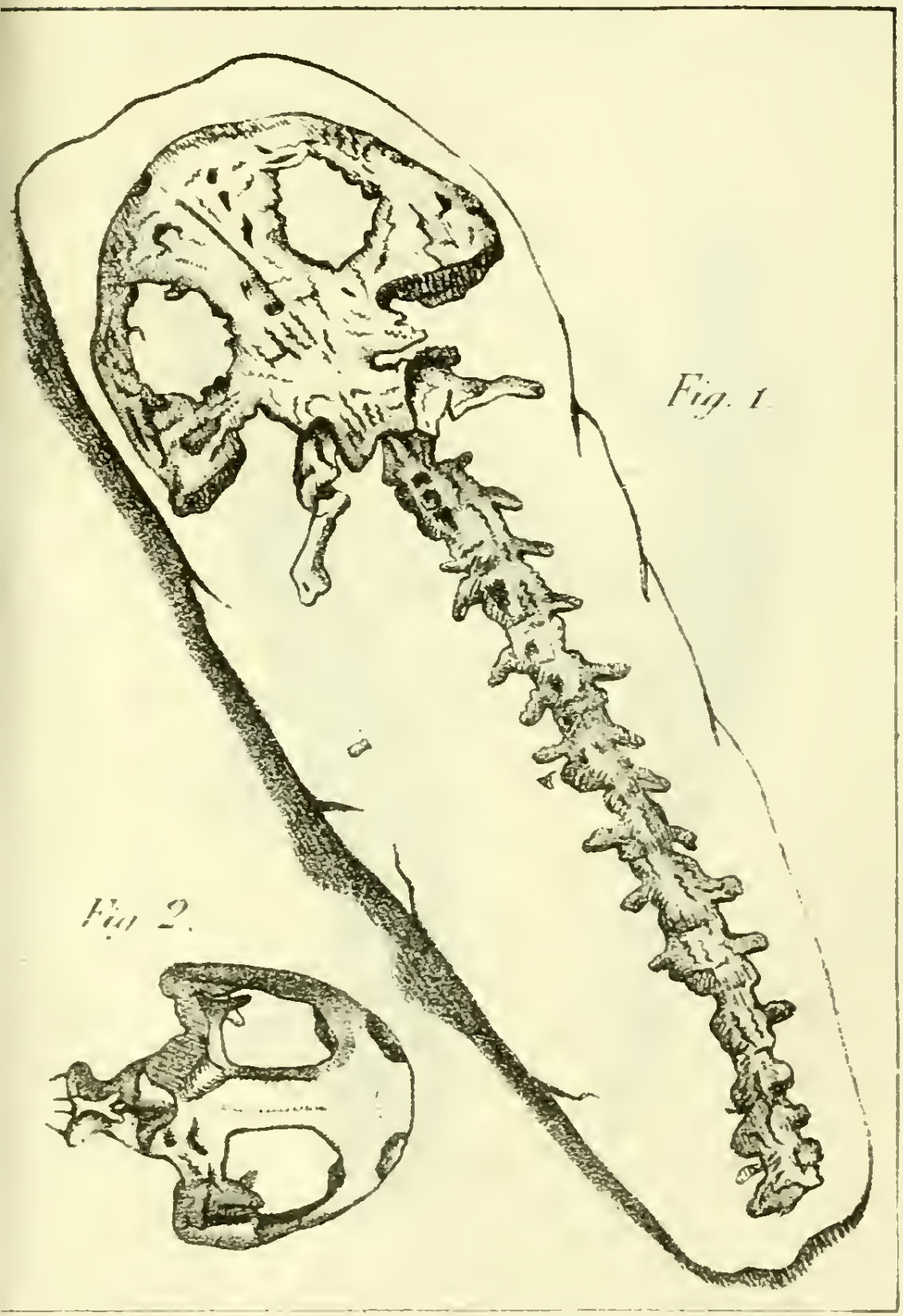


Fig. 1 Protée de Scheuchzer.

Fig. 2 Tête de Salamandre.

LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA

Fig. 1.

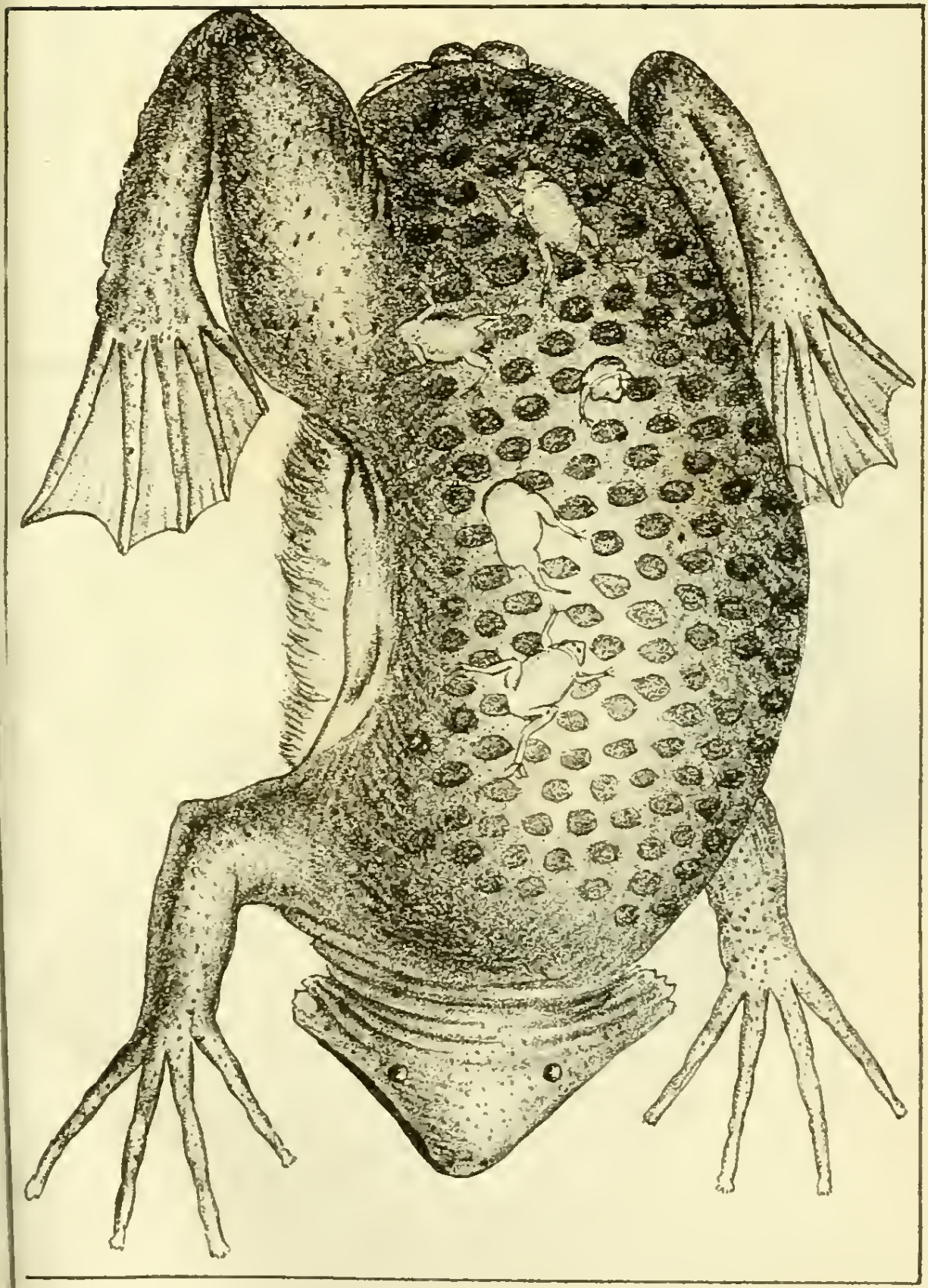
Fig. 2.

Triton à crêtes, mâle et femelle

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA

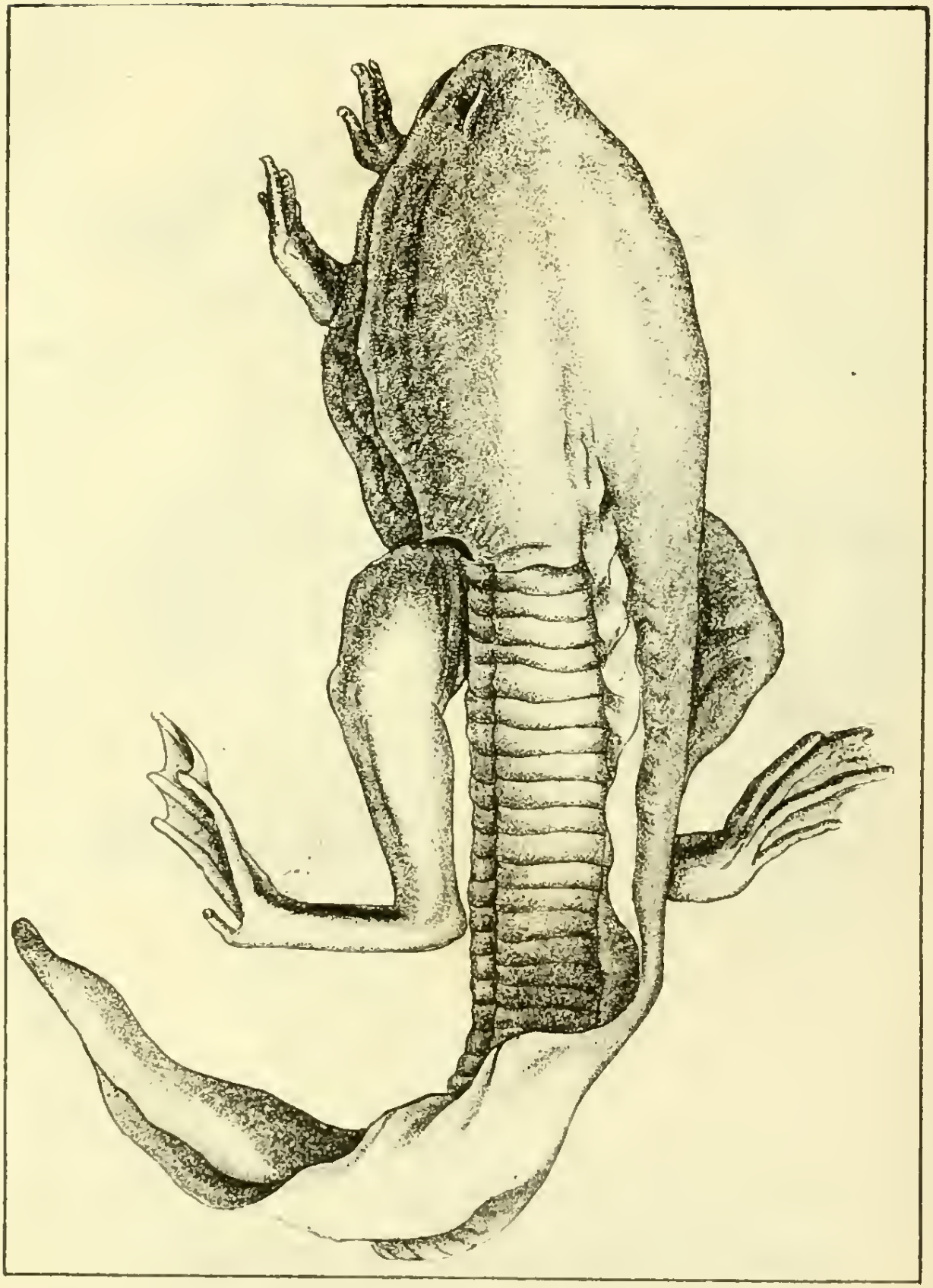
Grande Salamandre terestre.

MCZ LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA



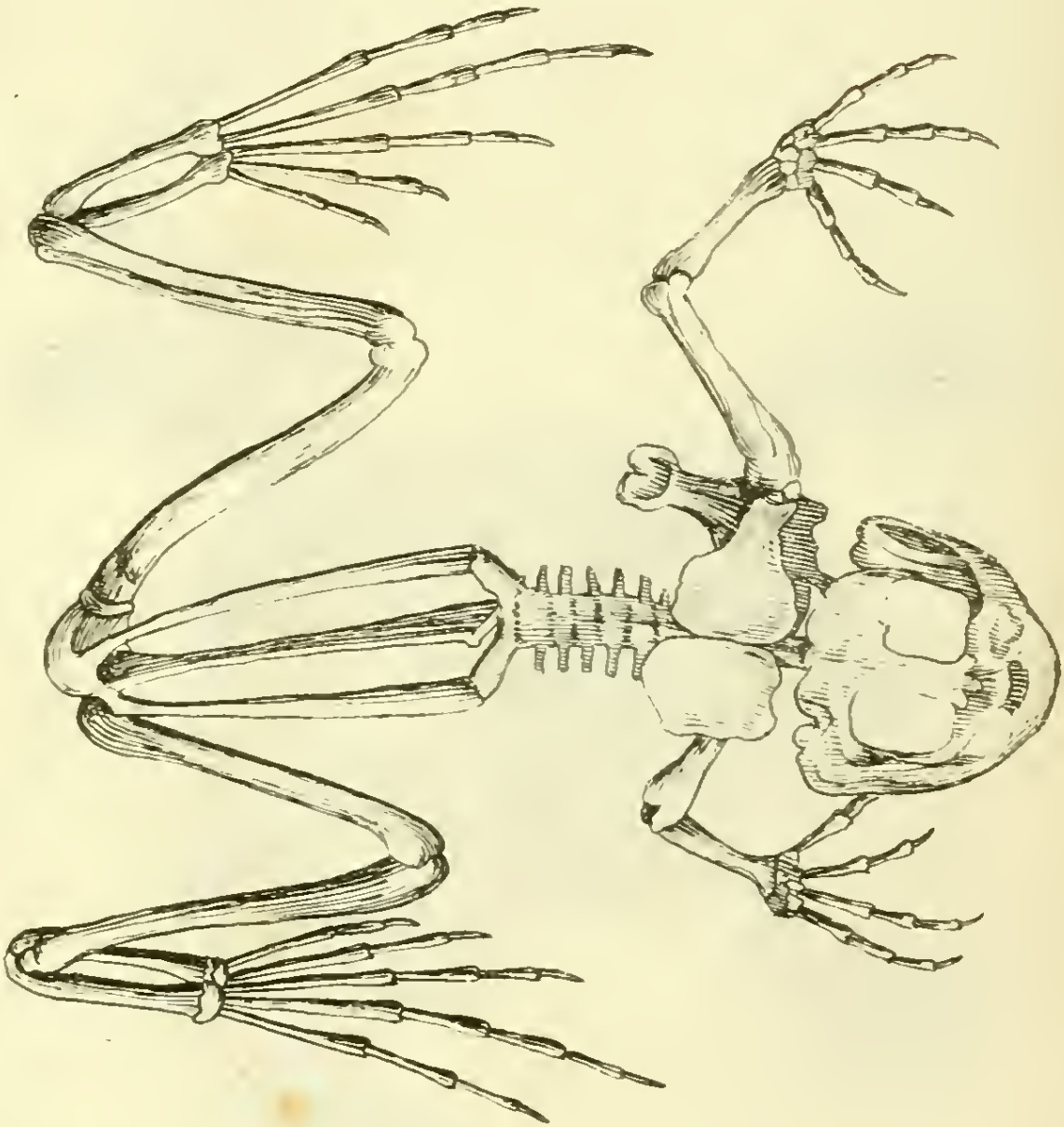
Pipa femelle.

MCZ LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA



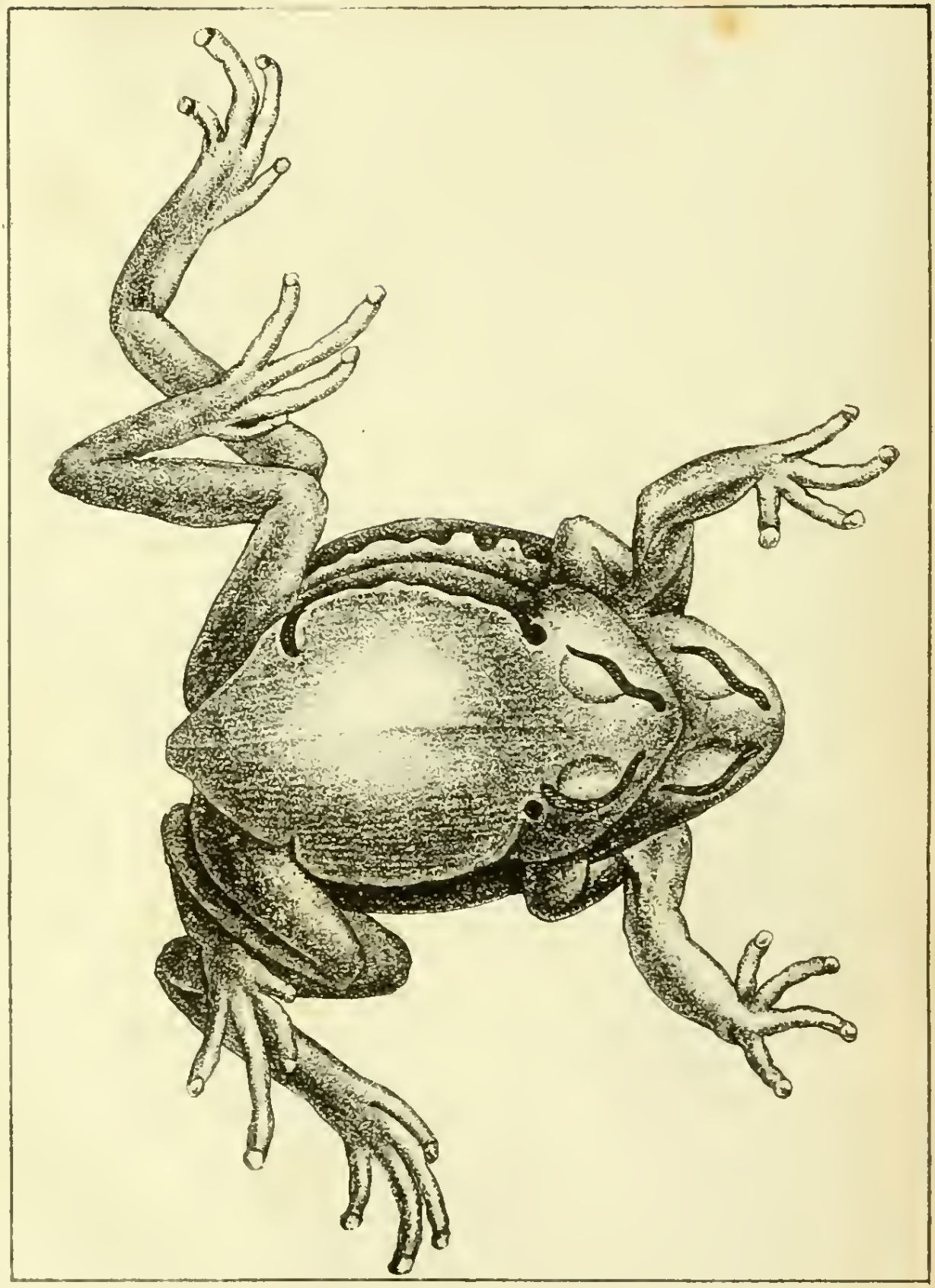
Tetard de la Grenouille Jakie.

MCZ LIBRARY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA



Squelette de la Grenouille commune.

M.C.Z.
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA



Rainette verte.

HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MA USA